

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez, illustrant la nouvelle « Démons et chimères ».

8e Année — N° 74 Janvier 1960

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,40 *N F ; Belgique,* 20 *F B ; Suisse,* 1,75 *F S ; Maroc,* 161 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 7,60 *N F (Recom.,* 11,80 *N F.)*
1 an : — — 14,80 *N F (Recom.,* 23,20 *N F.)*

La Patrouille du Temps

Le Grand Roi

(Brave to be a king)

par **POUL ANDERSON**

Le plus grand succès de Poul Anderson dans notre revue — et l'un des plus grands succès de celle-ci en général — a été le cycle de la Patrouille du Temps. dont nous avons le plaisir de vous presenter aujourd'hui le troisième récit (1). *Vous y retrouverez Manse Everard, héros des précédentes histoires, envoyé en mission à la cour de Cyrus, en l'an 558 avant J.-C., sur les traces d'un autre patrouilleur disparu. L'étonnante aventure qui s'ensuit est digne des annales de la Patrouille !*

Rappelons que Poul Anderson imagine ici qu'il existe une super-logique dépassant même nos logiques à valeur multiple. Déjà, dans ces logiques, un fait peut être non seulement vrai ou pas vrai, comme dans notre logique habituelle à deux valeurs, mais être « vrai et inaccessible » ou encore « vrai et *pas vrai ». Poul Anderson imagine, au-delà de ces logiques réellement mises au point par la science, une logique à un nombre de valeurs plus qu'infini, une logique transfinie. Cette logique permet d'expliquer les paradoxes du voyage dans le temps et c'est sur cette base solide que l'auteur bâtit de prodigieuses péripéties.*



I

Ce soir-là — un soir à New York au cœur du xxe siècle —, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit, Manse Everard dans une tenue honteusement négligée était justement en train de se servir à boire. Il poussa un juron. Les derniers jours avaient été harassants et la seule compagnie qu'il désirait pour le moment était celle des récits oubliés du Dr. Watson.

Pourvu qu'il parvienne à se débarrasser rapidement de l'importun ! Il alla ouvrir. Le visage buriné de ce garçon puissamment charpenté, auréolé de cheveux châtains, arborait pour l'instant une expression butée. « Bonsoir, » dit-il sèchement.

Soudain, il eut l'impression de se trouver dans un astronef passant en chute libre ; son corps cessa d'avoir du poids ; il vacillait, la tête embuée de vertige, aveuglé par un embrasement d'étoiles.

(1) Voir dans « *Fiction* » : « *La Patrouile du Temps* » (n° 28) et « *L'autre univers* » (n° 32).

— « Oh... C'est vous... Entrez donc ! »

Cynthia Denison resta un moment immobile sur le seuil, les yeux braqués sur le bar que surmontaient un casque à crinière achéen et deux javelots fixés en croix datant de la même époque. Les trophées luisaient d'un éclat sombre et il émanait d'eux une inhumaine beauté.

— « Je voudrais un verre, Manse. Tout de suite. »

Malgré ses efforts, Cynthia Denison n'arrivait pas à composer sa voix.

— « Bien sûr ! »

Sans poser de question, il aida sa visiteuse à enlever son manteau. Après avoir refermé, elle se laissa tomber sur un canapé moderne de fabrication suédoise, aussi précis et fonctionnel que les armes homériques accrochés au mur, et fouilla son sac à la recherche de ses cigarettes. Pendant quelques minutes, l'homme et la femme évitèrent de se regarder.

— « Toujours du raide ? » demanda enfin Manse.

Ses propres paroles semblaient venir de très loin. A le voir manier maladroitement les bouteilles et les verres on aurait dit que rien ne subsistait plus en lui de son entraînement de Patrouilleur du Temps.

Le briquet de Cynthia émit un claquement incongru.

— « Vous avez bonne mémoire... »

— « Cela ne fait jamais que quelques mois. »

C'était la seule réponse qu'il avait réussi à trouver.

— « En temps entropique classique de 24 heures par jour ! » Elle contempla le nuage de fumée qui s'échappait de ses lèvres. « C'est sensiblement ce que cela représente pour moi. Je suis restée à peu près dans la norme depuis... depuis mon mariage avec Keith. Huit mois et demi de mon temps biologique individuel se sont écoulés depuis que Keith et moi... Mais qu'est-ce que ces huit mois et demi représentent pour vous, Manse ? Combien d'années avez-vous vécues, combien d'âges avez-vous parcourus depuis l'époque où vous étiez le bras droit de Keith ? »

Sa voix était grêle (le seul défaut que Manse ait jamais trouvé à Cynthia si l'on ne considérait pas sa petite taille — un mètre cinquante-deux — comme un défaut) et son timbre manquait par conséquent de richesse. Néanmoins, il était clair qu'elle luttait pour ne pas hurler.

Il lui tendit un verre. « Allez... cul sec ! » Elle obéit, non sans s'étrangler un peu. Il lui servit un nouveau scotch et en profita pour remplir son propre verre avant de s'installer dans un fauteuil et d'extraire une pipe de sa veste d'intérieur mangée des mites. Ses mains tremblaient toujours, mais à peine : elle ne le remarquerait sûrement pas. Judicieux de sa part de ne pas avoir lâché tout à trac la raison de sa visite. Ils avaient besoin l'un et l'autre de ce répit pour retrouver leur sang-froid.

A présent, il pouvait se risquer à l'étudier. Elle n'avait pas changé. La robe noire soulignait la délicatesse d'une silhouette presque parfaite. Ses cheveux qui lui tombaient jusqu'aux épaules étaient comme une coulée de soleil, ses yeux, immenses et bleus, sous l'arc des sourcils, éclairaient un visage au nez retroussé et aux lèvres toujours entrouvertes. Son maquillage

était trop léger pour que Manse pût affirmer avec certitude qu'elle avait pleuré récemment — mais c'était plus que vraisemblable.

Il se concentra sur l'opération consistant à bourrer sa pipe. « Alors, Cyn ? Qu'est-ce qui vous tracasse ? »

Elle frissonna. Enfin, sa bouche s'ouvrit. « Keith... Il a disparu. »

Everard se redressa. « Disparu ? En service commandé ? »

— « Evidemment ! Dans l'Antiquité. En Iran. Il est parti il y a une semaine. Et n'est jamais revenu. » Elle posa son verre sur l'accoudoir et se tordit les doigts. « La Patrouille a fait des recherches, bien sûr, et je n'ai eu connaissance des résultats qu'aujourd'hui. Il demeure introuvable. Ils n'ont pas même pu apprendre ce qui lui est arrivé. »

— « Diable ! »

— « Keith... Keith vous a toujours considéré comme son meilleur ami, » ajouta-t-elle, vibrante. « Que de fois votre nom revenait dans la conversation... vous ne pouvez pas savoir, Manse ! C'est vrai, nous vous avons négligé ; mais vous n'étiez jamais là, et puis... »

— « Dame ! Me croyez-vous tellement susceptible ? J'ai eu à faire. Et après tout, vous étiez de jeunes mariés. »

C'est moi qui vous ai présentés l'un à l'autre au clair de lune devant le Mauna Loa. La Patrouille du Temps ignore le snobisme : une jeune fille comme Cynthia Cunningham, simple employée fraîchement émoulue de l'Académie et affectée à titre d'Agent Attaché à son propre siècle est absolument libre de sortir avec un vétéran et un supérieur... comme moi, par exemple... aussi souvent que les besoins de leur service le permettent. Aucune raison n'empêche son compagnon de mettre à profit son art du déguisement pour l'emmener danser dans la Vienne de Strauss, au théâtre dans le Londres de Shakespeare — ou pour lui faire explorer le curieux New York de Tom Lehrer — ou pour la convier à gratter de la guitare au soleil et à faire du surf-riding dans les îles hawaiiennes un millénaire avant l'arrivée des première pirogues. Et qu'un autre patrouilleur se joigne à eux et finisse par épouser la jeune fille, quoi de plus naturel ?

Everard tira avec violence sur sa pipe. Quand son visage fut entièrement voilé par la fumée, il dit :

— « Commençons par le commencement. Je vous ai perdus de vue depuis deux ou trois ans de mon temps individuel et je ne sais pas exactement de quoi Keith s'occupait. »

— « Cela fait si longtemps ? » s'étonna-t-elle. « Et il y a dix ans que vous n'avez pas pris de congé ? Nous aurions bien aimé avoir votre visite. »

— « Finissons-en avec les excuses, » jeta-t-il d'un ton rogue. « J'aurais parfaitement pu faire un saut si je l'avais voulu. »

Elle leva vers lui son visage angélique comme s'il l'avait giflée en pleine face. Il se reprit, consterné. « Pardonnez-moi. J'aurais bien aimé, soyez-en sûre... Mais vous savez, nous autres, les Non-Attachés, nous avons du pain sur la planche. Et rudement ! Tout le temps à bondir ici et là dans l'espace-temps comme des châtaignes dans la poêle. Et puis,

zut ! » poursuivit-il en se forçant à sourire, « vous me connaissez, Cyn : je n'ai pas de tact mais cela ne veut rien dire. Je suis à l'origine d'une légende de la Grèce Classique où je passais pour le *dialaïopode ;* un monstre curieux qui a deux pieds gauches. Dans sa bouche... »

Elle accueillit la boutade d'un rictus contraint et reprit sa cigarette qui fumait dans le cendrier. « Je suis toujours simple employée à la Compagnie. » Elle voulait parler de la Société d'Entreprises Mécaniques qui constituait la couverture de la Patrouille en cette décade de l'histoire américaine... « Mais je suis, grâce à mes attributions, en contact étroit avec tous les bureaux de ce Milieu, y compris le Quartier-Général. Aussi je sais pertinemment ce qui a été fait pour Keith... et c'est insuffisant ! Ils le laissent tomber, purement et simplement. Manse, si vous n'allez pas à son secours, c'est un homme mort. »

Frissonnante, elle se tut. Désireux de s'accorder un sursis, Everard se remémora la carrière de Denison.

Keith était né en 1927 à Cambridge (dans le Massachussets) d'une famille relativement aisée. Diplômé d'Archéologie à 23 ans avec une thèse fort appréciée après avoir réussi un certain nombre d'exploits (par exemple, il avait décroché le titre de champion de boxe universitaire et traversé l'Atlantique à bord d'un trois-mètres). Mobilisé en 1950, il avait servi en Corée avec une bravoure qui lui aurait attiré quelque gloire dans une guerre plus populaire. Mais il fallait le connaître depuis longtemps avant d'apprendre de lui ces détails biographiques. Il parlait en général de choses impersonnelles avec une sorte d'humour froid jusqu'à ce qu'il y ait du travail à accomplir. Alors il se mettait à l'ouvrage sans baratin inutile. *Exactement le type qu'il fallait à Cynthia ! S'il l'avait voulu, il aurait facilement pu être promu Agent non attaché. Mais il avait ici des racines que je n'ai pas. Plus de stabilité que moi, sans doute.*

Démobilisé en 1952 et, à cette date, dépourvu d'occupation précise, il avait été « contacté » et enrôlé par un membre de la Patrouille. On éprouvait toujours un choc en apprenant que le voyage temporel serait inventé dans un lointain futur et que chaque époque serait (était... avait à jamais été !) largement ouverte au commerce inter-temporel ; que faciliter ces échanges économiques n'était pas la seule raison d'être de la Patrouille dont la mission consistait à assurer la conservation de l'histoire, car le passé était aussi altérable que le futur ; que l'autorité suprême de la Patrouille était établie à des millions d'années d'aujourd'hui, en un âge où l'évolution avait atteint un inimaginable zénith. Pourtant, ces faits, Denison les avait acceptés plus facilement que bien d'autres agents. Son esprit était souple et, après tout, il était archéologue. Sa période d'instruction achevée, il avait trouvé une harmonieuse concordance entre ses goûts personnels et les exigences de la Patrouille. Devenu spécialiste de la protohistoire Indo-Européenne, son importance avait fini par surclasser en bien des domaines celle d'Everard. Car un Non-Attaché avait pour rôle de parcourir sans répit les routes du temps afin de porter secours aux naufragés, de mettre fin aux activités de ceux qui transgressaient les lois et d'assurer sa permanence à la trame de l'histoire humaine. Mais comment savoir ce qu'on

faisait quand on ne disposait pas d'archives ? Longtemps avant que fussent gravés les premiers hiéroglyphes, il y avait eu des guerres et des émigrations, des découvertes et des hauts faits dont les conséquences étaient imbriquées à l'étoffe même du continuum. Tous ces événements, il fallait que la Patrouille en eût connaissance. Etablir la carte de ces cheminements, telle était la tâche du Spécialiste qualifié.

Et puis, surtout, Keith était un copain.

Everard reposa sa pipe. « D'accord, Cynthia. Racontez-moi ce qui est arrivé. »

II

Elle mettait tant d'énergie à se maîtriser que sa voix fluette avait une sonorité de métal. « Il repérait les migrations de différents clans aryens. Vous savez que ces mouvements de population sont très obscurs. Il faut plonger dans le passé à partir d'un niveau historique parfaitement connu. Pour sa dernière mission, Keith est allé en Iran. En 558 avant notre ère. A peu près à la fin de la période médique, m'a-t-il précisé. Il comptait se renseigner sur place, se familiariser avec les traditions en vigueur, puis faire d'autres relèvements à une période antérieure, et ainsi de suite. Mais tout cela, vous devez le savoir, Manse. Vous avez déjà travaillé une fois avec Keith avant que nous nous soyons rencontrés, lui et moi. Il m'en a souvent parlé. »

— « Oh ! Je l'avais accompagné seulement dans le cas où il aurait eu des ennuis. Il étudiait les mouvements préhistoriques d'un groupe qui, parti du Don, avait atteint l'Indus. Nous présentant comme des chasseurs errants, nous avons demandé son hospitalité au chef et nous avons suivi la caravane pendant quelques semaines. Un bien agréable souvenir. »

Il se rappelait les steppes, l'immensité des cieux, les chevauchées dans le vent à la poursuite des antilopes, les danses autour du feu de camp, certaine jeune fille aussi dont la chevelure était imprégnée de l'odeur douce-amère des fumées. Pendant quelque temps, il avait eu envie de vivre et de mourir parmi la tribu.

— « Cette fois, il est parti seul, » continua Cynthia. « Ils manquent de personnel dans cette branche. Je crois d'ailleurs que la crise des effectifs est un mal général dont souffre toute la Patrouille. Il y a tellement de millénaires à surveiller et si peu de vies humaines ! Ce n'était pas la première fois qu'il partait en franc-tireur. Cela m'inquiétait toujours mais il prétendait que, déguisé en berger nomade, dépourvu de tout objet qui vaille la peine d'être volé, il était plus en sécurité dans les plateaux de la Perse qu'au milieu de Broadway. Seulement, ce coup-ci, il s'est trompé. »

— « Si je comprends bien, » se hâta d'enchaîner Everard, « il est parti — il y a une semaine, n'est-ce pas ? — dans l'intention d'obtenir des informations qu'il aurait transmises au Bureau des Etudes de sa Spécialité, comptant revenir ici le jour même de son départ ? » *Car il faudrait être le dernier des crétins pour laisser perdre un fragment de son existence.* « Mais il n'est pas revenu. »

— « Exactement. » Elle alluma une nouvelle cigarette à son mégot. « Je me suis fait de la bile tout de suite. J'ai été voir le patron qui a bien voulu se renseigner personnellement. On lui a répondu qu'une semaine plus tard (c'est-à-dire aujourd'hui), Keith ne serait toujours pas de retour. Le Bureau d'Etudes et de Documentation affirme que Keith ne s'est jamais présenté au rapport. Nous avons alors fait des recherches à la Section des Archives près le Q.G. du Milieu. Ils ont dit que... que Keith n'est jamais revenu et qu'on n'a jamais retrouvé sa trace. »

Everard hocha la tête d'un air profondément songeur. « Il y a donc eu des recherches dont le Q.G.M. a conservé trace. »

La mutabilité du temps entraîne une foule de paradoxes, songeait-il pour la millième fois. Il était possible d'annuler un événement historique, possible de réaliser la blague éculée consistant à tuer son propre père au berceau. Mais comme il fallait immanquablement surgir un peu avant le moment de l'annulation, l'opération ne vous affectait pas et n'altérait en rien vos souvenirs de « ce qui avait été une fois ». Vous existiez, tout simplement, sans plus avoir le moindre antécédent. Les physiciens du xxe siècle ne se doutaient pas que les lois de la conservation étaient des lois de la discontinuité.

Quand un homme était porté manquant, ce n'était pas parce que, quelque part, des archives disaient que vous étiez parti à sa recherche qu'il vous fallait nécessairement vous mettre en chasse. Mais si vous ne le faisiez pas, quelle chance auriez-vous eue de le retrouver ? Vous pouviez parfaitement vous mettre en chasse, changer le cours des événements et récupérer le disparu en définitive. En ce cas, le rapport où vous aviez consigné vos succès avait *depuis toujours* été enregistré : vous seul aviez connaissance de la vérité « antérieure ».

Cela risquait de créer des situations fort embrouillées : rien d'étonnant si la Patrouille faisait un foin terrible, même pour de petits changements qui n'altéraient pas les grandes lignes de la trame historique.

— « Le bureau a averti le Milieu de la Perse Antique, » devina Everard, « qui a envoyé une mission sur les lieux. On ne connaissait qu'approximativement le point où Keith comptait se matérialiser, n'est-ce pas ? Je veux dire que, ne sachant pas de façon exacte où il pourrait cacher son saute-temps, il n'avait pas donné de coordonnées précises ? »

Cynthia acquiesça du menton. « Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'ils n'aient pas retrouvé son appareil. Quoi qu'il ait pu arriver à Keith, sa navette aurait dû être quelque part, dans une grotte ou je ne sais où. La Patrouille a des détecteurs : ils auraient pourtant dû mettre la main sur l'engin et, en rétrogradant de proche en proche, parvenir à localiser Keith ! »

— « Ils ont essayé mais d'après ce que j'ai compris, c'est un pays sauvage et tourmenté qu'il est difficile de passer au crible. Les recherches n'ont rien donné. Aucun signe de Keith. Peut-être une fouille extrêmement serrée où l'on aurait passé chaque kilomètre au peigne fin et qui se serait poursuivie sans interruption aurait-elle abouti. Mais ils n'ont pas osé. C'est

un Milieu particulièrement critique, Manse. Mr. Gordon m'a montré l'analyse. Je n'ai pas saisi tous les symboles mais il m'a dit que ce siècle-là est dangereux à manipuler. »

La large main d'Everard se referma sur le fourneau de sa pipe dont la tiédeur avait quelque chose de rassurant. Les ères critiques lui donnaient la chair de poule.

La plupart des manipulations qu'on faisait subir au passé (y compris dans les ères postérieures au xxe siècle qui étaient, elles aussi, le passé de quelqu'un d'autre, après tout) n'avaient pas d'effets mesurables. L'espace-temps ne se laissait pas facilement gauchir : il tendait toujours à revenir à sa configuration « originale ». Vos bévues, ou les tentatives criminelles faites en vue de modifier les événements, étaient le plus généralement ignorées et rapidement oubliées. En fait, les interventions se révélaient habituellement des éléments historiques intégrés à l'évolution du monde.

Mais de temps à autre, il y avait un point nodal si crucial que son altération pouvait bouleverser le futur tout entier.

— « Je vois, » murmura Everard. « Il leur a été impossible d'enquêter aussi sérieusement qu'ils l'auraient voulu de crainte de secouer un trop grand nombre de rustauds du cru qui auraient peut-être alors agi autrement qu'ils ne l'ont fait lorsque la grosse crise est survenue. Ouais... Mais pourquoi n'ont-ils pas travaillé sous travesti en se mêlant à la population ? »

— « Plusieurs experts l'ont fait. Pendant des semaines du temps local. Mais les indigènes ne leur ont donné aucun indice. Ce sont des tribus barbares, méfiantes. Peut-être ont-elles cru que nos agents étaient des espions au service du roi des Mèdes ? D'après ce que j'ai entendu dire, les Perses n'aimaient guère sa loi... Bref, la Patrouille n'a pas trouvé la moindre trace de Keith. En outre, rien ne permet de penser que la trame de l'histoire ait été altérée. La Patrouille pense que Keith a été assassiné et que son véhicule s'est volatilisé Dieu sait comment. »

Soudain, elle sauta sur ses pieds : « Un squelette de plus ou de moins au fond d'un ravin, quelle importance, n'est-ce pas ? » s'exclama-t-elle avec violence.

Everard se leva à son tour et elle se jeta dans ses bras. Il ne pensait pas qu'il aurait eu mal à ce point-là. Il avait cessé de penser à elle — enfin, il n'y pensait pas plus d'une dizaine de fois par jour — et, à présent, il allait falloir se remettre à l'oublier.

— « Ne peuvent-ils pas revenir en arrière ? » implorait-elle. « Quelqu'un ne peut-il pas rétrograder d'une semaine, juste pour lui dire de ne pas partir ? Est-ce trop demander ? Quels sont donc les monstres qui l'interdisent ? »

— « Des gens ordinaires, Cyn. Si jamais quelqu'un se mettait à tripoter son passé personnel, les choses deviendraient rapidement si embrouillées que nul d'entre nous n'existerait plus. »

— « Mais dans un million d'années... plus peut-être ? Il doit bien y avoir des exceptions. »

Everard ne répondit pas. Il y en avait, il le savait. Mais il savait aussi

que le cas de Keith Denison n'en constituerait jamais une. Les membres de la Patrouille n'étaient pas des saints mais ils n'étaient pas gens à transgresser leurs propres lois pour des motifs privés. On y acceptait les pertes comme partout ailleurs, on levait son verre à la mémoire des morts mais jamais on ne partait pour assurer leur sauvegarde à temps.

Cynthia se glissa hors des bras de Manse et vida son verre d'un trait. Ses boucles fauves frémirent.

— « Pardonnez-moi, » dit-elle en se tamponnant les yeux de son mouchoir. « Je n'avais pourtant pas l'intention de fondre en sanglots. »

— « Ne vous cassez pas la tête. »

— « Vous, vous pourriez essayer de sauver Keith, » reprit-elle les yeux fixés sur le plancher. « Les agents officiels ont abandonné. Mais vous pouvez prendre leur place. »

Comment résister à une telle supplique ? « C'est vrai. Mais il est possible que j'échoue. D'après les documents existant, si j'ai essayé, je n'ai pas réussi. En outre, les altérations de l'espace-temps sont très mal vues, même s'il s'agit d'une modification insignifiante. »

— « Pour Keith, ce n'est pas insignifiant. »

— « Il n'y a pas beaucoup de femmes qui auraient parlé ainsi, » murmura-t-il ; « la plupart auraient dit : pour moi, ce n'est pas insignifiant. »

Leurs yeux se croisèrent.

— « Pardon, Manse. Je ne me suis pas rendu compte... je croyais qu'après tout ce temps écoulé pour vous, vous ne... »

Everard se mit aussitôt sur la défensive.

— « Je ne sais pas à quoi vous faites allusion... »

— « Les psychanalystes de la Patrouille ne peuvent-ils vous aider ? » De nouveau elle détournait son regard. « Puisqu'ils sont capables de nous conditionner de sorte que nous ne puissions rien révéler de la circulation temporelle aux profanes, je me demandais s'ils n'ont pas les moyens de conditionner quelqu'un de façon à ce qu'il cesse de... »

— « Changeons de sujet de conversation, voulez-vous, » l'interrompit-il avec hargne. « Bon, » reprit-il après avoir mordillé le tuyau de sa pipe, « j'ai une ou deux idées personnelles qui n'ont peut-être pas été essayées. Si Keith peut être récupéré, il sera près de vous demain avant midi. »

— « Manse, pouvez-vous me transporter à ce moment ? » Elle commençait à trembler de tout son corps.

— « Je le pourrais mais je n'en ferai rien. N'importe comment, vous avez besoin de vous reposer. Je vous raccompagne pour être sûr que vous prendrez un somnifère. Après quoi, je rentrerai réfléchir à mon plan de campagne. » Ses lèvres se retroussèrent en un vague rictus : « Et puis, arrêtez de vous livrer à cette exhibition de shimmy. Je vous ai dit que j'ai besoin de réfléchir. »

— « Manse... »

Les mains de Cynthia étreignirent les siennes.

Everard maudit silencieusement la vague d'espoir qui le secouait.

III

En l'automne de l'an 542 avant J.-C., un homme solitaire descendit les montagnes qui dominaient la vallée de la Kour. Il chevauchait un hongre baie, plus grand que ne le sont en général les chevaux de cavalerie, et qui, n'importe où ailleurs, aurait été une invite aux bandits. Mais la loi du Grand Roi inspirait un tel respect que, disait-on, une vierge aurait pu sans crainte traverser la Perse de bout en bout en portant un sac d'or. C'était une des raisons qui avaient décidé Manse Everard à se matérialiser à cette date : seize ans au-delà du point temporel visité par Keith.

Il avait d'ailleurs eu d'autres motifs pour se résoudre à ce choix : il voulait apparaître quand l'excitation que le voyageur du temps avait peut-être suscitée en 558 se serait depuis longtemps éteinte. Quel qu'ait pu être le destin de Keith, c'était à reculons qu'il fallait essayer de l'atteindre. D'autant plus que les méthodes directes s'étaient soldées par un échec complet.

Selon le bureau du Milieu Achéménide, l'automne 542 était la première période de tranquillité relative depuis la disparition du mari de Cynthia. De 558 à 553 s'étaient écoulées des années inquiètes au cours desquelles la tension n'avait cessé de monter entre le roi Perse d'Anshan, Kourouch (que la postérité devait connaître sous les noms de Kaikhosrou et de Cyrus) et son suzerain, le mède Astyage. Puis il y avait eu trois années de troubles : Cyrus s'était révolté, la guerre civile avait embrasé l'empire ; à la fin, les Perses avaient réussi à écraser leurs voisins septentrionaux. Mais pour consolider sa victoire, Cyrus avait été contraint de réduire les foyers de rébellion et de mettre un terme aux incursions Touraniennes. Quatre ans durant, il avait lutté pour assurer la pacification et étendre sa domination à l'ouest, ce qui n'était pas allé sans alarmer les monarques d'alentour : Babylone, l'Egypte, la Lydie et Sparte s'étaient coalisées pour le détruire. En 546, sous le commandement du roi de ce dernier pays, Crésus, ç'avait été l'invasion. Mais les Lydiens furent vaincus et annexés. Ils se révoltèrent : il fallut à nouveau les combattre et en même temps refréner les mouvements belliqueux des colonies grecques d'Ionie, de Carie et de Lycie. Tandis que ses généraux se livraient à ces tâches à l'ouest, Cyrus devait en personne lutter à l'est pour repousser les cavaliers barbares qui menaçaient de réduire les cités perses par le feu.

Mais, en 542, il y avait eu un moment de répit. La Cilicie devait tomber sans coup férir, voyant que les Perses traitaient les vaincus avec une humanité et une tolérance envers les usages locaux jusque-là inconnues. Cyrus confierait l'administration des marches orientales à ses satrapes, se réservant pour lui de consolider ses victoires. Ce ne devait être qu'en 539 que la guerre reprendrait contre Babylone et que l'empire avalerait la Mésopotamie. Alors, le Grand Roi bénéficierait encore d'une période de paix avant que les barbares de l'autre côté de la Mer d'Aral ne soient devenus trop puissants et qu'il lui faille repartir en guerre et trouver la mort à la tête de ses cavaliers.

Pasargades s'ouvrit sous les pas de Manse Everard comme un printemps d'espérance.

Certes, il n'est pas d'époque qui justifie métaphore aussi fleurie... Pendant des kilomètres, il ne fit que rencontrer des paysans courbés sur la terre, la faucille à la main, et les nuages de poussière qui montaient des chaumes lui piquaient les yeux. Devant les masures de torchis dépourvues de fenêtres, les enfants en haillons le regardaient passer en suçant leur pouce. Il croisa un escadron de lanciers filant au grand galop, pittoresques avec leurs culottes bouffantes et leurs cuirasses à écailles, leurs casques à pointe ou à cimier, ce qui ne les empêchait pas d'être couverts de poudre et de sueur et d'échanger des plaisanteries immondes. Les vastes demeures aux riches jardins des nobles s'allongeaient derrière des murs de briques mais l'économie du pays ne permettait guère l'existence de beaucoup de ces propriétés. Pasargades était à 90 % une ville orientale : rues boueuses serpentant entre d'aveugles taudis, coiffures graisseuses et tuniques crasseuses, bazars emplis de marchands hurlant, mendiants étalant leurs plaies, négociants menant des théories de chameaux entravés et de bourricots surchargés, chiens pilleurs fouillant les monceaux d'ordures, tavernes d'où émanait une musique aussi harmonieuse que les miaulements d'une chatte enfermée dans une machine à laver, hommes agitant leurs bras en poussant des malédictions — qui donc avait lancé cette plaisanterie du mystère impénétrable de l'Orient ?

— « L'aumône, seigneur ! L'aumône au nom de la Lumière ! L'aumône — et Mithra te sourira. »

— « Regarde, Seigneur ! Je te jure, par la barbe de mon père, que tu ne trouveras nulle part pièce plus merveilleusement ouvrée par un artisan plus habile que cette selle que je t'offre, ô le plus heureux des hommes, pour la somme ridicule de... »

— « Par ici, mon maître, par ici ! A moins de quatre maisons, tu trouveras le sérail le plus splendide de toute la Perse, que dis-je ? du monde entier ! Les couches y sont garnies de duvet de cygne, mon père sert des vins dignes d'un Dêvî, la renommée du pilaf de ma mère s'étend aux limites de la terre et mes sœurs sont trois lunes de délice dont tu pourras disposer pour la modique... »

Everard ignorait les petits racoleurs qui s'époumonnaient à ses côtés. L'un d'eux lui saisit la cheville. Manse poussa un juron et le garçon se contenta de grimacer sans honte. Le Patrouilleur voulait éviter de s'arrêter dans une auberge : les Perses étaient plus propres que la plupart des gens de cette époque, mais cela n'empêchait pas les parasites...

Il s'efforçait de ne pas se sentir en état d'infériorité. En général, les agents en mission avaient un atout dans la manche, disons un pistolet paralysateur type XXX[e] siècle et une radio miniature dissimulée sous leurs vêtements pour pouvoir appeler si besoin en était le véhicule spatio-temporel à antigravité qu'ils avaient camouflé quelque part. Mais ils ne possédaient rien de tout cela lorsqu'ils couraient le risque de la fouille. Everard était habillé à la grecque : une tunique, des sandales, un long

manteau de laine, un glaive au côté, un casque ; en outre, un bouclier était fixé à la croupe de sa monture. Seul l'acier de ses armes était anachronique. S'il avait des ennuis, il n'était pas question de chercher de l'aide auprès du bureau local car cette période de turbulence et relativement pauvre n'attirait pas le commerce temporel ; le détachement de la Patrouille le plus proche était le Q.G. du Milieu de Persépolis qui se trouvait à une génération de là.

Les rues s'élargirent, les bazars se raréfièrent et les demeures se firent plus spacieuses. Le voyageur finit par atteindre une place encadrée par quatre palais. Des pruniers dépassaient le faîte des murailles. Des gardes, de minces adolescents équipés d'armes légères, étaient accroupis sur leurs talons, la position du soldat sous les armes n'était pas encore inventée. Mais à l'approche d'Everard, ils se levèrent, bandant belliqueusement leur arc. L'Américain aurait pu simplement traverser la place ; il préféra se tourner vers celui qui paraissait être le chef.

— « Je te salue, seigneur, » dit-il. « Puisse le soleil briller sur toi. » Le langage persique qu'il avait hypnotiquement appris en une heure coulait facilement de ses lèvres. « Je suis en quête d'un homme généreux qui accorderait l'hospitalité à un misérable étranger en échange du récit de ses voyages. »

— « Que tes jours soient nombreux, » répondit le garde. Il ne fallait pas lui offrir de bakhchich : les hommes de Cyrus étaient un peuple fier et hardi de chasseurs, de bergers et de guerriers. Ils s'exprimaient avec la cérémonieuse politesse habituelle à ce type historique. « Je sers Crésus le Lydien, serviteur du Grand Roi. Il ne refusera pas son toit à... »

— « Méandre l'Athénien, » acheva Everard. Ce pseudonyme éviterait qu'on se pose des questions sur son ossature massive, son teint clair et ses cheveux coupés court. Il avait d'ailleurs par surcroît de précaution orné son menton d'une barbe à la Van Dyck. Hérodote n'était pas le premier globe-trotter grec : un Athénien n'avait rien de particulièrement extraordinaire, tandis que les Européens, cinquante ans avant Marathon, étaient assez peu communs pour que la présence de l'un d'entre eux eût excité la curiosité.

Un esclave conduisit Manse auprès du majordome qui fit escorter le visiteur par un second esclave. Au-delà des murs, s'étendait un parc aussi vert et frais qu'on pouvait l'espérer. Dans cette demeure où il n'y avait aucune crainte à avoir des voleurs, la nourriture serait bonne et il était certain que Crésus souhaiterait s'entretenir en personne avec le voyageur. *Tu as de la chance, mon bonhomme,* se dit intérieurement Everard qui eut droit à un bain chaud et à une friction aux huiles embaumées. Il reçut des vêtements propres ; on lui servit du vin et des dattes dans l'austère chambre qui lui fut attribuée et dont tout le mobilier se réduisait à une couche et une vue agréable. Une seule chose manquait à son bonheur : un cigare !

Certes, si Keith était irrévocablement mort...

— « Oh ! zut ! » murmura-t-il. « Pensons à autre chose... »

IV

Après le coucher du soleil, l'atmosphère se rafraîchit. On alluma cérémonieusement les lampes (le feu était sacré) et les brasiers ronflèrent. Un esclave s'agenouilla et annonça à l'étranger que le souper était servi. Everard le suivit dans le vaste hall orné de puissantes fresques représentant le Soleil et le Taureau de Mithra, passa devant deux sentinelles armées d'épieux et pénétra dans une petite pièce éclairée a giorno qui fleurait l'encens et dont le plancher était couvert de somptueux tapis. Deux lits étaient disposés selon la mode hellène devant une table garnie de vaisselle d'or et d'argent qui, elle, n'avait rien de grec ; des esclaves maîtres d'hôtel allaient et venaient et une musique évoquant les sonorités des instruments chinois filtrait de la pièce voisine.

Crésus de Lydie salua le nouveau venu d'un signe de tête. Jeune, il avait dû être beau à en juger par ses traits réguliers ; mais il semblait avoir vieilli vite depuis que sa richesse et sa puissance étaient devenues proverbiales. Sa barbe grisonnait. Il portait les cheveux longs et était vêtu d'une chlamyde, grecque par sa forme, perse par sa couleur rouge vif. « La joie soit sur toi, Méandre d'Athènes, » dit-il en tendant son visage à l'étranger.

Everard baisa la joue que Crésus lui tendait, insigne honneur impliquant que le potentat considérait que le rang de Méandre était à peine inférieur au sein. Dommage que le Lydien eût mangé de l'ail !

— « La joie soit sur toi, Seigneur. Sois remercié pour la bonté de ton accueil. »

— « Ce repas solitaire qui te fut réservé lors de ton arrivée n'était pas un affront, » répondit l'ancien roi. « Je me demandais seulement... » Il hésita. « Je me suis toujours senti très proche des Grecs et je pense que nous pourrions avoir une conversation intéressante... »

— « Seigneur, tu m'honores au-delà de mon mérite. »

Les politesses rituelles se poursuivirent encore quelque temps ; enfin les deux hommes se mirent à table et Everard débita le récit qu'il avait préparé de ses voyages supposés. Crésus, de temps en temps, l'interrompait par une question précise, mais c'était là un genre d'obstacle qu'un Patrouilleur apprend vite à éluder.

— « Les temps changent, en vérité, et tu es fortuné de venir à l'aube d'une ère nouvelle, » dit Crésus. « Jamais le monde ne vit plus glorieux monarque que... » etc. Ces propos étaient, de toute évidence, destinés aux serviteurs qui étaient les espions du roi. Néanmoins, ils exprimaient la vérité.

« Les dieux ont souri à notre roi. Si j'avais su qu'ils le protégeaient pour de bon, que ce n'était pas une fable comme je le croyais alors, je n'aurais jamais osé me dresser contre lui. Car il n'y a pas de doute possible : il est l'Elu. »

Fidèle à son personnage, Everard mouillait son vin, regrettant de n'avoir pas choisi comme camouflage une patrie moins sobre que la Grèce. « De quel conte parles-tu, Seigneur ? Je sais seulement que le Grand Roi

est fils de Cambyse qui régna sur cette province comme vassal d'Astyage le Mède. Y a-t-il autre chose que j'ignore ? »

Crésus se pencha vers son hôte. Dans ses yeux brillait une lueur étrange, une terreur et une ferveur dyonisiaques que ne connaissait plus l'époque d'Everard.

— « Ecoute alors et répands la nouvelle auprès de tes compatriotes. Apprends, ô Méandre, qu'Astyage, sachant que les Perses renâclaient sous son joug et étant désireux d'attacher solidement leurs chefs à sa maison, maria sa fille Mandane à Cambyse. Mais la maladie et la débilité fondirent sur celui-ci. S'il mourait et que son fils nouveau-né, Cyrus, lui succédât en Anshan, la régence serait assurée par une noblesse agitée n'ayant aucun lien avec Astyage. Par ailleurs, le roi des Mèdes fut visité par des songes lui annonçant que le règne de Cyrus serait l'arrêt de mort de son empire.

» Alors, Astyage ordonna à son parent le roi Aurvagaush (Harpage, disait Crésus, qui hellénisait les noms locaux) de le débarrasser du prince. Harpage obéit en dépit des protestations de la Reine Mandane. Cambyse n'était pas en état de s'opposer à ce dessein et il était hors de question que la Perse se révoltât sans préparation. Mais Harpage ne put accomplir sa mission : il échangea le prince contre l'enfant mort-né d'un berger de la montagne à qui il fit jurer le secret. Le petit cadavre, revêtu de linges royaux, fut exposé sur une colline, puis enterré après que des représentants officiels de la cour médique eurent constaté le décès. Ainsi notre Seigneur, Cyrus, grandit-il parmi les gardiens de troupeaux.

» Cambyse vécut vingt années encore sans donner le jour à d'autre rejeton et sans recouvrer la santé qui lui eût permit de venger la mort de son héritier. Lorsqu'il mourut, enfin, il ne laissait aucun successeur que les Perses se seraient vus obligés de reconnaître comme suzerain. Lors, Astyage s'inquiéta de nouveau. Mais sur ces entrefaites, Cyrus réapparut, prouva son identité à certains signes et Astyage, qui se repentait de son forfait, l'accueillit et salua en lui l'héritier de Cambyse.

» Cinq ans durant, Cyrus accepta de tenir le rôle d'un vassal. Mais la tyrannie qu'exerçaient les Mèdes était toujours plus odieuse. Harpage, qui avait reçu la satrapie d'Ecbatane, avait lui aussi de puissants motifs de vengeance : pour le punir de sa désobéissance à propos de Cyrus, Astyage l'avait forcé à dévorer son propre fils. Harpage ourdit donc une conspiration avec quelques nobles médiques qui prirent Cyrus comme chef et la Perse se révolta. Après une guerre de trois années, Cyrus devint le maître de deux peuples auxquels, depuis, s'en sont bien sûr ajouté un grand nombre d'autres. Les dieux ont-ils jamais plus clairement manifesté leur volonté ? »

Everard, étendu sur sa banquette de festin, conserva quelque temps le silence. Dehors, le vent froid faisait bruire les feuilles de l'automne.

— « Est-ce la vérité ? » demanda-t-il enfin. « N'est-ce pas une rumeur fantaisiste ? »

— « Les faits m'ont été confirmés maintes et maintes fois depuis que je suis à la cour. Le Roi en personne, sans même parler d'Harpage et d'autres

personnes qui ont été directement mêlées aux événements, m'ont juré qu'ils sont authentiques. »

Le Lydien ne mentait pas : il invoquait le témoignage de ses chefs et les classes dirigeantes de la Perse professaient un amour fanatique de la sincérité. Pourtant, jamais depuis qu'il était Patrouilleur Everard n'avait entendu une histoire aussi incroyable : car il ne s'agissait ni plus ni moins, à quelques détails près, que du récit d'Hérodote. Un récit que n'importe qui pouvait identifier comme un mythe typique du héros. Les mêmes mésaventures avaient pour l'essentiel été attribuées à Moïse, à Romulus, à Sigurd, à des centaines de grands hommes. Il n'y avait aucune raison de croire qu'elles correspondaient à des faits historiques, de douter que Cyrus ait été élevé de façon absolument normale chez son père, lui ait succédé de plein droit et se soit révolté pour des raisons banales.

Pourtant, des témoins oculaires se portaient garants de la véracité de la fable !

Il y avait là un mystère.

Ces méditations ramenèrent Everard à des préoccupations plus immédiates. Après avoir proféré les quelques commentaires émerveillés qui s'imposaient, il reprit la conversation et, bientôt, trouva l'occasion de la faire bifurquer :

— « Je me suis laissé dire qu'il y a seize ans, un étranger vêtu comme un berger mais qui était en réalité un Mage puissant en miracles, est entré à Pasargades où, peut-être, il serait mort. En as-tu eu connaissance, gracieux seigneur ? »

Contracté, il attendit la réponse. Tout son espoir reposait sur l'hypothèse que Keith Denison n'avait pas été assassiné par quelque montagnard, ne s'était pas rompu le cou au fond d'un ravin, n'avait subi aucun accident. En ce cas, son saute-temps se serait trouvé en effet dans le secteur fouillé par la Patrouille. Les investigations faites pour récupérer Denison n'avaient peut-être pas été assez serrées ? Mais comment diable un saute-temps aurait-il pu échapper aux détecteurs ? Oui, songeait Everard, c'est quelque chose de plus compliqué que cela qui s'est produit. Et si Keith a survécu, il est allé vers la civilisation.

— « Il y a seize ans ? » répéta Crésus en se tiraillant la barbe. « Je n'étais pas dans cette province à l'époque. N'importe comment, le pays devait fourmiller d'oracles : c'était le temps où Cyrus a quitté la montagne pour prendre possession de la couronne d'Anshan. Non, Méandre, je ne saurais te répondre. »

— « J'aurais aimé retrouver ce personnage, » reprit Everard. « C'est un devin qui... » etc.

— « Il te faudra t'enquérir auprès des serviteurs et des citadins. Je poserai la question à la cour en ton nom. Car tu resteras ici quelque temps, n'est-ce pas ? Le Roi te fera peut-être mander. Il s'intéresse aux étrangers. »

La conversation ne se prolongea guère. Avec un sourire amer, Crésus expliqua à « Méandre » que se coucher tôt et se lever de même était une vertu prisée des Perses et qu'il lui faudrait être au palais le lendemain

dès l'aurore. Un esclave reconduisit Everard jusqu'à sa chambre où il fut accueilli par le sourire interrogateur d'une séduisante adolescente. Il balança quelques instants, songeant à une époque distante de 24 siècles. Mais, baste ! il faut profiter de ce que les dieux vous offrent, d'autant plus qu'ils sont en général plutôt pingres !

V

Peu après le lever du soleil, une troupe de cavaliers fit halte au milieu de la place, réclamant Méandre l'Athénien. Everard abandonna son déjeuner, sortit et se planta devant un officier arborant l'uniforme des gardes qu'on appelait les Immortels, un homme à barbe drue, au dur profil de faucon, juché sur un étalon gris. Les chevaux piaffaient, le vent faisait onduler les étoffes et les plumets, le métal cliquetait, le cuir grinçait et le soleil naissant faisait briller les cottes de mailles d'un éclat aveuglant.

— « Le Chiliarque te demande, » annonça l'officier d'une voix de rogomme.

C'était un titre persan : commandant de la garde et grand vizir de l'empire.

Everard évalua la situation : l'invitation manquait de cordialité. Mais évoquer des engagements antérieurs n'était pas facile !

— « J'écoute et j'obéis, » fit-il. « Laisse-moi seulement chercher dans mon bagage un présent en remerciement de l'honneur qui m'est fait. »

— « Le Chiliarque a dit qu'il faut venir tout de suite. Enfourche ce cheval. »

Un archer se baissa, les mains en coupe, mais Everard sauta en selle sans aide — un truc très pratique lorsqu'on a à voyager dans les époques qui ignorent l'étrier. La prouesse arracha un bref signe d'approbation au Capitaine qui fit faire un demi-tour à sa monture et s'élança au grand galop à la tête de ses hommes le long d'une avenue bordée de sphinx et de demeures aristocratiques. Bien que la circulation fût moins dense dans cette artère que dans les venelles regorgeant de bazars, grand était l'émoi parmi les cavaliers, les chars, les litières et les piétons qui se hâtaient de laisser le passage à la troupe : les Immortels ne s'arrêtaient pas pour les passants. Le portail du palais s'ouvrit devant eux et ils s'y engouffrèrent. Faisant gicler les graviers sous leurs sabots, les chevaux contournèrent une pelouse où jaillissaient des fontaines étincelantes et s'arrêtèrent devant l'aile ouest de l'édifice.

Le palais, construit en briques peintes de couleurs vives, se dressait sur une large terrasse en compagnie d'autres bâtiments de moindre importance. Le chef du détachement mit pied à terre et entreprit de gravir un escalier de marbre, sommant Everard de le suivre d'un signe impérieux. Manse obtempéra, encadré par les guerriers qui avaient ostensiblement sorti leurs haches de combat. On se fraya un chemin parmi les esclaves domestiques aux visages inexpressifs, vêtus de robes et coiffés de turbans, on suivit une

galerie bordée de colonnades rouges et vertes qui donnait sur un hall de mosaïque dont Everard n'était pas en humeur d'apprécier la beauté ; enfin, après avoir franchi un poste de garde, on arriva dans une salle où d'élégants stylobates servaient de support à une coupole bleu de paon et dont les baies arquées laissaient pénétrer l'arome des roses tardives.

Les Immortels se prosternèrent. *Ce qui est bon pour eux l'est aussi pour toi, mon petit vieux,* songea Everard. Et il embrassa le tapis à son tour. L'homme allongé sur le divan hocha la tête. « Lève-toi et écoute. Qu'on fasse asseoir le Grec. » Les gardes prirent position de part et d'autre de Manse tandis qu'un Nubien se précipitait à la recherche d'un coussin qu'il posa près du sofa de son maître et où le voyageur s'accroupit en tailleur. Il avait la bouche sèche.

Le Chiliarque — Harpage selon les dires de Crésus — se pencha. Accoudé sur la peau de tigre, revêtu d'une robe somptueuse marquée à son emblème, le Mède était un homme vieillissant ; ses longs cheveux flottant sur ses épaules avaient la teinte de l'acier et son visage sombre où saillait un nez proéminent était mangé de rides. Mais le regard qu'il fixait sur Manse était perspicace.

— « Ainsi, » dit-il avec l'accent prononcé des provinces du Nord, « c'était toi l'homme d'Athènes ? Le noble Crésus nous a ce matin parlé de ton arrivée et des questions que tu lui as posées. La sécurité de l'Etat étant peut-être en jeu, je veux savoir ce que tu cherches exactement. » Il passa dans sa barbe une main où étincelaient les pierres précieuses et un sourire glacé distendit ses lèvres. « Si le but de ta quête est inoffensif, il se pourrait que je t'aide. »

Le Mède s'était bien gardé d'employer aucune formule de politesse ni d'offrir de rafraîchissements, bref, de conférer à « Méandre » le statut quasi sacré d'hôte.

— « Que souhaites-tu savoir, O Seigneur ? »

— « Tu es à la recherche d'un Mage qui est apparu à Pasargades, déguisé en berger, il y a seize étés, et qui accomplissait des miracles. » La tension donnait à la voix du Chiliarque un désagréable ton de fausset. « Pourquoi ? Et que sais-tu d'autre à ce propos ? Ne réfléchis pas. Ne perds pas de temps à inventer des mensonges... parle ! »

— « L'oracle de Delphes m'a dit que mon sort connaîtra un lustre nouveau si j'apprends le destin d'un berger qui entra dans la capitale de la Perse... euh... la troisième année de la première tyrannie de Pisistrate, puissant Seigneur. C'est là tout ce que je sais. Tu n'ignores pas, maître, l'obscurité des oracles. »

— « Hum. » L'aile de la peur frôlait Harpage qui fit le signe de la croix, symbole mithriaque du Soleil. Puis il questionna d'une voix rude : « Qu'as-tu découvert jusqu'ici ? »

— « Rien, mon Seigneur. Personne n'a pu me dire... »

— « Tu mens ! Les Grecs sont tous des menteurs. Prends garde car tu touches au sacrilège. A qui as-tu parlé de ta quête ? »

Un tic nerveux faisait frémir la lèvre du Chiliarque et Everard sentit

une boule se nouer dans son estomac. Il avait trébuché sur un secret que Harpage croyait profondément enfoui. Un secret si important que le risque de se heurter à Crésus dont la protection de son hôte était un devoir, ne comptait plus.

— « Je n'en ai parlé à personne, Seigneur. Nul, sauf l'oracle et le Dieu Solaire dont l'oracle est la voix et qui m'a envoyé ici, n'a entendu ce récit avant la nuit dernière. »

Un moment décontenancé par l'invocation d'un tel patronage, Harpage reprit son sang-froid et haussa les épaules.

— « Nous n'avons que ta parole — et que vaut la parole d'un Grec ? — pour nous convaincre que tu obéis à un oracle et que tu n'es pas un espion. D'ailleurs, si le dieu t'a effectivement conduit ici, peut-être est-ce pour que tu sois détruit en expiation de tes péchés ? Nous en reparlerons plus à loisir. » Harpage se tourna vers le capitaine. « Menez-le au cachot. Au nom du Roi. »

Le Roi !

Ce fut comme une illumination.

Everard sauta sur ses pieds. « Oui, le Roi... » lança-t-il d'une voix de stentor. « Le dieu m'a dit... qu'il y aurait un signe... et que je devrais transmettre son message au Roi des Perses. »

— « Emparez-vous de lui, » hurla le Chiliarque.

Les gardes se mirent en devoir d'obéir et Everard bondit en arrière, évoquant le nom du roi à tue-tête. Qu'on l'arrête ! La nouvelle en parviendrait au trône, et alors...

Deux hommes, la hache levée, l'acculèrent contre le mur. D'autres se pressaient derrière eux et, par-delà leurs casques, le Patrouilleur pouvait voir Harpage qui n'avait pas quitté son divan.

— « Qu'on s'empare de lui et qu'on le décapite ! »

— « Seigneur, » plaida le Capitaine, « il en a appelé au Roi. »

— « Pour lui jeter un sort ! Je sais qui est cet homme, maintenant : c'est le fils de Zohak, un agent d'Ahriman. Qu'on l'exécute ! »

— « Attendez ! » protesta Everard ! « Attendez ! Ne voyez-vous pas que c'est lui, le traître ? Lui qui veut m'empêcher de dire au Roi... Arrêtez, assassins ! »

Une main se referma sur son bras. Il s'était dit qu'il passerait quelques heures sous clé, le temps que le grand patron ait vent de la chose et le rende à la liberté. Mais les événements se présentaient sous un jour beaucoup plus urgent. Il lança un crochet du gauche ; son poing heurta un nez et le garde recula. Everard lui arracha sa hache, pivota sur les talons et détourna un coup qui lui arrivait de flanc.

Les Immortels se ruèrent à l'attaque. La hache de Manse sonna contre le métal, se releva pour s'abattre à nouveau, écrasant une articulation. Si son allonge était meilleure que celle de la plupart de ses adversaires, il n'avait pas l'ombre d'une chance d'en sortir. Quelque chose passa en sifflant près de sa tête ; il se jeta derrière une colonne tandis que dégringolait une pluie de débris.

Il vit une trouée, assomma un garde, enjamba le corps qui s'écroulait dans un cliquetis d'armure et bondit vers l'espace dégagé sous la coupole.

Harpage s'élança alors, tirant un sabre dissimulé sous sa robe. Il avait du cran, le vieux salaud ! Everard se retourna pour l'affronter. Sa hache et la lame du Chiliarque se heurtèrent. Le Patrouilleur tenta d'engager le corps à corps, espérant que les soldats n'oseraient pas user de leurs armes de jets. Mais ils opéraient un mouvement tournant pour le prendre à rebours. Fichtre ! Il semblait bien que la Patrouille n'allait pas tarder à perdre un de ses agents.

— « Arrêtez ! Prosternez-vous ! Le Roi arrive ! »

Une trompette sonna à trois reprises. Les guerriers s'immobilisèrent, les yeux fixés sur le géant en robe écarlate dont la silhouette s'encadrait dans la porte et leur front toucha le tapis. Harpage laissa tomber son sabre. Everard eut la tentation de le décerveler mais la raison lui revint. Le piétinement d'une troupe en armes envahit le hall. Il laissa à son tour choir sa hache. Un moment, le Chiliarque et lui restèrent face à face, haletants.

— « Le Roi ! » annonça le hérault. « Le Roi ! »

Manse et Harpage se prosternèrent.

Une troupe d'Immortels fit irruption dans la salle, formant la haie, tandis qu'un chambellan déroulait un tapis sur le chemin du trône.

Cyrus fit son entrée. Il avançait à grands pas athlétiques qui faisaient onduler sa robe. Quelques courtisans le suivaient, des hommes boucanés qui avaient le privilège de porter leurs armes en présence du souverain, ainsi que l'esclave chargé d'ordonner le protocole et qui se tordait les mains, désespéré qu'on ne lui ait pas laissé le temps de déployer de draperies ni de convoquer les musiciens.

La voix du monarque s'éleva dans le silence.

— « Que se passe-t-il ? Où est cet étranger qui m'a appelé ? »

Everard risqua un coup d'œil. Cyrus était un personnage de haute taille, aux épaules larges et à la taille mince ; il semblait plus âgé qu'on aurait pu le penser d'après le récit de Crésus — quarante-sept ans, se rappela Everard avec un frisson. Mais seize ans de guerre et de chasse lui avaient conservé sa souplesse. Un visage étroit et hâlé, des yeux noisette, une cicatrice de sabre en travers de la joue gauche, le nez droit, les lèvres charnues. Ses cheveux noirs qui commençaient à grisonner légèrement étaint coiffés en arrière et sa barbe était nettement plus soignée que ce n'était la coutume en Perse. Il était vêtu avec une somptuosité digne de son rang.

— « Où est l'étranger dont un coureur est venu m'annoncer la présence ? »

— « Je suis là, Grand Roi, » fit Everard.

— « Lève-toi. Et dis quel est ton nom. »

Everard se mit debout.

— « Salut, Keith, » murmura-t-il.

VI

Un fouillis de plantes grimpantes cachait à moitié la ligne d'archers qui défendaient l'approche de la terrasse. Keith, affalé sur un banc, gardait l'œil fixé sur la dentelle d'ombre que le soleil plaquait sur le sol de marbre. « Nous pouvons en tout cas parler sans crainte, » dit-il d'une voix dure. « On n'a pas encore inventé l'anglais. J'ai parfois l'impression, » reprit-il d'un ton grinçant après un bref silence, « que le plus pénible est encore de ne jamais avoir une minute de solitude. Tout ce que je peux faire, c'est de mettre tout le monde dehors, mais les importuns s'agglomèrent derrière les portes, derrière les fenêtres, attentifs, à l'écoute. Tiens ! J'aimerais les voir rissoler pour l'éternité ! »

— « L'intimité, elle non plus, n'est pas encore inventée. Ceci dit, les grands personnages comme vous n'ont guère eu de vie privée tout au long de l'histoire. »

Denison leva vers Everard un visage tiré.

— « Je voudrais savoir comment est Cynthia ; évidemment, pour elle, cela n'a pas été — enfin... ne sera pas aussi long. Une semaine, peut-être. Auriez-vous par hasard apporté des cigarettes ? »

— « Je les ai laissées dans la navette. J'ai pensé que j'aurais suffisamment d'ennuis comme cela sans avoir à m'expliquer par-dessus le marché à ce propos. Si je m'attendais à vous retrouver dans cette bicoque... »

— « Et moi donc ? » Denison haussa les épaules. « Si jamais il y a eu une affaire fantastique, c'est bien celle-là. Les paradoxes temporels... »

— « Expliquez-moi ce qui s'est passé. »

Denison se frotta les yeux et soupira. « J'ai mis le doigt dans l'engrenage de l'époque. Parfois, tout ce qui existait avant me paraît aussi irréel qu'un rêve. Y a-t-il jamais eu quelque chose qui s'appelait le christianisme, la musique contrapuntique ou la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen ? Et encore, je ne parle pas des gens que j'ai connus ! Vous-même, Manse, vous êtes incongru ici et je me dis que je vais me réveiller d'une minute à l'autre. Enfin... Voyons, laissez-moi réfléchir...

» Vous êtes au courant de la situation ? Les Mèdes et les Perses sont très proches, racialement et culturellement, mais, lors de mon arrivée, les premiers tenaient le haut du pavé ; ils avaient emprunté aux Assyriens pas mal de coutumes qui n'étaient pas en odeur de sainteté chez les Perses. Nous sommes des éleveurs, des fermiers, propriétaires d'alleux pour la plupart. Est-il donc juste que nous ayons un suzerain ? » Denison cilla. « Tenez... voilà que je recommence ! *Nous !* Vous vous rendez compte ?... Bref, la Perse était agitée. Le roi des Mèdes, Astyage, qui vingt ans plus tôt avait armé le bras de l'assassin du jeune Cyrus, regrettait ce geste : le père de Cyrus, en effet, était mourant et les querelles que sa succession menaçait d'engendrer risquaient de déchaîner la guerre civile.

» C'est alors que je me suis matérialisé dans les montagnes. J'ai commencé par une petite exploration dans l'espace et dans le temps (quelques

jours et quelques kilomètres) afin de trouver une bonne cachette pour ma navette. C'est un peu la raison pour laquelle la Patrouille n'a pu la localiser. Je la dissimulai finalement au fond d'une grotte et me mis en route à pied. Les ennuis ont commencé aussitôt. Une armée mède destinée à impressionner les Perses désireux de fomenter des troubles campait dans la région et un éclaireur qui avait été témoin de mon émergence me suivit à la trace : avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, j'étais capturé et un officier curieux d'obtenir des renseignements sur l'engin que j'avais planqué dans la grotte était en train de me cuisiner. Ses hommes qui me prenaient pour un magicien avaient une peur bleue... mais ils avaient encore plus peur de montrer qu'ils avaient peur ! Bien entendu, la nouvelle se propagea à la vitesse de l'éclair parmi la troupe et dans tout le pays. Très vite, toute la province sut qu'un homme était apparu dans des conditions exceptionnelles.

» Le général était Harpage en personne, le type le plus malin et le plus têtu que le monde ait jamais connu. Il crut que je pourrais lui être utile et m'ordonna de faire fonctionner mon cheval d'airain sans me permettre toutefois de l'enfourcher. Cependant je parvins à renvoyer ma navette dans le temps : c'est pourquoi elle a échappé aux recherches de la Patrouille. Elle n'est guère restée que quelques heures dans ce siècle. Je l'ai probablement expédiée aux Origines. »

— « Bon travail ! »

— « Oh ! je savais que de tels anachronismes sont interdits, » répliqua Denison avec un rictus, « mais j'escomptais que la Patrouille viendrait me récupérer. Si j'avais su qu'il n'en serait rien, je ne sais pas si je me serais conduit en Patrouilleur discipliné prêt à tous les sacrifices. Je me serais peut-être cramponné à mon appareil et j'aurais joué le jeu d'Harpage jusqu'à ce que je trouve l'occasion de m'évader par mes propres moyens. »

Everard considéra son interlocuteur d'un œil sombre. Keith avait changé. Pas seulement parce qu'il avait vieilli : les années passées au milieu de ce peuple étranger l'avaient marqué plus profondément qu'il ne le croyait lui-même.

— « En courant le risque d'altérer le futur, vous auriez couru celui de porter atteinte à l'existence de Cynthia. »

— « Oui. Oui, c'est vrai. J'y ai pensé... à l'époque, je m'en souviens. »

Les coudes sur les genoux, Keith se pencha, contemplant l'écran de verdure qui ceignait la terrasse. Il enchaîna d'un ton monocorde.

— « Evidemment, Harpage cracha feu et flammes et j'ai bien cru qu'il allait me tuer sur place. On m'emporta, troussé comme une volaille, mais, comme je vous l'ai dit, des rumeurs couraient déjà sur mon compte, que la répétition ne faisait qu'embellir, et Harpage comprit qu'il avait mieux à faire. Il me donna le choix : ou je marcherais avec lui, ou on me trancherait la gorge. Que vouliez-vous que je fasse ? D'autant plus que le problème de l'altération du passé ne se posait même pas : très rapidement, je constatai que je jouais un rôle *d'ores et déjà enregistré par l'histoire.* Harpage, après avoir acheté un berger qui confirmerait son récit, me fit passer pour Cyrus, fils de Cambyse. »

Everard que cette révélation ne surprenait aucunement se contenta de hocher la tête.

— « Qu'est-ce qu'il cherchait ? »

— « Au début, il voulait seulement secouer le joug médique. Un roi d'Anshan à sa discrétion serait forcément fidèle à Astyage et contribuerait par là à unir tous les Perses. Je marchai dans la combine, trop désorienté pour faire autre chose que de suivre ses directives ; je m'attendais que, d'une minute à l'autre, un saute-temps de la Patrouille vînt me sortir de ce pétrin. Le fétichisme de ces aristocrates iraniens envers la vérité nous facilita les choses : bien peu d'entre eux soupçonnaient que je me parjurais en prétendant que j'étais Cyrus, bien qu'à mon avis Astyage n'ait pas été dupe. D'ailleurs, il s'est vengé de façon horrible d'Harpage pour le punir de n'avoir pas exécuté Cyrus lorsqu'il le lui avait ordonné, bien que la présence du dénommé Cyrus lui fût maintenant profitable. Le plus drôle est qu'Harpage lui avait effectivement obéi vingt ans plus tôt !

» Pour ma part, au cours des cinq années qui suivirent, j'éprouvai une antipathie croissante envers Astyage. Avec le recul, je me rends compte que ce n'était pas le démoniaque rufian que je m'imaginais. Non, c'était simplement un potentat oriental typique. Mais ce n'est pas une chose facile à admettre quand on voit supplicier un homme ! Aussi Harpage, avide de se venger, fomenta une révolte dont il m'offrit de prendre la tête, ce que j'acceptai. » Un rictus amer retroussa les lèvres de Denison : « Après tout, j'étais le Grand Cyrus : j'avais ma destinée à accomplir ! Au début, ce fut dur. Sans cesse, les Mèdes nous harcelaient. Mais me croiriez-vous, Manse, si je vous disais que cela me plaisait ? C'était autre chose que ce foutu vingtième siècle où il fallait se réfugier dans des terriers de lapins en se demandant si le barrage de l'ennemi vous clouerait à jamais au sol. Oh ! bien sûr, la guerre est quelque chose d'épouvantable ici, surtout quand on est un soldat du rang et quand l'épidémie éclate comme c'est toujours le cas. Mais, bon Dieu, quand on se bat, on se bat ! Avec ses propres mains. J'ai constaté que j'avais des dispositions pour ce genre de sport. Et j'ai connu des moments sensationnels ! »

Il semblait les revivre. Se redressant sur son siège, le rire vibrant dans la voix, il enchaîna :

— « Le jour où nous avons été débordés par la cavalerie lydienne, par exemple... Nous avons lancé nos chameaux de portage en avant-garde ; l'infanterie les suivait et nos cavaliers fermaient la marche. Les bourrins de Crésus se sont empêtrés avec les chameaux qui les ont piétinés. Ils doivent courir encore ! Ce jour-là, nous avons balayé les Lydiens. »

Il s'interrompit brusquement. Les yeux fixés sur ceux d'Everard, il se mordit les lèvres.

— « Pardon, je me laisse aller. Parfois, il m'arrive de me rappeler que chez nous, je n'étais pas un tueur... Après la bataille, quand je vois les morts et, ce qui est encore plus terrible, les blessés. Mais c'était plus fort que moi, Manse, il fallait que je me batte. D'abord à cause de la rébellion. Si je n'avais pas joué le jeu d'Harpage, pensez-vous que j'aurais fait de vieux os ? Et puis, il y avait le royaume. Est-ce ma faute si les

Lydiens d'abord, les barbares de l'est ensuite, nous ont envahis ? Avez-vous jamais vu une ville mise à sac par les Touraniens, Manse ? C'est eux ou nous. Et quand c'est nous qui gagnons, nous ne mettons pas le vaincu dans les fers : il conserve ses terres, ses coutumes, ses... Pour l'amour de Mithra, aurais-je pu agir autrement ? »

Everard, attentif, contemplait le jardin frémissant sous la brise.

— « Non, bien sûr. Je comprends. J'espère que vous n'avez pas trop souffert de la solitude. »

— « Je m'y suis fait, » répondit lentement Denison. « Harpage est devenu une vieille habitude ; c'est un type intéressant. Crésus s'est révélé un garçon tout à fait acceptable. Le Mage Kobad a des idées originales et c'est le seul homme vivant qui ose me battre aux échecs. Et puis, il y a les fêtes, la chasse, les femmes... » Il lança à Everard un regard en dessous. « Et alors ? Qu'auriez-vous voulu que je fasse d'autre ? »

— « Rien. Seize ans, c'est long. »

— « Cassandane, ma favorite, me récompense de toutes les peines que j'ai eues. Bien que Cynthia... Oh... Manse ! Manse ! »

Denison se leva et posa ses mains sur l'épaule d'Everard. Ses doigts se serrèrent brutalement. Des doigts qui, seize ans durant, avaient étreint la hache, et l'arc, et la bride.

— « Comment allez-vous me tirer d'ici ? » hurla le Roi des Perses.

VII

Everard se leva à son tour et, les pouces enfoncés dans la ceinture, la tête basse, s'approcha du bord de la terrasse, contemplant fixement la dentelle de pierre de la balustrade.

— « Je ne vois vraiment pas comment. »

Denison frappa sa paume de son poing.

— « Je l'aurais juré ! Chaque jour ma peur que la Patrouille ne puisse rien faire pour moi se faisait plus envahissante. Manse, il faut que vous fassiez quelque chose... »

— « C'est impossible, je vous dis. » La voix d'Everard était blanche. « Vous le savez aussi bien que moi : vous n'êtes pas un quelconque cheffaillon barbare dont la carrière ne changera pas d'un iota les événements dans un siècle : vous êtes Cyrus, le fondateur de l'empire Perse, un personnage déterminant d'un milieu déterminant. Que Cyrus disparaisse, et l'avenir disparaît avec lui. Il ne restera plus qu'à faire une croix sur le Vingtième Siècle — et sur Cynthia par la même occasion. »

— « En êtes-vous vraiment certain ? »

— « J'ai ausculté les faits à la loupe avant de faire le saut. Cessez de vous leurrer : nous avons un préjugé défavorable envers les Perses parce qu'ils étaient contre les Grecs et il se trouve que les aspects fondamentaux de notre civilisation procèdent de la culture hellénique. Mais les Perses sont au moins aussi importants que les Grecs.

» Vous les avez vus à l'œuvre. Bien sûr, de notre point de vue, ce sont des gens joliment cruels. Mais quoi... la cruauté est la règle de l'époque — et c'est également vrai en ce qui concerne la Grèce. Ce n'est pas un âge démocratique ! Pouvez-vous reprocher à ceux qui y vivent de ne pas appliquer une invention européenne totalement étrangère à leur univers intellectuel ? Ce qui compte, c'est que...

» La Perse a été la première nation conquérante à avoir fait l'effort de respecter et de concilier les peuples asservis, de prendre leurs lois en considération, de pacifier assez de territoire pour inaugurer des rapports réguliers avec l'Extrême-Orient — et elle a créé avec le Zoroastrisme les bases d'une religion universelle viable ne se limitant ni à un peuple ni à un pays. Peut-être ignorez-vous tout ce que la foi et le rite chrétiens doivent à leurs sources mithriques ? Croyez-moi, ils lui doivent énormément. Et encore je ne parle pas du judaïsme que vous, Cyrus, le Grand Cyrus, vous allez personnellement sauver. Rappelez-vous : quand vous vous emparerez de Babylone, vous permettrez aux Israélites qui s'y cachent de rentrer chez eux ; sans vous, ils auraient été engloutis, perdus dans la masse, comme les autres tribus d'Israël.

» L'Empire Perse, même à l'époque de sa décadence, sera l'une des matrices de la civilisation. Qu'ont été la plupart des conquêtes d'Alexandre, sinon une mainmise sur l'espace territorial persique ? Or, ce sont ces conquêtes qui ont répandu l'héllénisme dans le monde entier. Et d'autres états hériteront de cet empire : le Pont, la Parthie, la Perse de Firduzi, celle d'Omar et celle d'Hafiz, l'Iran que nous connaissons et l'Iran d'un avenir bien plus lointain que le Vingtième Siècle... »

Everard pivota sur lui-même : « Si vous laissiez tomber... tenez, je m'imagine ce que sera le futur : ils continueront à bâtir leurs ziggourats et à consulter les entrailles des victimes, à courir les bois d'Europe — d'une Europe qui n'aura pas découvert l'Amérique dans trois mille ans d'ici.

Les épaules de Denison s'affaissèrent.

— « Ouais... c'est aussi la conclusion à laquelle je suis arrivé. »

Il arpenta la terrasse, les mains derrière le dos, et son visage tanné paraissait vieillir de minute en minute.

— « Encore treize ans, » murmura-t-il et l'on eût dit qu'il s'adressait à lui-même. « Dans treize ans, je tomberai au combat. Je ne sais pas exactement dans quelles conditions mais, d'une façon ou d'une autre, je serai forcé d'en passer par là puisque les circonstances m'ont obligé à accomplir, bon gré mal gré, tout ce que j'ai déjà accompli... J'aurai beau faire l'impossible pour l'éduquer, je sais que Cambyse, mon fils, sera un individu incompétent doublé d'un sadique et qu'il faudra Darius pour sauver l'Empire. Ah ! Bon Dieu ! » Il se couvrit le visage de sa large manche flottante. « Excusez-moi. J'ai horreur des gens qui s'apitoient sur eux-mêmes, mais c'est plus fort que moi. »

Everard détourna son regard mais il entendait Cyrus haleter. Le roi remplit de vin deux calices et le rejoignit sur le banc.

— « Ne m'en veuillez pas, » fit-il d'un ton sec. « J'ai récupéré. Et je n'ai pas encore capitulé. »

— « Je peux transmettre votre problème au G.Q.G., » répondit Everard avec une ombre d'ironie à laquelle Denison fit écho :

— « Ça, c'est vraiment gentil de votre part ! Je me souviens parfaitement de leur attitude. Aucun de nous n'est à proprement parler indispensable : ils interdiront toute l'époque de Cyrus afin de m'éviter de tomber en tentation et me feront parvenir un message empreint de cordialité pour me rappeler que, monarque absolu d'un pays civilisé, je dispose de palais, d'esclaves, de vignobles, de chasses en nombre illimité. Alors, de quoi me plaindrais-je ? Non, Manse, c'est une affaire qui doit se régler entre nous. »

Everard serra les poings jusqu'à sentir ses ongles s'enfoncer dans la chair.

— « Vous rendez-vous compte de la situation sans issue dans laquelle vous me placez ? »

— « Je vous demande de réfléchir à ce problème — et, par Ahriman le Maudit, vous le ferez ! »

De nouveau, telles des serres, les griffes du Grand Roi fouaillèrent le bras d'Everard. Le Conquérant de l'Orient avait hurlé d'une voix brutale. Jamais l'ancien Keith n'aurait employé ce ton, se dit Manse qui, frémissant de colère, se prit à songer :

Si vous ne rentrez pas et qu'on avertissse Cynthia que vous ne reviendrez jamais, elle pourra venir vous rejoindre, Keith. Une étrangère de plus dans le harem royal n'affectera l'histoire en rien. Mais si je fais mon rapport au Q.G avant de la voir, si je signale que le problème est insoluble, ce qui est indiscutable en fait... le règne de Cyrus sera interdit et elle ne vous rejoindra jamais.

— « J'ai déjà débattu de tout cela en moi-même, » reprit Denison avec plus de calme. « Je sais aussi bien que vous tout ce que ma situation implique. Mais si je vous indique la caverne où ma navette est restée cachée quelques heures, vous pourrez vous rematérialiser au moment de mon apparition et me mettre en garde. »

— « Non, en aucun cas, et pour deux raisons : d'abord, parce que nos règlements s'opposent fort légitimement à ce genre d'intervention. Dans d'autres circonstances, les autorités pourraient peut-être admettre une entorse aux statuts à titre exceptionnel. Mais il y a la seconde raison : vous êtes Cyrus. La Patrouille n'oblitérera pas tout le futur uniquement pour sauver un homme. »

Le ferais-je pour une femme ? Je ne sais pas. J'espère que non... Il n'est pas nécessaire que Cynthia soit mise au courant et il serait préférable qu'elle ne le soit pas. Je pourrai user de mon autorité d'Agent Non-Attaché pour que la vérité ne soit pas révélée aux échelons subalternes : je lui dirai simplement que Keith est irrévocablement mort dans des circonstances qui nous ont contraints à interdire toute cette période à la circulation temporelle. Elle souffrira quelque temps, bien sûr, mais c'est une fille trop équilibrée pour porter le deuil éternellement... Evidemment, ce serait un sale tour à lui jouer. Mais si l'on regarde les choses de haut, ne serait-ce pas plus charitable que de la laisser venir ici où elle sera

esclave, où elle sera obligée de partager l'homme qu'elle aime avec au bas mot une douzaine de femmes que la raison d'Etat exige que Cyrus ait pour épouses ? Ne vaudrait-il pas mieux trancher dans le vif afin qu'elle reparte à zéro et reste parmi les siens ?

— « Ouais, » grogna Denison. « Je n'ai évoqué cette solution que pour l'éliminer. Mais on doit bien trouver un autre moyen. Ecoutez-moi, Manse. Il y a seize ans, il existait une situation d'où tout le reste a découlé, non par le caprice d'un homme, mais par la logique même des événements. Supposons que je ne sois pas venu : Harpage n'aurait-il pas découvert un autre pseudo-Cyrus ? L'identité véritable du roi n'a aucune importance. Cet autre Cyrus aurait agi autrement que moi dans mille et mille détails de la vie quotidienne. Mais, s'il n'était ni un indécrottable ni un fou, si c'était un individu raisonnablement capable et sensé — accordez-moi que c'est mon cas — sa carrière aurait été identique à la mienne dans ses grandes lignes, c'est-à-dire en ce qui concerne tous les événements consignés dans les livres d'histoire. Vous le savez aussi bien que moi : sauf en certains points nodaux, le temps revient toujours à son état primitif. A mesure que passent les jours et les années, les petites disparités s'estompent. C'est un feedback négatif. Ce n'est qu'aux instants cruciaux que peut s'instaurer un feedback positif dont les effets se multiplient dans le temps au lieu de disparaître. Je ne vous apprends rien. »

— « Bien sûr. Mais si j'en juge par votre propre récit, votre apparition dans la caverne fut précisément un événement crucial. C'est elle qui a fait germer le plan dans l'esprit d'Harpage. Autrement... eh bien, j'imagine que l'empire Mède serait entré dans la voie de la décadence, se serait désagrégé, aurait été la proie des Lydiens ou des Touraniens parce que les Perses n'auraient pas eu le chef de droit divin indispensable. Non... pour que je me matérialise à cet instant critique dans la grotte, il me faudrait l'autorisation des Daneeliens, et de personne d'autre. »

Denison reposa le calice qu'il levait et dévisagea Everard. Ses traits se durcirent. Enfin, il dit d'une voix doucereuse :

— « Vous ne désirez pas me voir revenir, n'est-ce pas ? »

Everard bondit sur ses pieds. La coupe lui échappant des mains, rebondit sur le sol avec un bruit argentin tandis que le vin se répandait par terre comme une flaque de sang.

— « Taisez-vous, » cria-t-il à pleins poumons.

Denison secoua la tête :

— « Je suis le Roi. Je n'ai qu'à lever le petit doigt et les gardes qui nous entourent vous réduiront en pièces. »

— « Drôle de façon de me convaincre de vous aider, » grogna Everard.

Denison eut un sursaut et conserva quelques minutes l'immobilité. Enfin, il parla :

— « Pardonnez-moi, Manse. Vous ne pouvez pas comprendre quel choc... Oh ! d'accord, ce n'a pas été une existence désagréable. Elle a même été plus pittoresque que celle que mènent la plupart des gens et je pense que la quasi-divinité vous travaille son homme. Sans doute sera-ce pour

cela que je marcherai contre les Scythes, dans treize ans : comment faire autrement quand les regards de tous ces jeunes lions sont braqués sur vous ? Et il se peut que je trouve que le jeu en vaille la chandelle. »

Un vague sourire lui plissa le visage.

— « J'ai eu des filles extraordinaires. Et j'ai encore Cassandane. J'en ai fait ma favorite parce qu'elle me rappelle un peu Cynthia... C'est difficile à définir après tout ce temps, mais le Vingtième Siècle me paraît irréel. Un bon cheval vous donne plus de joie qu'une voiture de course. De plus, je sais que ma tâche signifie quelque chose et ce n'est pas une certitude qu'il est donné à beaucoup de posséder. Je regrette de m'être emporté : je sais que vous m'aideriez si vous l'osiez. Mais comme ce n'est pas le cas et que je ne vous en blâme pas, inutile de vous morfondre sur mon sort. »

— « Vous allez la boucler, dites ? »

Everard avait l'impression que son cerveau était rempli d'engrenages tournant dans le vide. Au-dessus de lui, le plafond était recouvert d'une peinture représentant un adolescent en train de tuer un taureau : le Soleil et l'Homme. Par-delà les colonnades et leurs pampres allaient et venaient des gardes farouches, sanglés dans leurs cottes de mailles, l'arc bandé ; leurs visages semblaient de bois sculpté. On apercevait là-bas le harem où une centaine de jeunes femmes, un millier peut-être, s'estimaient heureuses d'avoir à attendre l'éventuel désir du Roi. Derrière les murailles de la cité ondulaient les champs aux amples moissons où les cultivateurs offraient des sacrifices à la Terre-Mère qui était déjà une antique divinité à l'heure où, dans la nuit des temps, les Aryens étaient venus sur ce sol. Hautes se dressaient les montagnes que hantaient les loups, les lions, les sangliers et les démons.

C'en était trop. Everard avait surestimé son propre endurcissement. Soudain, il ne désirait plus qu'une chose : fuir... se cacher, retrouver son siècle familier, ses contemporains. Oublier...

— « Je vais demander l'avis des collègues, » fit-il prudemment ; « en examinant toute cette période en détail, on peut avoir la chance de déterminer un point susceptible d'être déplacé mais je n'ai pas les compétences requises pour procéder tout seul à cette vérification. Alors, si vous voulez, je vais remonter, chercher conseil là-haut et si l'on trouve une solution, je reviendrai cette nuit même. »

— « Où est votre navette ? »

— « Là-bas, dans les collines, » répondit Everard avec un geste évasif.

Denison se caressa la barbe.

— « Vous vous gardez bien de m'en dire plus long, hein ? Au fond, vous avez raison. Si je savais où je pourrais me procurer un saute-temps, je me demande vraiment si je pourrais me faire moi-même confiance. »

— « Ce n'est pas ce que je voulais dire. »

— « Aucune importance ! Nous n'allons pas nous battre pour cela, » soupira Denison. « Soit : repartez et voyez ce que vous pouvez faire. Voulez-vous une escorte ? »

— « J'aime mieux pas. Ce n'est pas nécessaire, n'est-ce pas ? »

— « Non. Nous avons réussi à rendre ce secteur moins dangereux que Central Park. »

— « Si vous croyez que c'est une référence !... La seule chose que je voudrais, c'est mon cheval. Je regretterais d'avoir à l'abandonner. C'est une bête spécialement entraînée au voyage temporel. » Son regard plongea dans celui de Keith. « Je reviendrai, soyez-en sûr, quelle que soit la décision. »

— « Je le sais, Manse. »

Les deux hommes sortirent ensemble pour accomplir les diverses formalités de rigueur auprès des postes de garde. Denison indiqua à Everard la chambre où il l'attendrait toutes les nuits une semaine durant. Enfin, Manse baisa les pieds du Roi et lorsque celui-ci se fut éclipsé, il sauta en selle et franchit la grille au pas.

Il se sentait vide. En fait, il ne pouvait rien faire.

Mais il avait promis à Keith qu'il reviendrait lui faire part du verdict.

VIII

A la fin du jour, il était dans les montagnes, trottant sous un dais de cèdres aux ombres sinistres. Les ruisseaux clapotaient à l'entour et la route s'était muée en un sentier bourbeux à la pente brutale. En ces temps-là, malgré l'aridité de son sol, l'Iran portait encore quelques forêts luxuriantes.

Son cheval éreinté avançait d'un pas pesant. Rien que pour faire reposer la bête, il aurait dû demander le gîte à quelque berger hospitalier mais il s'y refusait : grâce à la pleine lune, il avait une chance d'atteindre la cachette du saute-temps avant le lever du soleil. Une nuit blanche en perspective...

La vue d'une clairière tapissée d'herbe sèche, plantée de buissons lourds de baies, l'invita pourtant au repos. Il avait des vivres dans ses fontes, une gourde de cuir pleine de vin, et il était à jeun depuis l'aube. Avec un claquement de langue encourageant, il fit obliquer sa monture.

Quelque chose attira son regard. Très loin, là-bas, sur le sentier, un nuage de poussière qui grossissait de minute en minute faisait écran aux dernières lueurs du soleil. Des cavaliers galopant bride abattue, songea-t-il. Des messagers du Roi ? Dans cette région ? Mal à l'aise, il coiffa son casque, enfila le bouclier à son bras et s'assura que son glaive à courte lame jouait aisément dans son fourreau. La troupe le doublerait certainement en le saluant au passage mais on ne sait jamais...

Ils étaient huit. Les bêtes superbes qu'ils montaient étaient harassées ; l'écume dessinait des arabesques sur leurs flancs poudreux et plaquait leurs crinières contre leurs cols. Elles avaient dû fournir une longue course. Ceux qui les montaient étaient décemment vêtus des traditionnels pantalons blancs et bouffants, d'une tunique et d'un manteau, chaussés de bottes et coiffés d'un couvre-chef sans bords. Ni des courtisans ni des soldats de

métier. Pas davantage des bandits. Ils étaient armés de sabre, d'arcs et de lassos.

Soudain, Everard reconnut le cavalier à la barbe grise qui galopait en tête : c'était Harpage, et, malgré l'obscurité qui gagnait, il se rendit compte que sa troupe était composée d'individus assez patibulaires. Même pour des Iraniens !

— « Oh ! oh ! » murmura-t-il. « On dirait que c'est l'heure de la récréation ! »

Son esprit se mit à fonctionner avec précision. Il n'avait pas le temps d'avoir peur. C'était le moment de penser vite. Harpage ne pouvait avoir qu'un motif pour folâtrer dans les plateaux : s'emparer de Méandre le Grec. Avec cette cour truffée d'espions où les commérages allaient leur train, il ne lui avait pas fallu une heure pour être averti que le Roi s'était entretenu d'égal à égal dans une langue inconnue avec un étranger qu'il avait ensuite laissé prendre la route du Nord : une autre heure avait suffi à trouver un prétexte pour s'absenter du Palais, ramener ses gardes du corps et se lancer sur les traces du Grec. Pourquoi ? Parce que c'était dans ces montagnes que « Cyrus » avait autrefois surgi sur le mystérieux engin qui avait excité la convoitise du Chiliarque. Le Mède, qui n'était pas un imbécile, n'avait jamais trouvé très satisfaisante la petite histoire que lui avait servie Keith et il avait certainement songé qu'un jour ou l'autre un autre Mage venu du pays du Roi apparaîtrait à son tour. Et, cette fois, il était décidé à ne pas laisser si facilement l'engin lui échapper.

Everard ne perdit pas davantage de temps. Déjà ses poursuivants le talonnaient à cinq cents mètres et il pouvait voir étinceler les prunelles du Chiliarque sous la broussaille de ses sourcils. Pointant des deux éperons, le Patrouilleur, abandonnant la sente, s'élança pour couper à travers la prairie.

— « Halte, » s'écria une voix au timbre familier. « Arrête-toi, Grec ! »

Le cheval d'Everard prit un trot fatigué. Là-bas, les cèdres cernaient la clairière de leur trait d'ombre.

— « Arrête ou nous t'abattons... Arrête-toi, te dis-je... Soit ! A vos arcs, vous autres. Mais ne le tuez pas. Visez le cheval. »

Lorsqu'il fut arrivé à la lisière de la forêt, Everard se laissa glisser de sa selle. Avec un sifflement rageur, une volée de flèches s'abattit. Le cheval hennit. Quand Manse se retourna, le malheureux animal était affaissé sur les genoux. Bon Dieu, ils ne l'emporteraient pas au paradis ! L'ennui, c'est qu'ils étaient huit...

Le pseudo-Méandre se jeta sous le couvert des arbres. Un trait se ficha dans un tronc, manquant de peu de lui traverser l'épaule.

Everard courait en feintant, faisait des zigzags, se laissait parfois tomber au sol. Il courait dans le crépuscule glacé, embaumé d'odeurs douces. Parfois, une branche basse le giflait au passage. Il aurait pu utiliser davantage les broussailles — il avait appris des Algondins certains tours fort utiles à un homme traqué — mais un sol moelleux a l'avantage d'être silencieux.

Ses poursuivants étaient à présent hors de vue. Agissant presque par instinct, ils avaient essayé de le rattraper à cheval. Des bruits de bois fracassés et froissés, des jurons obscènes qui s'entrecroisaient dans l'air montraient le beau résultat de leur obstination.

D'une minute à l'autre, à présent, ils pouvaient surgir, démontés. Everard dressa l'oreille. Un faible bruissement d'eau courante lui parvenait.

Prenant la direction du ruisseau invisible, il entreprit l'ascension d'un monticule à la pente raide. Ceux qui le poursuivaient étaient loin d'être des dilettantes maladroits ; une partie d'entre eux, pour le moins, étaient des montagnards à l'œil entraîné qui relèveraient les plus faibles indices de son passage : il fallait qu'Everard brouille sa trace. Alors il pourrait se terrer tranquillement en attendant qu'Harpage s'en retourne à la cour et à ses occupations.

Soudain, sa gorge devint sèche. Des ordres lancés d'un ton sec et autoritaire retentissaient derrière lui ; mais il ne comprit pas leur sens. Il était trop loin et le sang lui martelait les oreilles.

Harpage avait tiré sur l'hôte de son Roi : il était donc évident qu'il entendait que l'hôte en question n'eût jamais l'occasion de raconter ce qui s'était passé. Le programme était nettement tracé : capturer le fugitif, le torturer pour qu'il révèle la cachette de la machine et son fonctionnement — puis ce serait la miséricorde de l'acier froid. *Beau boulot,* songea fiévreusement Everard. *J'ai tellement bien saboté cette opération qu'elle pourrait servir à illustrer un manuel mettant en garde les Patrouilleurs contre ce qu'il ne faut pas faire. Article un : ne pas se laisser obséder par une fille qui appartient à un autre, au point de négliger les précautions élémentaires.*

Il atteignit le bord de la falaise abrupte au pied de laquelle jacassait le cours d'eau. Les autres retrouveraient sa piste jusque-là. Après... c'était un coup de pile ou face.

Il pataugeait dans la boue glacée et glissante. Mieux valait remonter le courant : d'une part, cela le rapprochait du lieu où était dissimulé le saute-temps, d'autre part Harpage penserait peut-être qu'il avait fait demi-tour pour revenir auprès du Roi.

Les pierres lui écorchaient les pieds et le froid de l'eau engourdissait ses membres. L'une et l'autre rive étaient couronnées d'une dense muraille d'arbres et le ciel n'était plus au-dessus de lui qu'un étroit et sombre liséré bleu. Très haut dans l'air, un aigle planait. L'atmosphère se refroidissait. Mais la chance n'abandonnait pas totalement Everard car le ruisseau se tordait comme un serpent fou et le fuyard ne tarda pas, bien qu'il trébuchât et bronchât à chaque pas, à se trouver hors de vue de l'endroit où il était entré dans l'eau. *Je vais encore poursuivre pendant un ou deux kilomètres ; ensuite, je trouverai bien une branche pendante pour me hisser et regagner la terre ferme sans laisser de traces.*

Les minutes s'égrenaient avec lenteur.

Récupérer la navette, remonter là-haut et demander de l'aide à mes supérieurs... qui ne me l'accorderont pas, ma main à couper ! Il n'est pas douteux qu'ils préféreront sacrifier un individu pour garantir leur propre

existence et celle de ce qu'ils ont à préserver. Keith est définitivement coincé ici et dans treize ans les Barbares lui auront réglé son compte. Mais dans treize ans, Cynthia sera encore jeune. Après treize ans d'exil dans ce cauchemar, sachant depuis le début combien de temps son mari aura encore à vivre, elle sera abandonnée dans une époque étrangère et interdite, isolée à la cour de Cambyse — une cour effrayante aux mains d'un dément... Non ! je lui tairai la vérité, il le faut. Elle restera dans son temps, persuadée que Keith « est » mort. C'est le choix qu'il ferait lui-même. Et au bout d'un an ou deux, elle retrouvera le bonheur. Je pourrai le lui enseigner.

Il avait fait halte ; les rochers lui meurtrissaient les pieds mal protégés par des semelles trop fines. Son corps était perclus de crampes. Et l'eau était bruyante. Soudain, comme le lit du ruisseau obliquait, il vit les Perses.

Ils étaient deux qui suivaient le bord en marchant vers l'aval. Sa capture avait une telle importance que les préjugés religieux interdisant de longer l'eau n'étaient plus respectés. Et, sur l'autre berge, il y en avait encore deux qui se glissaient entre les arbres. L'un d'eux était Harpage. Les arbres aux longues lames sifflèrent en sortant des fourreaux.

— « Arrête-toi, » s'écria le Chiliarque. « Arrête-toi, Grec, et rends-toi ! »

Everard s'immobilisa, rigide. L'eau clapotait contre ses chevilles. Les hommes qui s'élançaient à sa rencontre semblaient irréels ; au fond de ce puits d'ombre, leurs traits disparaissaient et il ne voyait que leurs costumes blancs et les éclairs frémissants des épées. Il comprit dans un choc qui semblait lui fouailler le ventre que ses poursuivants après avoir suivi sa piste jusqu'au cours d'eau, s'étaient divisés pour fouiller le terrain en amont comme en aval. Plus rapides que lui, obligé qu'il était de patauger dans le lit du ruisseau, ils s'étaient avancés au-delà du point que leur captif aurait pu humainement atteindre et avaient rebroussé chemin, attentifs et sûrs d'eux.

— « Prenez-le vivant, » leur rappela Harpage. « Coupez-lui le jarret s'il le faut, mais prenez-le vivant. »

Everard fit face à la berge d'où était venu l'ordre. « Tu l'auras voulu, mon salaud, » gronda-t-il en anglais. Les deux hommes qui étaient entrés dans l'eau prirent le pas de course en hurlant à tue-tête. L'un d'eux glissa et s'étala de tout son long. L'autre dégringola la pente sur les reins.

La boue était glissante et Everard s'appuyait sur son bouclier pour garder l'équilibre tandis qu'il grimpait. Calmement, Harpage s'avança à sa rencontre et quand l'Américain fut à portée, la lame du Chiliarque fendit l'air. Manse détourna la tête ; le sabre sonna sur son casque, fut dévié par le couvre-joue et lui zébra l'épaule. Heureusement, la blessure était superficielle. Manse n'éprouva qu'une simple brûlure. D'ailleurs, il était trop occupé pour sentir quoi que ce soit.

Il n'espérait pas vaincre : son seul désir était que ses adversaires le tuassent et il était décidé à leur faire payer cher ce privilège. Comme il atteignait la plate-forme tapissée d'herbes, il eut juste le temps de parer de son bouclier le coup de sabre que lui portait Harpage, visant les yeux,

puis de détourner d'un revers de glaive la lame qui revenait à la charge en direction, cette fois, de son genou. Dans le combat au corps à corps, l'asiate à l'armement léger n'a aucune chance en face du hoplite : l'histoire le démontrait deux générations plus tard. *Si seulement j'avais une cuirasse et des cnémides, je pourrais venir à bout de quatre adversaires!* songeait Everard, tout en maniant avec une adresse consommée son bouclier, non seulement pour se protéger, mais aussi pour repousser son adversaire en s'efforçant opiniâtrement de se glisser sous la longue lame d'Harpage pour frapper le Chiliarque au ventre.

Avec un sourire de mépris derrière ses moustaches en bataille, le Mède rompit. Il cherchait à gagner du temps, bien sûr. Et sa tactique était bonne : ses trois compagnons se hissaient au sommet de la falaise. Ils bondirent avec un hurlement, mais en ordre dispersé. Guerriers admirables dans le combat au corps à corps, les Persès avaient toujours ignoré la discipline des mouvements de masse coordonnés en usage en Europe et contre laquelle se brisèrent leurs assauts à Marathon et à Gaugamèles. Mais seul contre quatre hommes cuirassés, Manse n'avait aucune chance. Il s'adossa à un tronc. Le premier de ses adversaires se jeta sur lui avec témérité et son épée tinta contre le long bouclier hellène. Le glaive d'Everard s'enfonça sans effort dans la chair offerte. Quand il sentit une résistance, le Patrouilleur, qui n'en était pas à son coup d'essai; retira son arme et fit un pas de côté. Le Perse, frappé à mort, s'affaissa avec un gémissement. Comprenant que son sort était scellé, il tourna son visage vers le ciel.

Ses camarades entouraient déjà Manse. Les branches basses interdisaient l'emploi du lasso et ils acceptaient le combat à l'arme blanche. D'un coup de bouclier, l'Américain écarta l'épée dont le menaçait l'assaillant de gauche, découvrant ainsi son flanc droit; c'était un risque qu'il pouvait courir : Harpage avait ordonné qu'on ne le tuât pas. Le second Perse visa les chevilles du Patrouilleur qui sauta à pieds joints. La lame fendit l'air en sifflant au ras de ses semelles. Mais l'homme qui était à sa gauche revint à la charge. Everard éprouva un choc brutal et vit l'acier lui mordre le mollet. Il bondit en arrière. Un rai de soleil filtrant entre les rameaux fit rutiler le sang. Il avait un éclat irréel. La jambe de Manse ploya sous le poids de son corps.

— « Sus ! Sus ! » s'époumonnait Harpage. « A coups d'estoc ! »

— « Un travail que votre crapule de chef de bande n'aura pas le cœur d'accomplir quand je l'aurai arrangé à ma manière, » s'écria Everard.

Il avait bien calculé la réplique. L'assaut fléchit et Manse rompit en vacillant. « S'il faut que les Perses soient les chiens de garde des Mèdes, » reprit-il, « choisissez-donc un Mède qui soit un homme plutôt qu'un couard qui, non content d'avoir trahi son roi, fuit à présent devant un seul Grec. »

Un Oriental, fût-il originaire du bassin méditerranéen, fût-il né dans un si lointain passé, ne pouvait perdre la face de cette façon. Harpage n'était certes pas un lâche et Everard savait parfaitement que ses accusations étaient gratuites. Mais, crachant un juron, le Chiliarque s'élança. L'espace d'une seconde, Manse eut la vision du visage fou aux

traits aigus qui grossissait devant le sien. Pesamment, mal assuré sur ses jambes, il fit front. L'hésitation des deux tueurs dura une seconde de trop : le choc se produisit entre le Chiliarque et le Patrouilleur. Le sabre haut brandi du premier s'abattit sur le casque du second, rebondit, glissa le long du bouclier et acheva sa trajectoire en s'enfonçant à son tour dans la jambe d'Everard. Un pan de tunique blanche ondula mollement devant le regard de ce dernier qui, les épaules tassées, frappa de la pointe.

Il retourna la lame dans la plaie avec le cruel coup de main des professionnels qui provoque inévitablement des blessures mortelles, pivota sur les talons ; son bouclier essuya un nouveau coup. Pendant une minute, il ferrailla rudement avec un Perse. Du coin de l'œil, il apercevait les camarades de celui-ci qui amorçaient un mouvement tournant. Ils allaient le prendre par-derrière. Enfin, songeait-il vaguement, il avait tué le seul homme qui représentait un danger pour Cynthia...

— « Arrêtez ! Bas les armes ! »

C'était un murmure qui faisait à peine frémir l'air, plus léger que le bruissement du ruisseau, mais les reîtres reculèrent à cette voix, l'arme dirigée vers le sol. Le mourant lui-même s'arracha à la contemplation des cieux.

Harpage, nageant dans son sang, s'efforça de se mettre sur son séant. Son visage avait pris une teinte terreuse. « Non, » murmura-t-il... « Attendez... Ce n'est pas un hasard... Mithra ne m'aurait pas fait succomber si... »

Il fit un geste qui ne manquait pas de grandeur.

Lâchant son glaive, Everard s'approcha en boitant du dignitaire auprès duquel il s'agenouilla et qui s'abandonna dans ses bras.

— « Tu viens de la patrie du Roi, » prononça le Chiliarque d'une voix rauque, tandis que sa barbe se teignait de sang. « Ne le nie pas. Mais sache... que... Aurvagaush, fils de Khshayavarsha... n'est pas un traître. » La silhouette émaciée d'Harpage se raidit comme s'il ordonnait à la mort d'attendre son bon plaisir. « Je savais que derrière l'arrivée du Roi, il y avait des forces à l'œuvre — mais j'ignorais jusqu'à ce jour si elles étaient du ciel ou de l'enfer. Je me suis servi d'elles, et je me suis servi du Roi, mais pas pour des motifs égoïstes : par fidélité à mon Suzerain, à Astyage. Et Astyage avait besoin de... d'un Cyrus. Sinon le royaume aurait été déchiré. Par la suite, sa cruauté m'a délié de mon serment. N'empêche que j'étais toujours un Mède et j'ai compris que Cyrus représentait le seul espoir pour la Médie. Car ce fut un bon roi. Grâce à lui, nous sommes honorés presque à l'égal des Perses. Comprends-tu, toi qui viens de la patrie du Roi ? »

Il braquait avec effort vers Everard des prunelles vitreuses qui ne lui obéissaient plus. « Mon intention était de te capturer pour t'arracher le secret de ta machine. Alors, je t'aurais tué, c'est vrai. Mais pas par intérêt : pour le bien du royaume. Je craignais que tu ne ramènes le Roi chez lui ainsi qu'il le désirait. Que serait-il advenu de nous, alors ? Sois généreux, car toi aussi il te faudra un jour implorer miséricorde. »

— « Je le serai ; le Roi demeurera. »

— « C'est bien, » souffla Harpage. « J'ai confiance en ta parole... je

n'ose pas la mettre en doute. Dis-moi : me suis-je racheté du crime que j'ai commis à la requête de l'ancien roi ? O, toi qui appartiens à la maison de mon Roi, ai-je expié mon forfait, moi qui ai assassiné un enfant innocent dans les montagnes ? Car la mort du Prince a failli conduire l'empire à sa ruine — mais j'ai trouvé un autre Cyrus. Et je nous ai tous sauvés. Ai-je expié ? »

— « Oui, tu es pardonné, » répondit Everard, non sans se demander quelle valeur avait l'absolution qu'il pouvait administrer.

Les yeux d'Harpage se fermèrent. « Alors, laisse-moi ! », fit le Mède d'un ton de commandement où ne vibrait plus que l'ombre de son ancienne autorité.

Everard le coucha sur le sol et s'éloigna tandis que les deux Perses s'agenouillaient près de leur maître pour accomplir les rites funéraires. Quant au troisième, le mourant, il reprit sa contemplation du ciel.

Le Patrouilleur s'assit au pied d'un arbre et entreprit de bander ses blessures avec des lambeaux d'étoffe arrachés à ses vêtements. Sa jambe ouverte exigeait des soins immédiats. Il fallait qu'il récupère le saute-temps et ce ne serait pas drôle d'aller jusqu'à la cache ! Après, en quelques heures, un médecin de la Patrouille le remettrait sur pied grâce aux thérapeutiques qu'ignorait encore le xxe siècle. Il mettrait le cap sur le bureau temporel d'un Milieu obscur : s'il allait se faire soigner dans son temps d'origine, il aurait trop de questions à affronter. Et c'était là un risque impossible à prendre : si ses chefs savaient ce qu'il envisageait, ils lui opposeraient probablement un veto formel.

Il avait trouvé la solution. Ce n'avait pas été une aveuglante et soudaine révélation, mais le résultat d'un long, d'un épuisant cheminement intellectuel — la prise de conscience d'un savoir qu'il possédait peut-être depuis longtemps, enfoui dans son cerveau.

Se laissant aller contre le tronc, Manse s'efforça de retrouver le rythme de sa respiration.

Le second groupe de limiers survint et fut mis au courant des derniers événements. Les arrivants firent mine d'ignorer le Patrouilleur mais ils lui décochaient subrepticement des regards empreints tout à la fois de fierté et de terreur, et faisaient des gestes de conjuration furtifs. Ils soulevèrent le cadavre de leur chef et celui de leur compagnon agonisant et s'enfoncèrent dans le bois. L'obscurité s'épaississait. Quelque part, un hibou ulula.

IX

Le Grand Roi se redressa sur son lit. Il y avait eu un bruit de l'autre côté des rideaux.

Il sentit bouger Cassandane, invisible à son côté ; une main légère frôla sa joue : « Que se passe-t-il, soleil de mon ciel ? » demanda la Reine.

— « Je ne sais pas. » A tâtons, il empoigna l'épée toujours posée près de l'oreiller. « Rien. »

La main caressante glissa sur la poitrine du monarque.

— « Si. Il y a quelque chose. » La voix de la reine, brusquement, s'était cassée. « Quelque chose de grave. Ton cœur bat comme un tambour. »

— « Ne bouge pas. »

Cyrus se faufila entre les draperies. Par la fenêtre en arceau qui s'ouvrait sur un ciel d'un violet profond, la lune dardait des rayons qui répandaient sur le sol une lueur presque aussi aveuglante qu'un reflet arraché à un miroir de bronze. Il faisait froid et le roi était nu.

Une masse sombre se mouvait, ombre parmi les ombres, un objet de métal où était juché un homme qui se cramponnait aux poignées et manipulait les minuscules touches d'un clavier. Sans bruit, cela se posa sur le tapis et le conducteur quitta sa place. C'était un gaillard corpulent, enveloppé dans une tunique à la grecque, coiffé d'un casque.

— « Keith, » fit-il à mi-voix.

— « Manse ! » Denison avança d'un pas et apparut baigné de clair de lune. « Vous êtes revenu ! »

Everard émit un reniflement sarcastique.

— « Pensez-vous qu'on puisse nous entendre ? Je ne crois pas avoir été remarqué. Je me suis matérialisé juste au-dessus du toit et je suis arrivé ici en vol plané. »

— « Il y a des sentinelles derrière la porte mais elles ne viendront que si je frappe sur ce gong ou si je les appelle. »

— « Parfait. Habillez-vous. »

Denison lâcha son sabre et demeura quelques secondes muré dans un silence rigide. Et la question se forma toute seule dans sa bouche.

— « Vous avez trouvé un moyen ? »

— « Peut-être... » Everard détourna les yeux et ses doigts pianotèrent sur le pupitre de commande de son véhicule. « Peut-être... Ecoutez-moi bien, Keith : j'ai une idée. Elle marchera ou elle ne marchera pas. Votre coopération loyale est indispensable. Si cela marche, vous réintégrerez votre temps, et le bureau, placé devant le fait accompli, ne sourcillera pas. Par contre, si mon plan rate, vous reviendrez ici, cette même nuit, et vous resterez Cyrus jusqu'à la fin de vos jours. En serez-vous capable ? »

Denison frissonna. Pas seulement de froid. « Je le crois, » dit-il très bas.

— « Je suis plus fort que vous, » continua Everard sans ménagements, « et c'est moi qui détiendrai toutes les armes. S'il le faut, je vous ramènerai ici par la violence. Tâchez de ne pas m'y obliger. »

Denison poussa un profond soupir.

— « Soyez tranquille. »

— « Alors, espérons que les Nornes nous seront propices ! A présent, allez vous mettre quelque chose sur le dos. Je vous expliquerai mon projet en cours de route. Faites vos adieux à cette époque car, si mon idée aboutit, ni vous ni personne d'autre ne la reverra jamais. »

Denison, qui se dirigeait déjà vers le tas de vêtements jetés dans un

coin, attendant qu'un esclave les enlève et les remplace par d'autres avant l'aurore, se retourna.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Nous allons essayer de récrire l'histoire. Ou de la reconstituer telle qu'elle a commencé par être. Je ne sais pas exactement. Allez, dépêchons-nous ! »

— « Mais... »

— « Vite, mon vieux, vite... je ne sais pas si vous vous rendez compte mais je suis revenu le jour même de mon départ — autrement dit, je suis actuellement en train de me traîner dans la montagne avec une jambe ouverte, uniquement pour vous faire gagner du temps... Alors, grouillez-vous. »

Denison prit une décision. Sa voix jaillit des ténèbres, très basse mais très nette.

— « J'ai des adieux personnels à faire. »

— « Quoi ? »

— « Je veux prendre congé de Cassandane. Bon Dieu, ça fait quatorze ans qu'elle est ma femme ! Elle m'a donné trois enfants, elle m'a soigné deux fois quand j'ai eu les fièvres et m'a consolé à plus de cent reprises quand j'étais désespéré. Et un jour où les Mèdes étaient aux portes, elle a pris la tête des femmes de Pasargades qui nous ont ralliés — et nous avons été vainqueurs. Cinq minutes, Manse, rien que cinq minutes... »

— « Bon... bon... Faites comme vous voulez. Mais il faudra plus de cinq minutes pour qu'un ennuque aille la chercher au harem et... »

— « Elle est ici. »

Denison disparut derrière les rideaux qui dissimulaient le lit.

Everard en demeura pétrifié de stupéfaction. *Ainsi, il m'attendait cette nuit avec l'espoir que je pourrais le ramener auprès de Cynthia. Et il a fait venir Cassandane dans son lit !*

Il étreignait avec tant de force le pommeau de son sabre que ses doigts se nouaient de crampes. Il se gourmanda : « *Allez, boucle-la, espèce de minable puritain à la bonne conscience !* »

Denison l'eut bientôt rejoint. Sans mot dire, il enfila ses vêtements et prit place sur le tand-sad du saute-temps tandis qu'Everard s'installait aux commandes. Instantanément, la pièce s'évanouit et les deux hommes se retrouvèrent en plein ciel au-dessus des collines noyées de clair de lune, giflés par une âpre brise.

— « A présent, en route pour Ecbatane, » annonça Manse. Il alluma la petite lampe du tableau de bord et se mit à manœuvrer les boutons en se référant à des coordonnées griffonnées sur un bloc.

— « Ecb... Oh ! Vous voulez parler d'Hagmatan, l'ancienne capitale de la Médie ? » Denison avait l'air abasourdi. « Mais ce n'est plus qu'une résidence d'été, aujourd'hui. »

— « Je parle d'Ecbatane d'il y a trente-six ans. Ecoutez-moi, Keith. Tous les historiens scientifiques du futur sont persuadés que l'enfance de Cyrus, telle que la racontent Hérodote et la tradition perse, n'est qu'une

légende. Peut-être ont-ils raison sur toute la ligne. Peut-être vos expériences personnelles n'ont-elles été que quelques-uns de ces coups de canifs dans l'espace-temps que la Patrouille s'emploie à éliminer. »

— « Je vois. »

— « Vous vous êtes fréquemment rendu à la cour d'Astyage quand vous étiez son vassal, j'imagine. Vous allez me guider. Il faut trouver cette vieille crapule en personne, de préférence au milieu de la nuit et sans témoin. »

— « Seize ans ! Ça fait un bout de temps ! »

— « Eh bien ? »

— « Si vous êtes décidé à modifier le passé dans tous les cas, pourquoi intervenir en ce point précis ? Mieux vaudrait me rejoindre un an après que je sois devenu Cyrus : je serais alors assez familiarisé avec Ecbatane sans que pour cela... »

— « Désolé, mais je n'ose pas. On fait déjà de la haute voltige et Dieu sait quelles pourraient être les conséquences d'un nœud secondaire dans les lignes de force de l'univers ! Même si nous nous en tirions, la Patrouille nous expédierait, vous et moi, sur une planète de bannissement pour nous apprendre à endosser ce genre de risques. »

— « Ouais... au fond, vous avez raison. »

— « Et puis, vous n'êtes pas un type à vous suicider de gaieté de cœur : accepteriez-vous que votre personnalité présente n'ait jamais existé ? Pensez une minute à tout ce que cela signifierait. »

Comme Everard terminait la mise en place de ses tabulateurs, Keith haussa les épaules.

— « Par Mithra, vous avez raison ! N'en parlons plus ! »

— « Alors, en avant. »

Everard enclencha le bouton principal...

Ils planaient au-dessus d'une ville ceinturée de remparts qui se dressait au milieu d'une plaine inconnue. Là aussi, la lune éclairait le paysage mais Everard ne distinguait qu'un amas confus de masses sombres. Il fouilla dans les fontes de l'engin.

— « Nous allons mettre ces costumes. Ce sont les gars du bureau du Mohenjodaro Central qui me les ont faits. Ils ont souvent besoin, là-bas, de ce genre de déguisement. »

Le saute-temps piquait dans la nuit et l'air sifflait aux oreilles des deux hommes. Denison tendit le bras : « Voici le palais. La chambre du roi est en haut, dans l'aile gauche... »

L'édifice massif manquait de cette élégance qui caractériserait par la suite l'architecture de Pasargades. Everard jeta un regard distrait sur deux taureaux ailés, vestiges des Assyriens, dont luisait la froide clarté, et poussa un juron en constatant que les fenêtres étaient trop étroites ; il obliqua en direction de la porte où veillaient deux gardes montés qui, levant la tête, poussèrent une clameur d'effroi à la vue de ce qui tombait du ciel. Les chevaux se cabrèrent, jetant à bas leurs cavaliers. La navette fonça dans la porte qui éclata en pièces. Un miracle de plus ou de moins n'affecterait pas le déroulement de l'histoire, surtout dans une époque où l'on croit au

merveilleux avec autant de dévotion qu'on en mettra plus tard à croire aux bonbons vitaminés, et peut-être avec plus de raison.

La galerie était éclairée : gardes et esclaves hurlaient de terreur à la vue de l'engin. Lorsque celui-ci eut atteint la Chambre Royale, Everard heurta la porte du pommeau de son sabre. « Allez-y, Keith ! Vous connaissez le dialecte. »

— « Ouvre, Astyage, » s'écria aussitôt Denison d'une voix retentissante. « Ouvre aux messagers d'Ahuramazda ! »

A la surprise d'Everard, l'occupant de la chambre obéit à cette injonction. Astyage était aussi brave que la majorité de ses sujets mais lorsque le souverain — un homme corpulent, encore jeune, au visage dur — eut aperçu, assis sur ce trône flottant au-dessus du sol, ces deux êtres revêtus de tuniques étincelantes, à la tête ornée d'une auréole et au dos desquels palpitaient des ailes de lumière, il se prosterna, le front dans la poussière.

D'une voix tonnante, Denison l'apostropha dans un idiome que Manse avait du mal à saisir.

— « O infâme vaisseau d'iniquité, la colère du ciel est sur toi ! T'imagines-tu que tes pensées, fussent-elles enfouies dans l'abîme d'une ténèbre protectrice, échappent jamais à la Prunelle du Jour ? Crois-tu qu'Ahuramazda Tout-Puissant permettra que s'accomplisse l'infâme forfait que tu médites ? »

Everard cessa de prêter l'oreille à ces imprécations. Quelque part dans cette ville même, songeait-il, se trouvait sans doute Harpage, un Harpage innocent, un Harpage dans la fleur de la jeunesse. Jamais, maintenant, il n'aurait à porter le fardeau du remords. Jamais il n'aurait à emmener un enfant dans les monts, à lever sa lance sur un nourrisson, à entendre ses vagissements d'agonie, à guetter le moment où son petit corps secoué de spasmes se figerait dans une immobilité définitive. Plus tard, Harpage se révolterait pour des raisons qui lui appartiendraient en propre et il deviendrait le Chiliarque de Cyrus — et il ne périrait pas dans les bras d'un ennemi au milieu d'une forêt hantée. Et jamais un Perse inconnu ne tomberait sous le glaive d'un Grec.

Pourtant, le souvenir des deux hommes que j'ai tués est gravé dans les cellules de mon cerveau ; il y a une mince cicatrice sur ma jambe ; Keith Denison a quarante-sept ans et a appris à penser comme un roi.

— « Sache, ô Astyage, que cet enfant, Cyrus, est béni du ciel. Et le ciel est miséricordieux ! Tu es averti, si tu souilles ton âme du sang de cet innocent, jamais le péché ne sera lavé. Laisse cet enfant grandir en Anshan, sinon tu brûleras pour l'éternité en compagnie d'Ahrimane ! Mithra a parlé ! »

Astyage, plaqué contre le sol, heurtait la poussière de son front.

— « Allons-nous-en, » fit Denison en anglais.

Le temps d'un clignement d'œil et les deux hommes se retrouvèrent trente-six ans plus tard. La lune qui brillait sur les collines caressait les cèdres. Il y avait une route. Un ruisseau. Un loup qui hurlait dans la nuit froide.

Everard fit atterrir la navette, quitta sa selle et entreprit d'enlever son déguisement. Le visage barbu de Denison émergea du masque. Ses traits traduisaient l'étonnement. Quand il parla, sa voix parut écrasée par le silence qui enveloppait les collines. « Je me demande si nous n'avons pas exagéré en terrifiant à ce point Astyage. L'histoire dit qu'il a lutté trois ans contre les rebelles perses. »

— « Nous pouvons toujours revenir au moment où la guerre a éclaté et lui donner une vision pour l'inciter à la résistance. » Everard s'efforçait de rester positif. « Mais je doute que cela s'avère nécessaire. Il ne touchera pas à un cheveu du prince mais lorsque ses vassaux se révolteront, sa fureur sera telle qu'il négligera alors une vision qui ne lui fera plus que l'effet d'un rêve. De plus, les seigneurs de sa maison dont les intérêts sont liés à la cause médique ne lui permettront pas de capituler. D'ailleurs, la chose est facile à vérifier. Le Roi ne dirige-t-il pas une procession rituelle lors de la cérémonie du solstice d'hiver ? »

— « Si. Rendons-nous-y tout de suite. »

Et soudain ce fut Pasargades inondé de soleil. Ils dissimulèrent leur engin et se mêlèrent aux pèlerins accourus en masse pour commémorer la naissance de Mithra. En cours de route, les Patrouilleurs, feignant d'être des voyageurs ayant longtemps résidé en terre étrangère, s'enquirent des événements. Les réponses qu'ils obtinrent les satisfirent : tout cadrait, y compris les petits détails que Denison se rappelait mais qui n'était pas mentionnés dans les chroniques. Sous un ciel bleu de givre, perdus dans une foule innombrable, ils se prosternèrent quand le grand Cyrus passa sur son pur-sang suivi de son maître de cérémonies, de Kobad, de Crésus, d'Harpage et de la fine fleur du clergé de Pasargades.

— « Il est plus jeune que moi, » souffla Denison. « Ça me paraît normal. Et un peu plus petit. Il ne me ressemble pas du tout, n'est-ce pas ? Mais il fera l'affaire. »

— « Cela vous amuserait de rester pour voir ? »

Denison serra étroitement son manteau autour de lui. Le froid était cuisant.

— « Non. Rentrons. Ça a été si long... Même si rien ne s'est produit ! »

— « Eh oui ! » fit Everard en écho. « Rien de tout cela n'a jamais eu lieu, maintenant. » Il y avait plus de tristesse que de triomphe dans sa voix.

X

Keith Denison sortit de l'ascenseur, un peu surpris de constater que ses souvenirs de New York soient si fuligineux. Il ne se rappelait même plus son adresse : il avait dû consulter l'annuaire. Des détails. Tellement de détails... Il fallait qu'il cesse de trembler ainsi.

Il n'eut pas le temps de sonner : déjà Cynthia ouvrait la porte.

— « Keith ! » murmura-t-elle avec comme de la stupéfaction dans sa voix.

— « Manse t'a avertie de mon retour, n'est-ce pas ? Il m'avait promis de le faire. »

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire.

— « Oui... ce n'est pas cela... Je ne pensais pas que tu aurais changé à ce point. Mais cela ne fait rien. Mon chéri, oh ! mon chéri ! »

Elle le fit entrer et, la porte refermée, se blottit dans ses bras.

Keith contempla la pièce. Il ne se souvenait pas qu'elle était aussi encombrée. D'ailleurs, bien qu'il eût toujours gardé le silence à ce propos, il n'avait jamais apprécié les goûts de Cynthia en matière de décoration.

Il allait falloir se réhabituer à tenir compte des avis d'une femme, la consulter. Ce ne serait pas facile !

Les lèvres de Cynthia se tendirent vers son visage. Les larmes baignaient ses joues. C'était donc à cela qu'elle ressemblait ? Il l'avait oubliée. Complètement oubliée. Il se rappelait seulement qu'elle était petite et blonde. Il n'avait vécu avec elle que quelques mois à peine, tandis que Cassandane... Cassandane l'appelait son « étoile matinale », Cassandane lui avait donné trois enfants. Et quatorze ans durant, Cassandane était restée à ses côtés, attentive à ses volontés.

— « Joyeux retour à la maison, Keith, » fit Cynthia d'une voix mal assurée.

A la maison ! A la maison ! Oh ! bon Dieu !

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



Démons et chimères

par CHARLES HENNEBERG

Le présent récit de Charles Henneberg constitue une sorte de pendant et de prolongement à son roman : « An premier, ère spatiale », *dont vous avez terminé la lecture le mois dernier dans* « Fiction ». *C'est en effet un autre épisode de la grande lutte de l'homme contre les mutants au XXIVe siècle, lutte dont les péripéties de* « An premier, ère spatiale » *étaient une clé de voûte. Et cette nouvelle escarmouche laisse pressentir le triomphe final des mutants — de l'Homo Galacticus.*



Document transmis au Service des Relations Interraciales Galactiques.
Découvert dans les cales d'un appareil abandonné dans le désert de Taklamakan (planète Terre).
A faire bénéficier de la plus large diffusion.

Ce 30 octobre, année 2505, temps terrien, moi, Siaô Chang, contrôleur de 3e classe aux Affaires Interraciales, j'ai reçu l'ordre de procéder à l'inspection de l'astéroïde Cérès. Ce globe relève de l'amas planétaire de notre système et, de même que Vesta, Junon et Pallas, il est censé être le débris d'une planète éclatée.

Mission secrète. Ces astéricules forment depuis peu une excellente ligne de défense ; chacun possède un poste astronautique, un cosmodrome, certains sont assez grands pour accepter une implantation de colons, mais les conditions de vie étant infernales, les volontaires y sont rares.

Les directives précises devaient me parvenir après le décollage, à bord de Dragon II. C'est une fusée de service pourvue de pilotes-robots et permettant aux inspecteurs de l'espace des vols rapides et solitaires : notre travail exige une absolue discrétion. La solitude dans le vide ne me gêne pas (question de conditionnement et aussi, je suppose, de race) ; j'emporte avec moi mon hypnotiseur et j'approfondis, entre deux escales, l'étude de Kon-Fu-Tzeu : il y a quelque chose d'exaltant dans l'idée qu'avec moi, pénètre dans le continuum l'antique sagesse qui honora la Terre.

Une fois dans la stratosphère, je branchai mon récepteur et je pris connaissance de l'ordre de mission. Cela paraissait simple, très simple. Des irrégularités s'étant produites sur Cérès, il s'agissait d'en éclaircir les causes possibles et de prendre les mesures d'urgence. Dans les cas similaires, les prérogatives d'un contrôleur sont très étendues : je palpai dans la poche interne de ma combinaison une ampoule du gaz Ouragan B, le seul efficace contre presque toutes les espèces organiques.

Mais s'agissait-il d'espèces organiques ? J'allais poser la question, lorsque la communication fut brusquement coupée. Une sorte de censure était-elle intervenue ? Cette pensée ne me vint même pas, j'avais toute confiance dans nos services.

On ne devrait jamais avoir confiance. Toutes nos notions sont à réviser.

Je rassemblai tous les renseignements que je possédais sur Cérès et consultai d'abord les fiches de la Section Cartographique : il s'agissait d'un petit globe sans atmosphère, soumis à un bombardement cosmique intense, avec des températures variant de — 100° à — 200°. Le poste souterrain comportait un dôme de lécite et un cosmodrome. Il n'y avait pas de colons, mais une garnison : une dizaine d'astronautes et de techniciens et un cerveau électronique.

Le commandant du poste s'appelait Josh Malène ; nos fiches signalétiques, toujours en retard de dix années, le donnaient pour une brute puissante, un sous-homme à formation secondaire.

Des communications irrégulières, pas de familles. On n'envoie pas les femmes en enfer et, dans les conditions citées, il valait mieux éviter les naissances.

A cet instant précis, ma pensée dévia. Je songeais au nouveau fléau qui s'était abattu sur le système solaire. Insidieusement d'abord : cela ressemblait aux sombres histoires qu'on avait racontées de tout temps, à l'avant des caravelles perdues, dans les tavernes enfumées de la Terre et les bars vénusiens ou martiens, des histoires de navires capturés, d'invasions horribles, de monstres, de stryges, de démons — ailes et griffes mêlées — qui assaillent le voyageur dans le néant. Des choses fantastiques et démesurées, absurdes et sacrilèges... Du point de vue psychologique, il entre dans ces vues du refoulement et un complexe d'auto-punition : l'humanité porte un tel poids de destructions et de crimes, une telle somme de désirs irréalisés ! Mais ces épouvantes nocturnes hantent toutes les espèces.

Dès le XXe siècle, me disais-je, on avait parlé des mutations ; les enfants naissaient avec des pieds palmés ou six orteils et les prophètes annoncèrent que la Terre produirait bientôt un génie pour 99 idiots. Plus tard, on avait accusé surtout le bombardement cosmique, les conditions inhumaines de survie sur les planètes sans air et dans les appareils de vol. En fait, durant trois siècles, cette pauvre chair humaine avait subi de si incroyables expériences ! Je pensai, avec nostalgie, à nos ancêtres qui n'avaient connu que les calmes horizons, les vertes collines de la Terre, ses odeurs et ses couleurs modérées, et qui possédaient ces bienfaits inestimables : l'eau des pluies, la fumée du bois vert et le vrai pain rompu sur la pierre d'un autel rustique. Un moment, je me crus transporté sur ma planète, dans un pays sage et ancien qui garde encore çà et là son visage inchangé — un saule pleureur sur une rivière d'argent, un enclos de pivoines... Je me secouai : ces « retours en arrière » ne nous valent rien. Après tout, en ces temps lointains, il y avait aussi des haines interraciales, l'homme avait horreur d'une teinte de peau et des usages de ses semblables... ainsi moi, avec ma

petite taille, ma peau bronzée et mes hautes pommettes, j'eusse été considéré comme étranger sur quatre continents !

Je ne crois pas que cela m'aurait plu...

Je pris les coordonnées, passai les commandes au robot-pilote et je m'allongeai dans mon hamac. Mais les questions revenaient, pressantes. Le péril n'est disproportionné que lorsqu'on a peur de le regarder en face — et il n'y avait pas à le nier : j'avais peur. Bon, il me fallait réagir. Qu'est-ce qu'une mutation ? Biologiquement parlant : une variation spontanée qui devient héréditaire. Une action directe sur les gènes peut la provoquer. Au XX[e] siècle, ils ont joué avec le feu dans tous les domaines : leurs savants ont greffé des appendices et des têtes supplémentaires aux veaux et aux chiens, ils ont réussi d'étonnantes transformations chez les mouches à vinaigre. On employait certains sulfamides et certains phénols...

Cela ne les a pas menés bien loin ; les expériences avaient beau jeu de réussir, tant qu'il s'agissait de créer des zinnias doubles ou des souris à queue en baïonnette. Mais l'être humain, l'intelligence, l'*ego*, si l'on veut, échappaient aux apprentis-sorciers.

Et tout à coup, un jour, il semblait que la nature elle-même se fût révoltée. D'étranges rumeurs circulèrent, colportées par des nefs irrégulières : dans les déserts de Mars, sur les îles de Jupiter, émergeant de l'hydrogène liquide, sur les globes sans air, calcinés ou glacés, il naissait des monstres... Oh ! pas les mutilés, produits lamentables de la radio-activité terrienne ! Mais des êtres effrayants de puissance et de beauté, des anges ou des démons, qui possédaient des facultés obscures, se moquaient des lois de la Terre et dont l'apparition menaçait directement l'humanité.

Des monstres métaphysiques, oui.

Ils avaient été, bien sûr, impitoyablement éliminés et notre Service avait pris à cette extermination une part glorieuse. Mais pas moi : je n'avais jamais affronté ce danger. En tout cas, notre organisation était toute-puissante, et l'ampoule d'Ouragan B toujours sous ma main. C'était un sentiment rassurant : je savais que je n'avais qu'à mettre mon scaphandre qui possédait un philtre spécial — et à lancer la capsule, dévissée.

Le danger ? Il n'y avait pas de danger sur Cérès. Du moins pas celui-là... Je confondais tout.

J'attribuai cette faiblesse à la fatigue des raids précédents, durant lesquels j'avais dû éliminer toute la population radio-active d'un planétoïde. Sans douleur. Ils s'étaient endormis, paisiblement.

J'avais sommeil, moi aussi. Je fermai les yeux et revis la fiche signalétique de Josh Malène : un colosse roux, porté aux stupéfiants — dix ans dans l'espace n'arrangeaient certainement rien.

Je me promis de soumettre au P. C. ma proposition de relèves plus fréquentes, pour les équipages sur les globes isolés.

Et je m'endormis.

***

A l'atterrissage, le choc me réveilla en sursaut : pourtant le robot-pilote avait accompli la manœuvre avec maestria. Il me semblait que le raid avait pris vraiment peu de temps : peut-être étais-je tombé dans un courant orbital ? Je sautai de mon hamac et bouclai mon scaphandre (il avait fallu, sur la Terre, m'en fabriquer un spécial, car je suis un peu petit, mais dans l'espace ce n'est pas gênant).

L'écran périscopique m'offrit un paysage blanc et noir, une fantasmagorie de glaces et de ténèbres. Dans le vide absolu dont rien ne séparait Cérès, les astres surgissaient, énormes : Jupiter paraissait un soleil nébuleux, l'immense rubis de Mars éclaboussait de sang une plaine de givre, l'anneau gazeux de Saturne se nimbait de spectres irisés. Quelque chose brillait au niveau du sol, de toutes ses facettes de diamant : un rocher ou le dôme de la station, en lécite ou en plexi, et plus grand que je n'aurais cru.

La Terre avait certainement prévenu le poste de mon arrivée, car des ombres géantes parcoururent le cosmodrome. J'ouvris le sas d'accès et reçus un coup de poing entre les deux yeux : le long garçon terrien qui venait m'accueillir, sous sa cuirasse étincelante, le réservoir d'oxygène aux épaules lui faisant une ombre d'ailes, était très jeune et très beau. Il me donnait une impression de déjà-vu, ses cheveux de bronze sous un casque en plastique transparent, ses prunelles du vert pâle des étangs terriens, me rappelèrent une légende ancienne, précieuse, oubliée... un récit peuplé de cygnes et de lys. Il se présenta, en phonie :

— « Commandant Josh Malène. Soyez le bienvenu sur Cérès, inspecteur. »

Cela passait vraiment toute vraisemblance ! Ce géant me faisait penser non aux simiens, mais aux anges de colère, dans les vieilles fresques charbonnées que j'avais vues en Europe ; son masque de marbre évoquait les vieux vocables bibliques des Trônes, des Dominations ! Et cependant, il ressemblait à Josh Malène. Ses compagnons aussi, sous leurs cuirasses blanches de givre, paraissaient peu humains ; sous les puissants néons, des ombres immenses exagéraient leur stature, leurs casques semblaient des diadèmes de feu. Le censeur le plus sévère n'eût rien trouvé à redire à leur tenue et à leurs armes.

— « La Terre nous a avertis de votre prochaine arrivée, » reprit le commandant. « Je vous présente mes coéquipiers : Gorny et Marginal. »

— « Est-ce tout ce qui reste de la garnison ? » m'étonnai-je.

Il eut un sourire éclatant :

— « Non ! Rudi et Astrid sont à la station. Vous a-t-on renseigné incomplètement ? Nous étions une dizaine, que la dernière relève avait manqués. Profitant du raid que je faisais sur Vesta, quelques techniciens se sont mutinés, il y a eu une bagarre... Je ne les tiens pas pour tout à fait responsables : ce poste est assez déprimant. Bref, ils s'étaient emparés des armes thermiques, le gâchis menaçait. Par bonheur, je suis rentré à temps — n'est-ce pas, Marginal ? »

— « Oui, » fit l'autre, « ils sont maintenant en hibernation forcée. »

— « Et c'est une des causes... » (Malène sourit de nouveau) « de votre venue ici, inspecteur. J'ai demandé qu'on évacue mes mutins. »

Tout cela était nouveau pour moi, mais plausible ; les traces du « gâchis » se montraient çà et là et le cosmodrome et les robots s'affairaient autour de nous. De puissants projecteurs percèrent les ténèbres, recréant le paysage d'un conte éblouissant : tout n'était qu'irisations, arcs-en-ciel, aurores boréales ; les pics aigus portaient à leur sommet une étoile et les bords des cratères, une frange de diamants. La moindre aspérité du sol couvert de givre scintillait à des kilomètres. Un feu d'artifice d'astres ruisselait dans le vide noir.

Autour de moi, les beaux visages des astronautes devinrent sévères : ils s'intégraient à cette splendeur. Une incroyable majesté résultait de l'opposition des deux solitudes : celles du gouffre sidéral et de l'astéroïde glacé. Et l'homme devenait, sous son armure scintillante, une chimère, un messager du ciel arrêté en plein vol ; il n'avait plus rien de matériel ni de terrestre. J'ai toujours admiré, dans ces postes, la victoire de l'énergie ; avec son dôme réduit, sa batterie anti-fusées et la poignée de ses défenseurs, Cérès était une île dans le néant. Ici, il n'existait ni traitements euphoriques, ni fêtes sensorielles : les gens vivaient, souffraient, affrontaient l'abîme — sans réticences.

Mes purs esprits m'entourèrent, ils paraissaient contents.

— « Marchons, » dit Josh Malène, « le poste est tout près, les robots s'occuperont de votre fusée. »

— « Cérès ne comporte pas de population indigène ? »

— « Comment voulez-vous, à — 200° ? »

— « La vie doit être rude, pour vous. »

— « On s'arrange. Vous verrez. »

A la sortie du cosmodrome (beaucoup plus près que je n'avais cru — mais ces perspectives sans atmosphère sont trompeuses), s'incurvait un globe en matériau de Cérès, probablement, aussi incoercible et brillant que ses rochers. Josh s'effaça devant moi, et nous pénétrâmes sous une voûte qui semblait de cristal. Le sas d'accès laissa jaillir des flots de lumière nacrée. Sous le dôme, l'atmosphère était respirable et nous enlevâmes nos scaphandres, sur lesquels le givre fondait. Une douce chaleur conditionnée m'enveloppa. Je me montrai surpris de la jeunesse de mes hôtes. Malène rit :

— « Nous ne sommes pas jeunes, inspecteur ! Nos fiches signalétiques nous donnent une confortable quarantaine. Mais Cérès est une véritable planète de Jouvence ! »

— « Comment se fait-il qu'on n'en sache rien ? »

— « Ça, ça regarde le commandement, il doit avoir ses raisons de ne pas faire de réclame. Autre chose, la cure demande un séjour prolongé : cinq ans au moins, et l'endroit n'a rien d'idyllique. Venez, je vais vous faire faire le tour du propriétaire. »

— « C'est cela, » dit Gorny, s'étirant comme un beau félin. Sa combinaison irisée dessinait un torse de discobole et Marginal bouclait, autour d'une taille de jeune fille, son ceinturon à arme thermique... (Je me rappelai tout à coup où j'avais vu cette souplesse, ce sourire séduisant, ce teint d'or : l'androgyne de Vinci — Saint Jean ou Bacchus !) « Les

affaires sérieuses d'abord, » reprit Gorny. « Moi, je vais m'occuper du repas. Vous vous reposerez bien cette nuit, inspecteur ! »

— « Oui, » affirma Marginal, « vous ferez de beaux rêves. Cela aussi, c'est une spécialité de Cérès... »

Et tout à coup j'eus froid. Très froid. Ils étaient là, autour de moi, trois statues vivantes, effroyablement jeunes, spécimens des plus beaux produits de l'humanité, leur rire olympien roulait sous les voûtes et pour un peu, ils auraient joué, comme de grands enfants. Est-ce à cet instant que je perçus dans leurs gaies reparties, dans leurs rires, dans un fond sonore qui ressemblait à cette houle qui gronde au fond d'un coquillage (mélodie des machines ou musique des sphères ?), une note indiciblement fausse qui rompait l'harmonie ? *Cela ne pouvait pas être.* Ces murs de mosaïque, couleur d'émeraude et de turquoise mourante, n'étaient sans doute qu'un mirage qui se dissiperait, me laissant désarmé et sans scaphandre dans les ténèbres extérieures. On racontait tant de choses sur les mirages spatiaux ! Je mordis mes lèvres jusqu'au sang, je fermai les yeux et les rouvris...

Rien n'avait changé. Devant nous s'ouvrait un porche radieux.

— « Oh ! » dit Josh Malène avec légèreté, « nous connaissons le réflexe ! Nous aurions dû vous prévenir qu'une très ancienne civilisation a existé jadis sur Cérès. Nous avons retrouvé sous terre des vestiges. Tout cela date, naturellement, d'avant le cataclysme qui a détruit la planète mère... nous avons simplement un peu déblayé et réparé les structures. »

Au-delà du porche, c'était une aurore rose, une conque de nacre ouverte, l'iridescence de perles sans prix. Les gradins et les piliers suivaient un ordre stellaire et, des deux côtés d'un vaste escalier, s'ouvrait un cénoté aux profonds reflets glauques. J'ignore comment, mais je réalisai aussitôt que je me trouvais face à une civilisation complète : chaque degré était simultanément une idée et une note, une figure géométrique et un symbole religieux. Les blocs d'un étrange minerai, qui tenait du rubis de Bali et de la chrysolithe, irradiaient. Tout son et toute pensée se réfléchissaient dans le prodigieux édifice qui les restituait sous la forme d'une harmonie.

— « Venez, » dit Malène.

Il y avait neuf grottes ou enclos, comme jadis sur la Terre neuf muses.

Dans le premier enclos, des sources brillaient et dansaient. La brise faisait pleuvoir des pétales d'arbres en fleurs qui auraient pu être des amandiers. Sur les murs, des figures idéales étaient tendues dans un saut, liées dans une ronde. Dans le second, il y avait une statue avec deux masques, dont l'un pleurait et l'autre riait. Dans le troisième... oh ! une harpe d'argent en faisait le fond — et des roseaux étaient tous des tuyaux d'orgues...

Aux murs il y avait des symboles que je ne pouvais comprendre. Vus sous des angles différents, ils présentaient la texture d'une feuille, un corps humain parfait qui prenait son élan, une nova éclatante, une lune jeune. Ailleurs, les profondeurs océanes grouillaient de pieuvres translucides et d'anémones de mer... Etait-ce le quatrième ou le sixième enclos ? Dans le

septième, autant qu'il m'en souvienne, il n'y avait rien, sauf un flot écumant de musique, et peut-être les cloisons étaient-elles faites d'innombrables étuis de livres micro-filmés, sous des métaux précieux.

Dans le neuvième...

Il me semblait maintenant que j'errais depuis des jours à travers ces grottes enchantées, bien trop grandes pour un astéroïde.

Les néons qui les éclairaient avaient viré du rose au mauve, puis à une splendeur d'or. J'avais vu, dans le cinquième enclos, de blanches et sombres statues qui ressemblaient à mes guides et dont la beauté inhumaine terrorisait, et dans la huitième, je crois, des digitales grandes comme des coupes et remplies d'une liqueur pourpre qui embaumait...

Malène en cueillit une et me l'offrit. Il avait pris la précaution de boire le premier cette étrange rosée.

— « Cela, » dit-il, « c'est un prix de consolation pour les exilés que nous sommes : une épave spatiale a échoué sur Cérès, ses cales étaient pleines de semences et d'hormones végétales ; nous avons pu en acclimater quelques-unes ici. Bien sûr, toutes ces féeries florales sont fragiles... »

— « Vous avez pillé une épave ? » fis-je en essayant d'affermir ma voix. « La rosée des digitales était forte comme un vin de sauge... »

Josh haussa les épaules :

— « Nous ne savons même pas à quelle planète étaient destinés ces jardins ! Et nous n'allions pas laisser geler les graines. »

Donc, le neuvième enclos...

Il n'y avait là rien, entre quatre murs qui semblaient faits d'une matière translucide et reflétaient les astres du néant, rien qu'une fontaine — un jet d'eau svelte. Deux jeunes filles jouaient et s'éclaboussaient de perles.. La plus jeune était blonde, aérienne. L'autre — une brune splendeur.

— « Rudi, Astrid ! » appela le commandant. « Venez ici. Inspecteur, je vous présente nos compagnes. »

Elles s'approchèrent et l'impression d'irréalité augmenta en moi à la vue d'Astrid. Elle était... comme une nébuleuse scintillante, frissonnante au fond des cieux. Comme la brume qui dessine au crépuscule des ailes d'anges et de chimères. Ses yeux clairs rappelaient les étoiles, mais reflétées dans les océans terriens...

Rudi avait la blancheur et le parfum du jasmin...

Elle me tendit sa petite main chaude et ferme.

— « Des femmes sur Cérès ! » balbutiai-je.

Elle rit :

— « Des épaves, oui ! Notre astronef a fait naufrage sur le planétoïde. Nous pouvions lancer un S.O.S., nous avons préféré rester ici. Astrid s'occupe de l'infirmerie et moi des vivres. Nous voici à votre discrétion, inspecteur. »

Je dis :

— « Vous êtes bien jeunes ! »

— « Oui. Astrid est encore inachevée. »

Avait-elle bien employé ce terme étrange ? Elle était belle, c'était sans doute une spacienne des colonies terrestres ; je n'avais jamais rencontré sur

la Terre un être aussi idéalement féminin. De longs cheveux d'un noir bleuté lui coulaient aux jarrets, son teint avait la douceur cireuse d'un pétale et sa bouche était pâle, violente et passionnée. Comme je la regardais sans pouvoir détacher d'elle ma vue, je crus m'apercevoir que les pieds d'Astrid ne touchaient pas le sol. C'était, pensai-je, une illusion... Elle flotta, s'accrocha au bras de sa compagne... Josh Malène tourna vers moi son blanc visage figé :

— « Inspecteur, » dit-il, « je suis à votre disposition pour vous faire visiter les œuvres vives, la batterie et examiner mon livre de bord. »

Je ne me faisais pas d'illusions : Cérès se trouvait en marge de la légalité ! Je ne parle même pas des qualités particulières de cette planète, de cette civilisation prodigieuse que le monde ignorait... Mais les installations modernes, elles, ne laissaient rien à désirer : depuis les ozonateurs qui fournissaient l'atmosphère sous le dôme, jusqu'aux radars de la batterie, les machines fonctionnaient à merveille. Les réserves étaient pleines de vivres, de boîtes d' « aliment vital », de concentrés et de vitamines. Les membres de l'équipage logeaient dans des cellules climatisées. Les notations du livre de bord étaient correctes et plausibles : elles mentionnaient plusieurs épaves recueillies, dont une « chargée d'organismes vivants » et fuyant la Terre. Ceci m'ouvrit certains horizons, et m'expliqua la décision de Rudi et d'Astrid de rester sur Cérès ; d'ailleurs, elles étaient si jeunes que les mesures coercitives ne devaient viser que leurs parents.

Une seule remarque : la graphisme du commandant, primitivement épais et bas, s'aérait à partir d'une date que je ne pouvais fixer. Mais c'était la même écriture.

Tout était parfaitement en ordre et je ne m'expliquais pas la sourde inquiétude qui montait en moi, jusqu'à devenir une angoisse poignante. Je me soulageai en éclatant :

— « Mais, commandant, vous rendez-vous compte que vous êtes en pleine illégalité ? »

— « Dans quel sens ? » demanda-t-il, sincèrement étonné.

— « Dans tous les sens ! Les richesses et les trésors artistiques, les découvertes faites sur Cérès appartiennent à toute la Terre ! Vous les avez cachées à l'humanité ! »

— « Pardon, j'ai envoyé des rapports, » répondit-il paisiblement. « Ils doivent s'empiler quelque part dans les cartons du P.C. Il est possible que mes termes n'aient pas été assez enthousiastes pour attirer l'attention des états-majors : je ne suis ni un artiste ni un archéologue. En attendant, nous avons fait ce que nous avons pu pour la conservation desdits trésors. »

Cela, je ne pouvais le nier ! Je cherchai un autre motif :

— « Ces jeunes femmes, » dis-je. « Vous savez bien que leur présence ici est illégale et dangereuse. »

Il haussa les sourcils :

— « La présence du Rudi et d'Astrid ? »

— « Quel que soit votre âge légal, vous et vos compagnons, vous êtes tous jeunes... Vous avez bien entendu parler des mutations ? »

Il haussa les épaules :

— « Oh ! cela ! » (De nouveau, dans la voix cette note fausse.) « Croyez-moi, inspecteur, il n'y a pas de danger. »

— « Vous me direz qu'Astrid est une enfant, mais Rudi... » J'hésitai, j'avais été sur le point de dire combien Rudi était belle. Qu'elle était l'incarnation même de la femme — et tout ce qu'un homme pouvait désirer. Même perdu au milieu des abîmes des ténèbres et des globes dévastés. Surtout... Je m'arrêtai net avec cette sensation intolérable : il était inutile de parler, Malène lisait en moi (pourtant, sur la Terre, mon masque asiatique passe pour impénétrable)... Il me regardait, ses yeux étaient calmes et clairs, comme une eau très profonde qui reflète tout et ne se trouble de rien.

— « Excusez-moi, inspecteur, » dit-il enfin, « mais votre supposition est... ridicule. Evidemment, vous ne pouvez pas savoir... »

Mon inspection se termina devant la paroi transparente de la salle d'hibernation. A travers le plexi, je vis, sur les couchettes, les corps immobiles des mutins, comme des chrysalides dans leurs cocons de soie.

∴

Gorny qui s'était occupé de ma fusée revint, portant ma mallette à micro-films.

— « Cela vous ferait-il plaisir de regarder quelques vues prises sur la Terre ? » demandai-je aux habitants de Cérès.

Tous inclinèrent la tête, gravement. Astrid applaudit, comme une enfant :

— « La Terre ! Oh ! que j'aimerais voir la Terre ! »

— « Ne l'auriez-vous jamais vue ? »

Le charmant visage variable s'assombrit :

— « Pas consciemment, » répondit-elle. « Je veux dire... pas avec ces yeux-là. »

— « Astrid veut dire, » expliqua Josh, « qu'elle était trop petite. »

Nous nous installâmes dans le premier enclos, devant un écran luminescent. Je demandai à mes compagnons leurs préférences — le coin de la planète mère qu'ils aimeraient voir, telle récente scène historique... J'avais mon idée. Sans se concerter, ils répondirent que toute la Terre les intéressait. Les néons baissèrent, virèrent au mauve, puis au bleu. De grandes fleurs de cire neigeaient autour de nous, s'écrasaient à nos pieds dans leur pollen d'or et leur odeur de miel. Un morio de velours se posa sur les boucles d'Astrid, et Gorny me confia à mi-voix la difficulté qu'ils avaient eu à acclimater ces insectes, nécessaires.

L'écran s'alluma, et je leur montrai les plages étales, les océans bleus et verts, les sommets arrondis de leur planète, de calmes images des réserves occidentales, un ciel léger. Je montrai les paysages que nous préservons jalousement : des lacs couleur d'or et de jonquille, une source au cresson frais, les îles comme des perles sur une mer violette, où chaque soir, le soleil se couche dans une gloire de pourpre... Et puis, sans transition, je passai aux cités tentaculaires, aux stades de jeux pour titans, aux foules puissantes de notre époque où des millions d'êtres suivent avec

anxiété celui qui remportera le flambeau ou la palme. Je montrai les garderies où grandissent les foules de demain, et les combinats où d'énormes cerveaux électroniques élaborent la nourriture pour ces masses, et les abîmes où les bathyscaphes drainent des tonnes de chlorella, cette panacée de l'humanité. Enfin, changeant de bobine, je projetai sur l'écran les escadres étincelantes partant pour l'infini, les films historiques relatant une sauvage mêlée autour des astéroïdes, les attaques, les parades, les combats, les moments tragiques où le documentaire tout entier n'était qu'un immense brasier de roses et de feu, qu'une nova qui explose...

Lorsque les néons se rallumèrent, je pus être content de mon test : quelle que fût la nature de ces êtres, c'étaient des Terriens. Pâles et le visage tendu, ils se taisaient. Les mains de Gorny se crispaient sur ses genoux, les prunelles d'Astrid n'étaient qu'un océan phosphorescent, plein de toutes ces images. Marginal et Rudi semblaient deux statues figées. Josh Malène parla le premier. Il dit :

— « Un globe si petit — si précieux... comment se fait-il qu'on ose se battre si près de lui ? »

— « Ne savez-vous pas, » répliquai-je, « qu'il y eut toujours des guerres ? Même à la surface de la Terre. »

— « Oui, dans les siècles barbares. L'homme a progressé. »

— « Son nombre a augmenté aussi. Vous avez vu nos villes, nos garderies. Tous ces êtres combattent pour leur droit de vivre et demain sera fait de conflits encore plus violents. »

— « Non, » dit Josh, « sinon ils détruiront la Terre. Il faudrait... » Il se mordait les lèvres, il réfléchissait.

— « Détruire plutôt une partie de l'humanité ? » insinuai-je.

Il se redressa, hautain ; jamais il n'avait tant ressemblé aux titans, aux démons des fresques.

— « S'il n'y avait pas d'autre issue, je dirais : oui. Mais il y a un autre moyen. »

— « Et c'est ? »

— « L'émigration à travers la galaxie, bien sûr. Il y a tant de planètes dépeuplées ! La Terre, » fit-il avec une singulière ferveur, « devrait nous servir de temple, de paradis natal — non d'usine ni de champ de bataille ! »

— « Vous oubliez que l'humanité n'est pas acclimatable en tout lieu... »

— « Oh ! cela... » (de nouveau, un geste de mépris insouciant). « Il y a certainement quelque chose à faire. On conditionne bien déjà dans les garderies les futurs astronautes et les explorateurs ? La mesure gagnerait à être perfectionnée. »

— « Sans compter que de telles pratiques, » dis-je suavement. « risqueraient d'altérer notre espèce, en créant des monstres, ne pensez-vous pas que beaucoup de petits humains ne supporteraient pas ce traitement et pourraient en mourir ? »

La douce voix d'Astrid s'éleva :

— « Qu'ils meurent — et que la Terre vive ! »

(Mes fiches concernant les mutants disaient : « Des monstres parfaits, logiques et sans pitié »... Je frémis.)

— « Espace ! » dit Josh, s'étirant avec sa grâce de félin, « nous avons certainement, dans notre solitude, développé quelques hérésies. Vous aurez fort à faire, inspecteur, pour nous réintégrer dans la communauté terrienne. Les documents, les tests et toutes ces formalités... Notre rajeunissement pourrait aussi paraître suspect aux autorités de la Terre. Et puis, il nous faudrait une relève. »

— « Je me fais fort d'obtenir tout cela rapidement, » répondis-je avec sécheresse.

— « Et une fusée, » dit Astrid. « Plus grande que la vôtre, n'est-ce pas, inspecteur ? »

Je levai les épaules (pour certaines questions, ils étaient vraiment des enfants !).

— « Bien sûr. Mes réservoirs d'oxygène sont calculés tout au plus pour quatre passagers. »

— « Quatre ! » répéta Astrid.

Ce fut à cet instant-là...

Dans le coin de l'enclos, Rudi s'était levée. Elle tendit ses deux mains, comme si elle repoussait une intolérable vision, et marcha vers nous ; son corps mince et brun brillait sous ses voiles d'azur. Je sus qu'elle allait parler — que tout serait clair et irréparable — et, mon Dieu, je me sentis glacé, je fermai les yeux. Quand je les rouvris, une scène muette s'était jouée. Sous le calme regard de Josh, Rudi avait reculé ; son ravissant visage changeait affreusement, la peau mate plaquait aux méplats, dessinant un faciès de squelette, les yeux étaient vitreux. Sous le retroussis des lèvres mauves, les dents luisirent. J'avais l'impression d'assister à une lutte, à une agonie violente, à la désagrégation subite d'un être — et je n'entendais rien ! Les quatre regards des habitants de Cérès convergeaient sur le visage ravagé de Rudi. J'eusse voulu me lever, m'élancer à son secours — et je me trouvais paralysé d'horreur. Tout cela ne dura qu'une seconde...

Au même instant (ou était-ce ma vision qui se brouillait ?), le décor étincelant parut se voiler, des zigzags de feu, des lignes brisées m'aveuglèrent. Au-dessus de ma tête, une voûte sembla se lézarder — un bas-relief de grès violet se détacha du mur et tomba en éclats. Pour comble d'incohérence, je ne voyais plus rien à l'endroit où battait la fontaine.

Puis, tout rentra dans l'ordre et je pus croire que j'avais rêvé. Rudi recula encore, elle s'enfonça sous le feuillage de nouveau distinct des amandiers. Marginal se leva et s'excusa : il allait prendre son quart. Josh alluma une cigarette.

— « Rudi est un peu fatiguée, » dit-il.

(Télépathes, je le savais déjà ! Et télékinésistes ! Faisant léviter les objets et brouillant les perceptions ! Jusqu'où s'étendaient leurs pouvoirs ? Etaient-ils maîtres du temps comme de l'espace ? Ils avaient recueilli les épaves spatiales qui les intéressaient ; mon arrivée même sur Cérès m'avait paru trop

rapide ! Se pouvait-il qu'un réseau magnétique opérât dans le continuum ? J'avais beau faire un vide dans mon cerveau, un seul mot l'emplissait d'horreur, une seule notion flamboyait dans mon subconscient même : j'étais tombé au pouvoir des mutants !)

Les néons baissèrent de nouveau, instaurant sous les voûtes une nuit d'argent bleu. « Indispensable pour les nerfs, » expliqua Josh. « L'être humain, limité, exige son jour et sa nuit terriennes. Nous trichons. Allons, sur la Terre il est minuit ; si vous êtes fatigué, inspecteur, Gorny vous conduira à votre chambre. »

***

Fatigué ? Non. J'étais au-delà d'une lassitude humaine. Mais je voulais réfléchir.

Je me retirai dans ma cellule blanche, meublée, comme les autres, d'une couchette, d'une table et d'un tapis moelleux. On avait visiblement cherché à me donner une impression de sécurité : il y avait sur une tablette mes étuis de Kon-Fu-Tzeu et un recueil de haï kaï ; une branche de jasmin, dépouillée suivant une méthode japonaise, et de longues mousses vénusiennes formaient un bouquet exquis. La porte-fenêtre, sous l'arcade, encadrait le jardin, son clair-obscur apaisant, les arbres bleus et les jets d'eau de cristal. Pendant un bref instant, je restai le front appuyé à une colonne. Je me sentais pris à un piège que toute la sagesse de la Terre n'avait point prévu.

C'est alors que Rudi revint. Ce n'était pas, dans les effluves de musc et de jasmin, la femme que j'aurais pu aimer, que j'avais irrémédiablement perdue, mais un spectre. Ses voiles bleus paraissaient lourds, humides de pluies, elle se traînait et me repoussa d'un geste quand je voulus prendre sa main. Elle m'offrait toujours le même visage — terrible — et murmurait :

— « Ils vous mentent tous, vous savez. Oh ! c'est trop long à raconter... venez. Vous verrez qu'ils ne sont pas ce qu'ils disent. »

— « Vous voulez dire qu'une transformation s'est produite ?... »

— « Non, » fit-elle avec impatience. « Ils n'ont jamais été comme vous. Dépêchez-vous, nous n'avons que peu de temps. Marginal est à la tour du guet et les autres dorment ; par chance, ils doivent aussi dormir quelquefois. Vous ne savez pas encore à quelle sorte de monstres vous avez affaire ! Si puissants, si terriblement inhumains... et chaque jour accroît leur pouvoir ! »

— « Et vous, » demandai-je involontairement, « vous, Rudi, vous êtes humaine, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas comme eux ? »

Elle tressaillit comme si elle avait froid.

— « Oh ! moi... je ne suis pas tout à fait réussie. Jusqu'ici cependant, ils m'ont gardée avec eux, mais maintenant... »

— « Astrid est parfaite, elle ? »

— « Oui. Elle peut prendre n'importe quel visage, léviter, lire la pensée, créer les images, je crois même qu'elle descend le fleuve du temps. Elle

n'était pas née, vous comprenez... je crois qu'aujourd'hui c'est elle la plus forte. »

Je demandai, glacé d'épouvante :

— « Vous voulez dire qu'ils ont créé Astrid ? »

— « Non. Ils ne peuvent pas créer les êtres vivants de rien, du moins pas encore. Mais le navire qui a fait naufrage ici, notre navire, contenait des flacons de décantation. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Je ne pouvais pas nier. Je savais que plusieurs navires étaient partis autrefois, ne sachant quand ils pourraient atteindre un monde nouveau ; ils emportaient des semences — et tout un matériel d'expériences biologiques. Evidemment, ils avaient été soumis au bombardement cosmique. Astrid était donc un monstre parfait...

Mais Rudi m'entraînait sous les arcades du préau. Je fis un effort pour m'arrêter.

— « Vous voulez vous venger d'eux, Rudi ? Pourquoi ? »

Son nouveau visage décharné se crispa :

— « Je les hais ! Suis-je de leur espèce ? Suis-je humaine ? Je l'ignore. Je me sens obtuse et lourde. Je sais qu'ils ne me reconnaissent pas des leurs... même Josh... Vous leur ferez beaucoup de mal, n'est-ce pas, si je vous donne les preuves ?... Tout le mal possible ? »

Elle grelottait et c'était affreux — sa chair semblait se détacher de son squelette, s'en aller par lamelles... Un souffle de brise passa un peu bas et porta à mon visage une intolérable odeur — le douçâtre relent d'une lèpre.

— « Vous voyez ce qu'ils m'ont fait... » murmura Rudi.

Je la suivis dans une courette étroite derrière les bâtiments. Ici, le décor avait été négligé, le béton et les superstructures métalliques se montraient à nu, l'atmosphère même ne semblait plus climatisée, et je tremblais sous ma légère combinaison plastique. Rudi fit jouer un ressort, une dalle se souleva, un escalier s'enfonçait dans les ténèbres de Cérès. L'odeur de moisi qui monta à mon visage n'était plus celle de la Terre. « Où allons-nous ? » demandai-je, inquiet. « Mais, » fit Rudi, sans se retourner — et elle descendait déjà les degrés vertigineux — « auprès des autres ! Le vrai Josh Malène, les vrais Gorny et Marginal. Beaucoup sont morts, bien sûr... j'ai bien ri quand l'*autre* vous a montré ses momies dans la salle d'hibernation ! »

Nous atteignîmes un couloir aux murs de quartz faiblement lumineux et Rudi s'avançait devant moi avec peine. Toute force semblait l'abandonner, mais elle repoussait toujours mon aide. A la fin, devant le seuil d'une caverne, elle tomba à genoux.

Des ombres indistinctes grouillaient au fond de la fosse et la puanteur qui montait maintenant jusqu'à nous était incontestablement terrienne : un relent de fauverie. Cela sentait la crasse, la sueur et le sang. Une voix éraillée gronda : « A boire ! » et d'autres gémirent.

— « Je vous amène mieux que cela ! » haleta Rudi. « Lève-toi, Josh Malène ! Levez-vous, Gorny, Marginal ! Voici un contrôleur terrien ! »

Et des spectres hâves se levèrent au fond d'un gouffre. J'allumai ma torche. Je vis un colosse avachi qui ressemblait pourtant au merveilleux astronaute de là-haut, un Gorny détruit, râlant et crachant ses poumons, un squelette qui s'appelait Marginal. D'autres revenants hurlaient et ricanaient dans la fosse. C'était bien la garnison condamnée de Cérès — toutes les privations, tous les vices marquaient les visages. C'étaient eux les vrais conquérants de l'espace — comment avais-je pu croire un instant à la farce brillante qui se jouait à la station ? Ils criaient tous à la fois et, par recoupements, je compris.

Tout avait commencé avec l'épave. Ce navire d'émigrants, naufragé, qu'ils avaient pillé, suivant les meilleures traditions. Ils s'étaient acharnés sur les passagers adultes et les avaient tous tués, de crainte d'une dénonciation. « Mais il y avait aussi des enfants... » (Ici la voix du vrai Malène hésita.) « Des nourrissons et tout ça... Et tous ces appareils du labo-génétique qu'ils avaient à bord... nous n'y comprenions rien, bien sûr... Nous avons abandonné tout cela dans le désert. »

— « Les enfants aussi ? »

— « Bien sûr. Nous ne pouvions pas croire qu'ils survivraient par — 200°. » Josh s'excusait presque.

— « Cela s'est passé ? »

— « Il y a cinq ans. »

— « Vous n'allez pas me dire que ces êtres ont grandi déjà ! »

— « Si. » Le colosse hochait sa tête blanche, simiesque. « Nous ne pouvions pas soupçonner. Ils supportent n'importe quelle température, ils s'adaptent à tout. Ils peuvent prendre toutes les formes, tous les visages... C'était un navire de mutants qui fuyaient pour sauver leur espèce, nous l'avons compris trop tard ! Maintenant... ils ont choisi de nous ressembler, parce que cela devait faciliter leur retour sur la Terre. Ils n'ont pas cessé de désirer cela. Ils sont malléables, vous comprenez ? Un jour, ils sont tombés sur notre poste et ce fut une telle confusion... Ils ont pris notre place. »

— « Vous ne vous êtes donc pas défendus ? »

Vaine question ! Que pouvaient ces épaves contre les chimères et les démons ? Josh Malène eu un geste de désespoir :

— « Ils peuvent tout, vous m'entendez ? Ils ont appris des choses à distance, dans nos livres et nos cerveaux. Il leur manquait seulement un moyen d'atteindre la Terre... »

— « Désormais ils l'ont ! »

J'étais glacé jusqu'à la moelle. Je poussai devant moi Rudi, cette chose molle et gluante qui avait été Rudi et qui se décomposait en courant. Une guirlande de jasmin flétrie me fit trébucher, de la fosse les insultes et les cris s'élevèrent... Je n'avais pas le temps de m'occuper de ces ilotes. Le corridor me parut sans fin.

Nous émergeâmes enfin à la surface et je ne retrouvais plus rien de l'étincelant décor. Un froid noir et glacial me pénétra, je crus m'évanouir, l'haleine coupée. Le dôme n'était plus climatisé et les neuf enclos du paradis n'existaient plus. De pauvres baraques en micro-acier, une tour

de guet, des carcasses d'épaves — voilà de quoi se composait en réalité la station Cérès ! Rudi glissa, s'abattit, et je n'osai toucher ce tas sombre. Je demandai machinalement :

— « C'étaient des installations hypnotiques, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » dit au-dessus de moi une voix calme.

L'autre (je préfère ne pas lui donner le nom de Malène) se tenait au-dessus de nous, sans toucher le sol. Dans l'embrasement d'astres nus, sur le fond du vide noir, son visage qui avait brisé la gangue empruntée brillait d'un éclat d'ange mauvais.

J'ai porté la main à ma poche qui devait contenir l'ampoule d'Ouragan B. Je savais bien que, sans filtre ni scaphandre, j'allais moi-même mourir, et les prisonniers de la fosse aussi. Mais c'était mon dernier recours...

La poche était vide, l'ampoule — volatilisée. Et pourtant, je ne m'en étais pas séparé un seul instant !

Au-dessus de moi, l'Adversaire eut un sourire — le scintillement d'une lame acérée... La voix glacée dit :

— « Nous sommes télékinésistes, vous savez. Vous étiez venu ici avec une idée de destruction — notre premier geste fut donc de vous priver de votre arme. »

— « Vous avez attaqué Cérès ! »

— « Encore non. La nef de nos parents a fait naufrage ici, ce sont eux qui ont été attaqués, exterminés. Mes camarades et moi avons ouvert les yeux dans les ténèbres, parmi les cadavres gelés... Pourtant je ne dirai même pas qu'il s'agit d'une vengeance de notre part. »

— « De quoi donc alors ? »

— « D'une nécessité. Sur tous les globes connus les humains cherchent à détruire les mutants, ces êtres, chair de leur chair et issus d'eux. Ils ne se rendent pas compte que la lutte est d'avance perdue. L'empire de l'homme s'est démesurément élargi — et il faut désormais les mutants pour conquérir l'espace et repeupler les mondes déserts. Tous ces globes calcinés ou glacés, ces astéroïdes gazeux qui sont l'enfer des Terriens... c'est le domaine des monstres nés des hommes. »

Je cherchai à protester encore. Je balbutiai :

— « Vous êtes un danger pour l'humanité ! »

— « Oui, » consentit-il, après un silence. « N'est-ce point l'histoire éternelle de l'évolution ? En fait, l'humanité ne périt point, elle traverse les transes de la naissance et les agonies ; comme une chrysalide, elle se débarrasse de ses cocons. Vous avez remplacé l'Homo Faber, lequel avait refoulé les Grands Simiens... J'ai bien peur, inspecteur Siaô, que votre tour soit venu de disparaître : des milliers de navires sillonnent le vide absolu, il naît des mutants sur tous les globes... L'Homo Sapiens n'a qu'à se bien tenir — voici l'Homo Galacticus ! »

Je rassemblai toutes mes forces, pour cracher entre mes lèvres gelées, sanglantes :

— « Vous ne valez pas mieux que nous ! Vous spoliez et vous tuez aussi ! »

Il inclina la tête. Ailé, éblouissant, il était en dehors des contingences — une grande flamme claire, entre deux infinis.

— « Non, nous ne valons pas mieux, nous sommes seulement un maillon de la chaîne. Vous vous croyez la logique et nous sommes l'intuition, vous êtes la raison et nous sommes le génie. L'Homme avance toujours ; dans un million d'années, nos successeurs seront la Clémence ou la Miséricorde. L'heure n'est pas encore venue...

Et changeant de ton :

» Du moins, nous ne tuons pas inutilement. Vous ne mourrez pas de faim, les réserves de vivres existent, nous vous abandonnons cet astéroïde dans l'état où nous l'avons trouvé. Il ne s'agit pas d'un geste de pitié, nous ignorons cette tare. C'est une mesure strictement humanitaire. Nous autres... » (la voix frémit tout à coup dans sa ferveur singulière) « nous autres, nous revenons chez nous ! »

— « On vous bloquera au débarquement ! »

— « Je ne le pense pas, les communications sont coupées. Nous sommes l'équipage de Cérès qui rentre chez lui, sur l'ordre d'un Contrôleur Spatial et sur sa propre fusée. Nous avons bien mérité ce repos. Tenez, inspecteur Siaô, » fit-il avec un sourire redevenu jeune et brillant, « j'ai envie de faire une chose pour vous. Nous vous devons tant ! Je sais que vous avez commencé un rapport micro-filmé. Finissez-le. Vous ne pourrez pas quitter le dôme, nous avons détruit les scaphandres, mais vous pouvez jeter un message dans le sas d'accès. Je gage que cette bouteille lancée dans le vide parviendra à la Terre. Nous ne vous craignons plus, voyez-vous. »

Et je savais qu'il disait vrai.

Le spectre étincelant s'éteignit, autour de moi tout ne fut qu'enfer de ténèbres. Mes membres gelés plièrent et je tombai, le visage dans une chose immonde. J'eus encore la force de crier :

— « Et Rudi ! Qu'avez-vous fait d'elle ?... »

Une autre voix me parvint. Très douce, argentée, probablement celle d'Astrid :

— « Rudi ? Vous croyez que nous l'avons punie ? Nous l'aimions. Elle nous a trahis, bien sûr, mais ce n'était pas sa faute. Elle se croyait une humaine ordinaire et elle en souffrait, elle était lourde, obtuse, elle ne pouvait pas lire les pensées, ni agir à distance, ni remonter le temps. Heureusement pour elle... Ce n'était pas qu'elle fût une terrienne ordinaire, c'est qu'elle était morte. Ils l'ont tuée au débarquement. Mais nous qui l'aimions, nous avons retenu dans son corps un ultime souffle de vie. Maintenant nous partons — et Rudi aussi ! »

***

J'achève mon rapport. C'est étrange, mais je suis sûr que l'*autre*, le *Grand Mutant* et ses camarades, le remettront à la Terre.

Oui, ils n'ont rien à craindre de nous : jusque dans nos services (mon

ordre de mission censuré le prouve) se sont infiltrés des êtres qui lisent la pensée, bouleversent les lois physiques et forgent l'avenir, des êtres variables et sans pitié, des monstres, des anges et des chimères. Par tout le continuum, en ce moment, des milliers de nefs éblouissantes cinglent. La conquête de la Terre par ses mutants est commencée.

L'espoir de l'Homo Sapiens est dans cette bouteille que je laisse tomber dans l'infini.



L'homme qui a perdu la mer

(The man who lost the sea)

par THEODORE STURGEON

Faut-il qualifier cette histoire ? Indescriptible, comme tout ce que nous donne Sturgeon. Rébarbative, énigmatique au premier abord. Admirablement calculée à la réflexion. Merveilleuse à la (presque obligatoire) seconde lecture si vous aimez Sturgeon. Le sujet ? Le délire d'un homme qui meurt, dans des conditions que nous n'apprendrons qu'à la fin. La forme ? Celle d'une symphonie d'images à la beauté abstraite. Le sens ? Une méditation sur la condition humaine. Une fois de plus, Sturgeon nous prouve qu'il est quelqu'un d'unique (1).

IMAGINE que tu es un gosse, et que par une nuit noire tu cours avec un hélicoptère dans ta main, en disant très vite *broûm-broûm-broûm.* Tu passes près du type malade et il veut que tu fiches le camp avec ton truc. Peut-être qu'il te trouve trop vieux pour t'amuser avec des jouets. Alors tu t'accroupis dans le sable près de lui et tu lui dis, c'est pas un jouet, c'est un modèle réduit. Tu lui dis, regarde, voilà une chose que beaucoup de gens ne savent pas au sujet des hélicoptères. Tu prends une pale du rotor entre tes doigts et tu lui montres comment elle peut bouger dans le carter, un peu en haut et en bas, un peu en avant, en arrière, et pivoter légèrement pour changer l'angle. Tu t'apprêtes à lui dire comment cette flexibilité annule l'effet gyroscopique, mais il ne veut pas écouter. Il ne veut pas penser à voler, ni aux hélicoptères, ni à toi, et surtout, il ne veut aucune explication sur rien, ni de personne. Pas maintenant. Maintenant, il veut penser à la mer. Alors tu t'en vas.

Le type malade est enfoui dans le sable froid et seuls sa tête et son bras gauche émergent. Il est dans un costume à pressurisation et ressemble à un homme-de-Mars. Dans sa manche gauche sont incorporés une montre et un cadran de pression combinés, le cadran a un indicateur qui n'offre aucun sens, les aiguilles de la montre sont d'un rouge lumineux. Il peut entendre le fracas des vagues et le doux battement rapide de ses artères. Une fois, de longues années auparavant, en nageant sous l'eau, il descendit trop bas, resta trop longtemps et remonta trop vite, et lorsqu'il reprit ses sens, ils dirent : « Bouge pas, gars. Tu as le mal des profondeurs. N'essaie même pas de bouger. » Il avait essayé quand même. Ça faisait *très* mal. Aussi à présent, il repose dans le sable sans bouger, sans essayer.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La merveilleuse aventure du bébé hurkle* » (nº 7) ; « *La peur est une affaire* » (nº 41) ; « *Et voici les nouvelles* » (nº 44) ; « *Un rien d'étrange* » (nº 56).

Sa tête ne fonctionne pas bien. Mais il *sait* clairement qu'elle fonctionne mal, chose étrange qui arrive parfois aux gens en état de choc. Si tu étais ce gosse, tu pourrais dire comment c'est, parce qu'une fois tu t'es réveillé dans le bureau du prof de gym au lycée et tu as demandé ce qui s'était passé. Ils t'ont dit que tu avais essayé un truc aux barres parallèles et que tu étais tombé sur la tête. Tu as compris parfaitement, malgré que tu ne te souviennes pas de ta chute. Puis une minute plus tard tu as encore demandé ce qui était arrivé et ils te l'ont dit. Tu as compris. Et une minute après... Ils te l'ont dit quarante et une fois, et tu comprenais. C'était simplement que, quel que soit le nombre de fois qu'ils te mettaient ça dans le crâne, *ça* n'y restait pas ; mais tout le temps tu *savais* que ta tête recommencerait à fonctionner quand il faudrait. Et, à temps, elle fonctionna... Bien sûr, si tu étais ce gosse, toujours en train d'expliquer des trucs aux gens et à toi-même, tu ne voudrais pas embêter le type malade avec ça maintenant.

Regarde ce que tu as fait déjà, il t'a chassé par ce sursaut irrité de son esprit (lequel, avec ses yeux, est la seule chose capable de se mouvoir actuellement). L'effort immobile lui coûte une vague de nausée. Il a déjà eu mal au cœur auparavant, mais n'a jamais eu le *mal de mer,* et la recette est de garder les yeux sur l'horizon et de s'occuper l'esprit. Tout de suite ! Il a intérêt à s'occuper l'esprit — tout de suite — car s'il y a un endroit spécialement où il ne faut pas avoir le mal de mer, c'est dans un costume à pressurisation hermétique. Tout de suite !

Alors il s'occupe l'esprit du mieux possible, avec la mer, le sol, le ciel. Il est sur un terrain élevé, la tête appuyée contre un mur vertical de roche noire. Il y a une falaise semblable devant lui, couronnée de doux sable blanc et plat. Plus loin, en contrebas, la vallée et l'estuaire ; il ne peut encore s'en assurer. Mais il est *sûr* de voir la ligne de pas, qui commence derrière lui, passe à sa gauche, disparaît dans les ombres de la falaise et réapparaît plus loin pour s'évanouir enfin dans les ombres de la vallée.

En travers du ciel s'étire le vieux *voile de deuil,* avec les étoiles qui y brûlent des trous, et entre les trous le noir est absolu — un noir de ciel d'hiver, de sommet montagnard.

(Très loin sur son horizon intérieur, il voit le renflement et la crête de la vague de nausée qui approche ; il *contre-attaque* avec un accès de faiblesse, qui arrête et cerne et annihile la vague avant qu'elle puisse déferler. Occupe-toi l'esprit encore plus. *Maintenant.*)

Alors, précipite-toi vers lui avec la maquette du X-15. Ça l'aidera. Hé ! que dis-tu de cet engin ? Si t'es trop haut dans l'air raréfié pour garder le contrôle, t'as ces petites fusées en bout d'ailes, tu vois ? et aussi sur les côtés de l'empennage : tu piques, tu vrilles, tout ce que tu veux, grâce aux giclées d'air comprimé.

Mais le type malade retrousse sa lèvre fiévreuse : oh ! file, petit, file, veux-tu ? — tout ceci n'a rien à voir avec la mer. Alors tu files.

Le type malade force sa vue de plus en plus, notant tout ce qu'il voit avec une intensité méticuleuse, comme s'il pouvait lui incomber, un jour, de reproduire tout cela. A sa gauche, rien que la mer sous les étoiles, pas

de vent. Devant lui au-delà de la vallée, des collines arrondies avec de faibles franges de lumière. A sa droite, le bord saillant du mur noir contre lequel s'appuie son casque. (Il pense que les assauts distants de la nausée se sont calmés, mais il ne veut pas encore regarder.) Alors il fouille le ciel, noir et brillant, il nomme Sirius, il nomme les Pléiades, l'Etoile Polaire, la Petite Ourse, il nomme ce... Mais celui-là *bouge*. Regarde bien : oui, il bouge peu à peu ! C'est un flocon de lumière, qui paraît ridé, fissuré, assez semblable dans le ciel à un morceau de chou-fleur bouilli. (Evidemment il sait qu'il ne peut pas se fier à ses yeux en ce moment.) Mais ce mouvement...

Enfant, il était resté sur le sable froid, par une nuit glacée au bord de la mer, pour regarder le calme lumignon du Spoutnik sortir de la brume en ouest-nord-ouest ; à la suite de quoi, sans dormir, il avait enroulé des bobinages spéciaux pour son récepteur, risqué sa vie à tendre de hautes antennes, tout ceci pour capturer brièvement dans ses écouteurs les illisibles *bibip - hip - bibip* de Vanguard, Explorer, Lunik, Discoverer, Mercury. Il les connaissait tous (certains collectionnent bien des étuis d'allumettes, des timbres) et il connaît particulièrement, à ne pas s'y tromper, ce glissement impavide qu'il surveille maintenant dans le ciel.

Ce point mouvant est un satellite, et dans un moment, sans bouger, sans instruments autres que son chronomètre et son cerveau malade, il saura lequel. (Il est reconnaissant au-delà de toute expression — sans ce petit morceau de lumière, il n'y avait que ces traces de pas, ces traces errantes, pour lui montrer qu'il n'était pas seul au monde.)

Si tu étais ce gosse, entreprenant et hardi et plus que malin, tu pourrais en une journée environ trouver un moyen de mesurer la fréquence de passage d'un satellite avec, uniquement, une montre et ta cervelle ; tu pourrais voir que l'ombre dans les rocs, devant toi, n'est là que depuis tout à l'heure, à cause de la lumière du satellite qui se lève. Maintenant, si tu regardes l'heure exactement au moment où l'ombre sur le sable est égale à la hauteur de la falaise, et que tu la regardes à nouveau quand la lumière est au zénith et que l'ombre a disparu, tu multiplieras par 8 le nombre de minutes écoulées — réfléchis pourquoi : de l'horizon au zénith, c'est un quart de l'orbite, à peu de choses près, et à mi-distance dans le ciel, c'est la moitié de ce quart — et alors tu connaîtras la fréquence de passage de ce satellite. Tu connais toutes les fréquences — quatre-vingt-dix minutes, deux heures, deux heures et demie ; avec ça, et avec l'apparence de cet oiseau, tu trouveras de quel satellite il s'agit.

Mais si tu étais ce gosse, entreprenant ou plein de ressources ou ce que tu voudras, tu n'en parlerais pas au type malade, car non seulement il ne veut pas que tu l'ennuies, mais il y a pensé depuis longtemps et même, il surveille les ombres pour noter la fraction de seconde où se fera la triangulation. *Top !* Ses yeux s'abaissent sur le cadran du chronomètre : 0400 — la différence est négligeable.

Il a quelques minutes à attendre — dix ?... trente ?... vingt-cinq ?... — pendant que ce bébé lune grignote sa portion de tarte-à-l'ombre ; et c'est dur, cette attente, car bien que sa mer intérieure soit calmée, il y a des

courants au-dessous, des ombres qui nagent et évoluent. Occupe-toi. Occupe-toi l'esprit. Il ne doit pas nager vers cette grosse amibe invisible, quoi qu'il advienne : son premier pseudopode glacé est en train de s'avancer vers les centres vitaux.

Comme tu es un jeune gars sensé, plus tout à fait un gosse, et que tu désires aider le type malade, tu veux lui dire tout ce que tu sais de ce froid-au-ventre, de cette amibe implacable, environnante, invisible, menaçante. Tu sais tout — écoute, tu veux lui crier, ne t'inquiète pas de ce contact glacé. Il te suffit de savoir ce que c'est, c'est tout. Il te suffit de savoir ce qui glace tes tripes. Tu veux lui dire, écoute :

*
* *

Ecoute, voilà comment tu as rencontré le monstre, et comment tu l'as disséqué. Ecoute, tu faisais de la plongée sous-marine dans les Grenadines (1), une centaine d'îlots tropicaux en eau peu profonde ; tu avais un nouveau masque bleu à snorkel, du genre qui a la vitre et le tube tout-en-un, et des palmes bleues neuves aux pieds, et un fusil sous-marin bleu neuf — tout ça flambant neuf parce que tu venais de débuter, tu vois ; tu étais un débutant, défaillant de plaisir à cette facile intrusion dans le nouveau monde subaquatique. Tu étais parti en barque, tu étais en train de revenir, tu atteignais juste l'entrée de la petite baie, tu avais eu l'idée de rentrer entièrement à la nage. Tu l'avais dit aux gars et tu avais glissé dans la soyeuse eau tiède. Avec ton fusil.

Pas long du tout comme trajet, mais les débutants se trompent toujours sur les distances aquatiques. Pendant les cinq premières minutes, ce ne fut qu'un délice, ce chaud soleil sur le dos et l'eau si tiède qu'elle n'avait aucune température et que tu pensais voler. Avec ton visage sous l'eau, ton masque faisait partie de toi, tes larges palmes dévoraient les mètres, ton fusil ne pesait rien dans ta main ; le ressort de caoutchouc tendu vibrait par moments lorsque ton mouvement l'amenait à la surface ensoleillée. Dans tes oreilles chantait la voix monocorde du snorkel, et par l'invisible disque de glace tu voyais des merveilles. La baie était peu profonde — trois ou quatre mètres — et sablonneuse, avec de grands bancs de corail, des algues enchevêtrées qui ondulaient, et des poissons — quels poissons ! couleur écarlate et verte et d'un azur exacerbé, or et rouge et ardoise émaillée de points bleus, rose et pêche et argent. Et puis cette *chose* entra en toi, ce... ce monstre.

Il y avait des ennemis dans cet autre-monde : le serpent de mer couleur de sable tacheté avec sa grosse tête affreuse et sa bouche à l'envers, qui ne se sauvait pas mais regardait passer l'intrus ; et le *moray* bigarré avec ses mâchoires pareilles à des coupe-boulons ; et quelque part autour, sans doute, le barracuda avec son museau sournois et ses dents plantées vers l'intérieur pour arracher tout ce qu'il mord. Il y avait les oursins : l'œuf-de-mer rondelet et son épaisse fourrure d'aiguilles acérées, et les noirs

(1) Groupe de petites îles des Petites Antilles, entre La Barbade et La Trinité.

avec les longues épines qui entraient dans la chair de l'imprudent et y gîtaient pendant des semaines ; et le « poisson-lime », le « poisson-pierre », avec leurs barbillons empoisonnés et leur chair mortelle ; et le *stingaree* qui pouvait passer son épieu à travers un fémur. Mais ceux-là n'étaient pas des monstres, et ne t'inquiétaient guère, toi l'intrus qui brassais l'eau au-dessus d'eux. Car tu étais au-dessus d'eux de bien des façons — armé, rationnel, rassuré par la rive proche (la plage devant, les rochers de chaque côté) et par la présence du bateau pas très loin derrière. Et pourtant... tu fus assailli.

Ce fut d'abord un sentiment de malaise, pas pressant mais sournois, un contact aussi intime que celui de la mer ; tu fus enveloppé. Et puis il y eut le toucher — le glacial contact interne. Enfin conscient de sa présence, tu ris : pardieu, de quoi pouvais-tu avoir peur ?

Du monstre, de l'amibe.

Tu levas la tête et regardas. Le bateau s'était éloigné vers la falaise à droite, un des gars donnait un dernier coup de harpon (pour le homard). Tu fis signe à l'embarcation ; ce fut ton fusil que tu agitas, et en émergeant de l'eau il reprit le poids perdu et tu t'enfonças un peu et, comme si tu n'avais pas eu de snorkel, tu relevas la tête pour prendre une inspiration. Mais en levant la tête tu plongeas le bout du tube sous l'eau ; la valve se ferma ; tu aspiras une grande goulée de... de rien du tout. Tu replongeas la tête ; le tube se redressa ; ton air vint, et en même temps une giclée d'eau de mer qui te cingla quelque part dans la gorge. Tu la recrachas et te débattis, aspirant l'air avec des sanglots, gonflant ta poitrine jusqu'à en avoir mal, mais l'air ne semblait pas bon, pas du tout, comme un gaz dévitalisé, inerte, sans valeur.

Tu serras les dents et te dirigeas vers la plage, agitant fortement les pieds, sachant que c'était la seule chose à faire ; c'est alors qu'au-dessous, à droite, tu vis une grosse masse qui sortait du fond sableux de la mer. Tu savais que ce n'étaient que les récifs, rocs, coraux et algues, mais cette vue te fit hurler ; peu importait ce que tu savais. Tu obliquas vivement à gauche pour l'éviter, te débattis comme si *cela* voulait t'atteindre, et tu n'arrivais pas à avoir de l'air, de l'air, malgré le hululement de ton snorkel non obstrué. Soudain, tu ne pus supporter le masque, pas une seconde de plus, et tu le soulevas pour libérer ta bouche, et tu roulas, flottant sur le dos, ouvrant la bouche vers le ciel et respirant avec un bruit coassant.

Ce fut à ce moment-là que le monstre t'engouffra bel et bien, te faisant tournoyer à l'intérieur de lui-même — sans forme, sans contours, amibe illimitable. La plage, à quelques mètres, et les rives rocheuses de la baie, et la barque assez proche — tu pouvais les identifier mais plus les distinguer, car elles n'étaient plus qu'une seule et même chose... la chose qu'on nomme l'inaccessible.

Tu luttas ainsi pendant un moment, sur le dos, traînant le fusil sous toi, haletant pour recevoir assez d'air tiède dans tes poumons. Puis lentement des bribes de raison commencèrent à tourbillonner dans la brume de ton esprit, à la dissoudre et à la colorer. L'air entrant et sortant de ta

bouche grimaçante et effrayée commença enfin à être tangible, et le monstre se retira.

Tu fis l'inventaire, vis le rivage, la plage, un arbre tordu. Tu sentis ton corps renaître tandis que les rouleaux redevenaient des vagues. Une douzaine de brasses à peine t'amenèrent à un endroit où tu pus prendre pied et te dresser ; ta cheville frappa le corail dans une souffrance merveilleuse et tu pataugeas vers la rive au milieu de l'écume. Tu atteignis le sable mouillé, dur, et finalement en deux pas ultimes, par un restant de bravade, tu dépassas la ligne de marée haute, et t'allongeas sur le sable sec, incapable de remuer.

Etendu dans le sable, avant même de pouvoir bouger ou réfléchir, tu fus capable de ressentir un triomphe — triomphe parce que tu étais vivant, et parce que tu le *savais* sans penser à rien.

Lorsque tu *pus* réfléchir, ta première pensée fut pour le fusil, et le premier mouvement que tu pus exécuter fut de le lâcher enfin. Tu avais failli mourir parce que tu ne l'avais pas lâché avant ; sans lui tu n'aurais pas été surchargé et tu n'aurais pas eu cette panique. Tu l'avais gardé (tu commençais à le comprendre) parce que sinon, quelqu'un eût dû aller le rechercher — très facilement — et tu n'aurais pas supporté les moqueries. Tu avais failli mourir parce qu'Ils auraient pu rire de toi.

C'était le début de la dissection, de l'analyse, de l'étude du monstre. Cela débuta alors ; cela ne prit jamais fin. Une partie de ce que tu appris était à peine importante ; le reste : vital.

Par exemple, tu appris à ne jamais t'aventurer avec un snorkel plus loin que la limite de retour possible sans snorkel. Tu appris à ne jamais garder de superflu dans un danger : même une main ou un pied pouvaient être aussi encombrants qu'une arme ; la fierté était encombrante, la dignité aussi. Tu appris à ne jamais nager seul, même s'Ils riaient de toi, même si tu pêchais toi-même un poisson et devais dire ensuite : « nous » l'avons pris. Par-dessus tout, tu appris que la peur a de multiples doigts, et l'un d'eux — très simple, fait d'une trop grande concentration d'anhydride carbonique dans ton sang, ainsi que de respirations trop précipitées dans ton tube — n'est pas du tout de la peur, mais paraît être la peur, et peut se transformer en panique et te tuer.

Ecoute, tu veux lui dire, écoute, il n'y a rien d'inutile dans une telle expérience, ou dans toute l'étude qu'elle provoque : car un homme qui peut en tirer suffisamment d'enseignements pourra devenir assez capable, assez prévoyant, modeste, ouvert, pondéré, pour être qualifié, et être choisi pour...

Tu oublies cette pensée, ou tu t'éloignes, parce que le type malade ressent ce contact glacé tout au fond de lui en ce moment même, il ne *peut pas* l'ignorer — il le sent bien plus profondément et bien plus fortement que tout ce que toi, avec ton expérience et ta certitude, tu pourrais lui expliquer même s'il le désirait — et il ne le désire pas. Alors dis-lui quand même ; dis-lui que ce contact glacé est une chose aussi simple, aussi explicable que l'anoxémie, ou même que la joie : c'est un triomphe qu'il sera

capable d'apprécier quand sa tête recommencera à fonctionner correctement.

Un triomphe ? Il est vivant après... après *ça,* et cela ne semble pas être un triomphe, comme cela le fut aux Grenadines, et comme cette autre fois, quand il eut le mal des profondeurs, sauva sa propre vie, et deux autres vies. Maintenant, pour une raison quelconque, ce n'est pas la même chose : il paraît y avoir un motif pour que le fait d'être en vie *après* ne soit pas un triomphe.

Pourquoi pas un triomphe ? Parce que ni douze, ni vingt, ni même trente minutes ne suffisent au satellite pour accomplir son huitième d'orbite : cinquante minutes ont passé, et il y a encore une tranche d'ombre là-bas. C'est cela, *cela* qui pose le doigt glacé sur son cœur, et il ne sait pas, il ne sait pas, il ne *saura* pas pourquoi ; il a peur de le savoir quand sa tête fonctionnera de nouveau...

Oh ! où est ce gosse ? Où trouver un moyen — n'importe lequel — de s'occuper l'esprit, de l'appliquer à quelque chose, à tout *sauf* à cette montre qui va plus vite que le satellite ? Hé ! fiston, viens par ici — qu'est-ce que t'as là ?

Si tu étais le gosse, alors tu lui pardonnerais tout et tu te pencherais avec ta nouvelle maquette, pas un jouet, pas un hélicoptère ou un avion à fusée, mais la grosse, celle qui ressemble à une cartouche trop grande. Elle est si grande que même un type malade, irrité, ne peut appeler ça un jouet. Une cartouche géante, mais regarde : les quatre cinquièmes du bas, c'est Alpha — tout muscle — avec une poussée de cinq cent tonnes. (Détache-le, jette-le). La moitié de ce qui reste est Bêta — tout cerveau — qui te met sur ta route. (Détache-le, jette-le). Et maintenant regarde la fraction brillante qui reste. Touche un contrôle quelque part et vois — tu vois ? Il y a des ailes, de larges ailes triangulaires. C'est Gamma, qui a des ailes, et sur son dos il y a une petite saucisse ; c'est une mite avec une saucisse sur le dos. La saucisse (click ! elle est libérée) est Delta. Delta est le dernier morceau, le plus petit : Delta, c'est le chemin du retour.

Ce qu'on arrive à inventer, de nos jours ! Un beau jouet. Un beau jouet. Va-t-en, petit. Le satellite est presque au zénith, la lame d'ombre diminue, diminue, disparaît presque et... disparaît.

Top : 0459. Cinquante-neuf minutes ?... A peu de choses près. Par huit... 472... soit, heu, 7 heures 52 minutes.

Sept heures cinquante-deux minutes ? Mais... il n'y a pas un satellite autour de la Terre avec une telle fréquence de passage. Dans tout le système solaire il n'y a que...

Le doigt glacé se fait dur, implacable.

L'Est pâlit et le type malade se tourne dans cette direction, souhaitant la lumière, le soleil, une fin aux questions dont les réponses n'ont pu être prévues. La mer s'étale sans fin vers la lumière qui grandit, et sans fin, quelque part hors de la vue, rugissent les vagues. L'Est pâlissant blanchit les sommets des collines de sable et donne un blessant relief à la ligne d'empreintes. Ce doit être le copain — l'homme malade le sait — parti

chercher du secours. Pour le moment il ne peut se rappeler *qui* est le copain, mais il s'en souviendra à temps, et d'ici là, les traces de pas lui tiendront compagnie.

Le bord supérieur du soleil se projette au-dessus de l'horizon avec un éclat vert instantanément disparu. Il n'y a pas d'aube, rien que l'éclat vert et puis un blanc jaillissement de lumière sans équivoque. La mer ne serait pas plus blanche, plus calme, si elle était gelée et couverte de neige. A l'Ouest, les étoiles scintillent toujours et, juste au-dessus, le satellite rabougri est à peine affadi par la lumière qui augmente. Un amas informe dans la vallée commence à prendre l'aspect d'une sorte de cité de tentes, ou d'une espèce d'installation avec des immeubles en forme de voiles et de tubes. Ceci aurait une signification pour le type malade si sa tête marchait bien. Bientôt, ça irait.

A l'horizon la mer, juste sous le soleil levant, se comporte étrangement, car à cet endroit où normalement devrait se trouver une étendue d'un éclat insupportable, se trouve une tache de brun. Comme si le brasier blanc du soleil asséchait la mer — car regarde, regarde ! la tache devient un arc, et l'arc devient un croissant qui court en avant du soleil, la mer blanche devant lui, et derrière lui une plaine de cacao en poudre qui s'étale lentement.

Auprès du doigt qui pèse sur lui, un autre doigt s'installe, puis un autre, qui se préparent à ce serrement, cette étreinte, cette ultime crise de folle panique. Et pourtant, au-delà de cette étreinte, il y a encore le triomphe à savourer si la crise n'est pas de panique mais seulement de la peur — le triomphe, et la gloire. C'est peut-être cela qui constitue toute sa lutte : s'endurcir, se préparer à supporter le pire provoqué par cette peur, car s'il peut le supporter, il y a le triomphe de l'autre côté. Mais... pas encore. S'il vous plaît, pas encore.

Quelque chose vole (ou vola, ou volera — il est un peu embrouillé) vers lui, de l'ouest lointain où brillent encore les étoiles. Ce n'est pas un oiseau et ça ne ressemble à aucun avion sur terre, car son aérodynamisme est incongru. Des ailes si larges et si fragiles n'auraient aucune utilité, fondraient et se détacheraient dans l'atmosphère terrestre. Alors il voit (parce qu'il préfère le voir ainsi) que c'est la maquette du gosse, ou une partie, et pour un jouet, ça marche vraiment bien.

C'est la partie appelée Gamma, et elle plane, se balance parallèle au sol, ralentit, ralentit, puis se pose lentement, soulevant des gerbes gracieuses de sable fin dans son sillage. Et elle court au sol sur une longueur incroyable jusqu'à *attention* jusqu'à ce qu'un rebond *attention* l'amène sur une crevasse *attention attention !* et avançant toujours elle sort ses béquilles. Alors Gamma, fatiguée, enfonce lentement sa large aile gauche dans le sable, creuse profondément, et tandis que l'aile se brise, Gamma ralentit, se couche sur le flanc, vire doucement, pointant son autre aile triangulaire, en forme de tente, vers le ciel, et s'écrase de côté sur les rocs au fond de la vallée.

Pendant qu'elle carambole, la saucisse se détache de son dos, la petite Delta, qui fait un saut périlleux, retombe et se brise l'échine sur les rochers,

éparpille une pluie de graphite provenant du modérateur de sa pile. *Attention ! Attention !* Et au même instant, de la masse finalement arrêtée de Gamma, jaillit une poupée, qui titube et s'effondre dans le sable, dans les rochers et dans le graphite écrasé de l'épave de Delta.

*
* *

L'homme malade regarde, paralysé, ce jouet se détruire lui-même : ce qu'on arrive à inventer de nos jours — et avec une horreur glacée implore la poupée inerte dans les débris fumants de la pile atomique : *ne reste pas là, vieux — va-t-en ! va-t-en ! c'est mortel, tu sais !* Mais il semble qu'une nuit, un jour, et encore une demi-nuit s'écoulent avant que la poupée se remette sur pied en vacillant et, maladroite dans son costume à pressurisation, s'enfuie sur un côté de la vallée, gravisse une falaise coiffée de sable, glisse, tombe, gise sous une lente cascade d'ancien sable froid jusqu'à ce que, à part le casque et un bras, elle soit entièrement ensevelie.

Le soleil est haut maintenant, assez haut pour montrer que la mer n'est pas une mer, mais une plaine brune dont la carapace nocturne de gelée a fondu, comme elle fond actuellement sur les collines, se diffusant dans l'air et estompant les contours du disque solaire, si bien qu'en peu de minutes il n'y a plus de soleil du tout, mais seulement une tache aveuglante à l'est. Puis la vallée perd ses ombres et, telle un diorama, révèle la forme et la nature de l'épave là-bas dans la vallée : ce n'est pas une cité de toile, une installation quelconque, mais la véritable ruine de Gamma et la masse éviscérée de Delta (Alpha était le muscle, Bêta le cerveau, Gamma était un oiseau, mais Delta, Delta était le retour-à-la-maison).

Et c'est de là que provient la ligne de pas, vers l'homme malade, le dépassant, grimpant l'escarpement, et disparaissant un peu plus loin, effacée par le glissement de sable qui l'a enfoui ici. Les pas de qui ?

Il sait *de qui,* qu'il ignore ou non qu'il le sait, qu'il veuille l'ignorer ou non. Il sait *quel* satellite possède (à peu de chose près) une telle fréquence (tu la veux exactement ? 7 heures virgule 66). Il sait *quel* monde possède une telle nuit, et un tel éclat gelé le jour. Il sait tout ça, comme il sait que la radioactivité répandue déverse le fracas puis le murmure des vagues dans les écouteurs d'un type.

Si tu étais ce gosse : ou plutôt si finalement tu étais le type malade, car ce sont les mêmes ; alors sûrement tu pourrais comprendre pourquoi, parmi mille autres choses, même brisé, *choqué,* malade de radiations calculées (au départ), de radiations computées (à l'arrivée) et de radiations au-delà des limites supportables (le temps passé dans les débris de Delta), tu voudrais penser à la mer. Car aucun fermier qui manipule le sol avec amour et savoir, aucun poète qui le chante, aucun artiste, bâtisseur, ingénieur, même aucun enfant qui éclate en sanglots devant l'inexprimable beauté d'un champ de jonquilles — aucun de ceux-là n'est aussi intime avec la Terre que ceux qui vivent, survivent, respirent et évoluent dans ses océans. Aussi tu *dois* penser à la mer ; tu dois rester avec elle en attendant d'être moins malade, et mieux préparé à affronter la vérité.

Et la vérité, c'est que le satellite qui s'efface là-haut est Phobos, que ces traces de pas sont les tiennes, qu'il n'y a pas de mer là-bas, que tu t'es écrasé au sol, que tu es mourant et que dans un moment tu seras mort. La froide main prête à serrer et à arrêter ton cœur n'est pas l'anoxémie ni même la peur, c'est la mort. Et s'il y a une chose plus importante, c'est *maintenant* qu'elle doit se montrer.

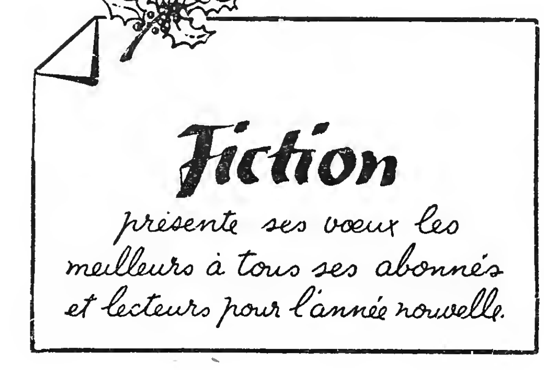
L'homme malade regarde la ligne de ses propres pas, témoignant qu'il est seul, et l'épave en contrebas, qui démontre qu'il n'y a pas de moyen de retour, et il regarde l'Est blanc et l'Ouest bigarré et le satellite qui va disparaître. Les vagues battent à son oreille. Il entend ses artères. Il entend ce qui lui reste de souffle. Le froid l'étreint et l'ensevelit au-delà de toute mesure, de toute limite.

Alors il parle, il crie : alors avec joie il emporte son triomphe de l'autre côté de la mort, comme on emporte un gros poisson, comme on termine une tâche difficile et éreintante, comme on reprend son équilibre au bout d'un grand saut risqué, et, comme il disait « nous avons pris un poisson », il n'utilise pas le « je ».

— « Dieu, » crie-t-il en mourant sur Mars, « Dieu, nous avons réussi ! »

(*Traduit par P.-J. Izabelle.*)





Premier Empire

par FRANCIS CARSAC

Francis Carsac avoue qu'il a une tendresse secrète pour la nouvelle que vous allez lire : c'est en effet la première nouvelle de science-fiction qu'il ait jamais écrite, il y a plus de six ans! Divers hasards ont voulu depuis qu'elle reste dans ses cartons, et c'est une version (légèrement) remaniée que nous vous présentons aujourd'hui.

Nous avons tenu à préciser ces détails au cas où des lecteurs s'étonneraient d'une similitude entre cette histoire et le livre de John Atkins : « Les Mémoires du futur » *(Denoël). Qu'il soit donc entendu que Carsac avait eu avant Atkins l'idée qui sert de base à son récit.*



LES baraquements de plastex s'étendaient en arc irrégulier dans la clairière : à droite, le générateur de force, puis le hangar des robots, les magasins, les quartiers d'habitation, le laboratoire, le garage de l'hélicoptère. Plus loin, sous le manteau végétal, se dressait l'amoncellement croulant des ruines de la ville sans nom. Elles s'étageaient, en pyramides irrégulières, coiffées d'arbres aux racines noueuses étreignant les murs comme des pieuvres. Tant de siècles avaient passé depuis que la Ville était morte, tant de pluies avaient battu les pans de murs, les toits effondrés, les fenêtres béantes, tant de feuilles mortes s'étaient accumulées, se décomposant lentement en humus, qu'à peine, de-ci, de-là, émergeait une silhouette aux angles nets, rappelant l'ordre géométrique de l'Homme.

La clairière était artificielle. Du côté opposé à la Ville, les arbres centenaires, sectionnés en énormes rondins, gisaient pêle-mêle, comme les avaient jetés les mâchoires géantes des machines. A peine jaunies encore, leurs feuilles bruissaient doucement à la brise.

Dans la grande tranchée qui éventrait les décombres, d'autres machines travaillaient. Ce n'étaient plus les puissants engins qui avaient servi à débrousser, mais d'autres, infiniment délicats. Leurs longs tentacules souples s'insinuaient sous les débris, les levaient avec précaution, les chargeaient dans de petits wagonnets. Bientôt ces merveilleux robots deviendraient eux-mêmes trop grossiers, et les archéologues humains les remplaceraient. Car c'était un chantier de fouilles.

Trois hommes étaient assis dans le laboratoire, autour d'une table encombrée de papiers et de fragments de fer rouillé : Jan Dupon, archéologue et chef de la mission, Will Lewis, le linguiste, et Stan Kowalski, l'ingénieur qui dirigeait, à menus gestes de main sur un clavier, les automates qui creusaient la tranchée. Sans cesser de surveiller l'écran, il demanda :

— « Alors ? »

— « Alors, toujours rien au chantier VII. Je viens de télécommuniquer avec Asturias. Rien de ce qui nous intéresse. Des chroniques personnelles, comme toujours : l'histoire d'un certain Dominique, en français. Aucun intérêt. Elle date sûrement d'avant l'ère galactique, puisqu'on n'y fait même pas allusion aux simples voyages interplanétaires. Des fragments de l'histoire, assez sordide, d'une femme appelée Bovary, également en français. Je me demande quel intérêt les ancêtres pouvaient trouver à ces chroniques. Cela nous donne, bien sûr, quelque idée de leur vie, mais pour eux, ce n'était que de l'histoire contemporaine. Je ne suis pas assez fat pour penser qu'ils écrivaient pour les archéologues futurs ! Songez qu'une chronique relative à une femme au caractère impossible, nommée Scarlett, a été retrouvée, à l'état de fragments, dans 71 chantiers de fouilles différents, dans pas moins de sept langues différentes — et cela fut précieux pour le déchiffrement de certaines d'entre elles ! — ce qui fait que, sauf quelques lacunes, nous n'ignorons rien de la vie de cette créature antégalactique ! Heureusement, le chroniqueur a inséré, par-ci, par-là, des renseignements sur la civilisation de cette période, et sur une guerre dont nous n'aurions eu aucune idée. »

Il haussa les épaules, et continua :

— « Mais pour ce qui nous intéresse vraiment, rien. Rien depuis la trouvaille Horis. Comme tu le sais, Stan, les premiers indices relatifs à l'existence, avant la Guerre Infernale, d'un empire humain galactique ont été exhumés, il y a un peu plus d'un siècle, des ruines de Ch'kago : un fragment de chronique sur la colonisation des planètes de Bételgeuse, trois pages en tout. Puis, de-ci, de-là, au hasard des fouilles, quelques renseignements complémentaires : d'importants fragments d'un historien appelé Asimov, probablement d'origine française, puisqu'il signait parfois Paul le Français, relatant la destruction d'une planète Florina par un catacylsme cosmique. La relation de la catastrophe elle-même manque, d'ailleurs. Il y est question d'un Empire de Trantor, que l'on retrouve dans d'autres fragments du même historien. Un autre, dont le nom est perdu, et qui semble plus ancien, nous a conservé une part du folklore des premiers astronautes, en particulier un très beau poème sur les vertes collines de la Terre. Puis, il y a trente ans, ce fut la trouvaille Horis, dans le site de Frisco : 126 fragments — aucun texte complet, malheureusement — qui établirent de façon irréfutable que l'homme avait atteint un grand nombre d'étoiles, y avait trouvé des planètes habitables, et les avait colonisées. Parmi ces fragments, l'un se rapportait aux débuts de la Guerre Infernale, et c'est par lui que nous savons qu'elle a impliqué tous les mondes humanisés. Si les destructions ont été partout aussi complètes qu'ici, il n'est pas étonnant que nous n'ayons jamais reçu de visites. Rappelle-toi, Stan ! Nous ne savons même pas combien de siècles se sont écoulés depuis la guerre. De siècles... ou plutôt de millénaires ! Les estimations par la radio-activité ont donné des résultats incohérents : de deux mille à dix-sept mille ans, selon les échantillons ! Quelquefois, le soir, quand je regarde les étoiles et que je pense à nos frères perdus, isolés sur

ces mondes lointains — il y a bien dû y avoir des survivants, là aussi ! — quand je pense que nous n'avons rien trouvé qui puisse nous mettre sur la voie du vol cosmique, rien que des allusions obscures qui semblent à nos plus grands physiciens de purs non-sens, je sens monter en moi une rage et un regret indicibles, à l'idée de notre patrimoine perdu, gaspillé par la fureur meurtrière des Ancêtres ! Oh ! je sais. C'est presque un blasphème ! Mais nous, archéologues, qui connaissons leurs chroniques, nous les jugeons plus durement. Pensez-y ! Tout ce que cela représentait de puissance pour le bien, de victoires sur la nature ! Perdu, gâché ! Songe, Stan ! Conduire un astronef interstellaire ! Nous ne sommes pas encore allés sur Mars ! Depuis 18 siècles que l'Histoire a recommencé, nous avons gravi péniblement à notre tour les marches déjà gravies par les aïeux, et nous sommes encore loin, bien loin, des sommets qu'ils avaient atteints ! »

— « D'accord, » dit Will. « Techniquement, nous ne sommes pas de force. Socialement, je crois que nous les avons déjà dépassés : un seul monde uni, au lieu des anciennes nations, une langue commune, et pas trace de ces déviations mentales dont nous trouvons tant d'exemples dans les chroniques, et qui nous sont si difficiles à comprendre. Eh là, Stan ! »

D'un geste bref, l'ingénieur coupa un contact. Les robots s'immobilisèrent. Au bout de la tranchée, derrière une plaque de métal à demi-soulevée, un trou noir béait.

— « A nous maintenant, Will. Je voudrais que Wang soit de retour. Stan, tu restes ici, et si ça croule, ne tarde pas trop à nous dégager ! »

Casques sur la tête, outils à la main, ils partirent. Sous le rayon du phare, le trou se révéla constituer l'amorce d'une galerie à demi effondrée, coupée de racines. Dupon parla dans son microphone.

— « La courtillère, Stan. »

Un appareil compliqué s'avança. Six courtes pattes métalliques, la première paire fouisseuse, soutenaient une carapace bombée. Il s'insinua dans la galerie et de son dos, par de multiples trous, jaillirent des filets d'un liquide gluant qui, s'aplatissant contre les parois et séchant immédiatement, formèrent une mince et dure croûte résistante. A sa suite passèrent les hommes. La galerie se prolongea pendant une centaine de mètres, tourna, finit devant une porte de métal.

— « Nous sommes sous l'ancien niveau du sol, » dit Will.

— « Certainement, et même assez profondément. Il faut ouvrir cette porte. »

Ce fut un long et pénible travail. La porte avait été condamnée il y avait bien longtemps, aux temps révolus de la ville morte, soudée à son cadre métallique. Ils la forcèrent au chalumeau. Une bouffée d'air épais s'échappa, les faisant suffoquer presque. Ils mirent leurs masques respiratoires et avancèrent.

La salle était rectangulaire, toute blindée de métal inoxydable, et soutenue par d'énormes piliers de maçonnerie. Elle était meublée d'une grande table centrale, de quelques sièges, d'armoires, et, dans un coin, d'un grand divan sur lequel reposaient deux squelettes humains. Instinctivement, ils saluèrent.

Jan, qui avait des notions d'anthropologie, examina les crânes.

— « Race blanche. Jeunes, moins de 20 ans probablement. Cette salle a dû être un abri, au début de la Guerre. Ils se sont sans doute trouvés bloqués par l'effondrement des maisons, et ont péri de faim, ou de manque d'air. La galerie par où nous sommes arrivés devait être une sortie de secours, mais a été condamnée — pourquoi ? Nous ne le saurons jamais. Il y a une autre porte à ce bout, je crois ? »

Elle donnait sur une seconde pièce plus petite. Will promena le rayon de sa lampe, faisant jaillir de l'oubli divers objets. Il poussa un hurlement soudain : là, par rayons entiers, s'étageaient des livres ! Il se précipita vers eux.

— « N'y touche pas, malheureux ! Ils vont s'effriter ! C'est l'affaire de Wang ! »

— « Eh ! je sais bien ! Mais regarde ! Il y en a plus de mille ! Qu'allons-nous trouver là-dedans ? Le secret du chemin des étoiles ? »

Doucement, attentifs à ne pas créer de remous d'air, ils approchèrent. Sur quelques dos conservés, Will lut des titres :

— « Traité de Paléontologie. Ça, c'est du français. Hand-book of... Le reste manque. De l'anglais, qui semble avoir été la langue la plus répandue. Je ne puis rien tirer de ce troisième titre, trop effacé, mais l'accumulation des consonnes semble indiquer une langue du groupe slave. Ah ! zut... »

Il avait effleuré de sa manche une mince revue posée à plat sur un rayon, et elle venait de tomber en poussière.

— « Sortons, Will. Ce n'est pas encore pour nous. Ne risquons pas de détruire la plus belle découverte archéologique de tous les temps. Quand Wang aura consolidé tous ces livres, tu auras de quoi t'amuser à les traduire, pendant quelques années ! »

— « Tu as raison. Mais, d'après ce que j'ai pu comprendre, il semble que ce fut la bibliothèque d'un géologue ou d'un paléontologiste. La première bibliothèque scientifique exhumée ! Si nous avons quelque chance de trouver trace du Grand Secret, c'est ici. Je pense que les savants de cette époque, comme les nôtres, ne se cantonnaient pas trop dans leurs spécialités. »

Quand ils sortirent de la galerie, la nuit tombait. Les machines avaient cessé tout travail, rangées dans les hangars. Stan les reçut avec effusion.

— « Je commençais à être inquiet. Vous êtes restés deux heures sans donner signe de vie. Je vous ai appelé par radio trois fois, et bien que les machines n'aient rien signalé d'anormal, j'allais venir vous chercher. »

— « Nous étions dans une salle métallique, un ancien abri, ce qui t'explique le silence de la radio. Appelle Wang immédiatement. »

— « Mais son congrès ne finit que dans deux jours, et tu lui as donné la permission... »

— « Appelle Wang immédiatement ! Ne comprends-tu pas ? Nous avons trouvé une bibliothèque ! »

— « Dois-je transmettre la nouvelle au Centre ? »

— « Non, pas encore. Il n'est point sûr que nous arrivions à sauver les livres. S'il y a échec, j'aime mieux qu'il ne soit connu que le mois prochain, après que nous aurons reçu nos crédits ! »

*
* *

Wang arriva au petit matin, minuscule homme jaune qui pilotait son hélicoptère avec des gestes délicats de ciseleur. A peine débarqué, il se mit au travail. Tâche infiniment lente et minutieuse, et dont il exagérait peut-être, par scrupule, la lenteur et la minutie. Il hésita longtemps, se demandant s'il allait ou non appliquer le dernier procédé découvert, qui avait fait l'objet du Congrès auquel il venait d'assister. Finalement, devant l'importance de la trouvaille, il s'en tint aux vieux procédés, moins élégants, mais éprouvés. Un par un, les livres, subtilement imprégnés de matière plastique, cessèrent d'être de fragiles amas de molécules à la merci du moindre choc pour se transformer en blocs solides. Il n'était pas encore question de les feuilleter, mais du moins pouvait-on lire les titres quand la couverture était conservée. Il y avait de nombreux livres de géologie et de paléontologie, quelques livres d'histoire — le plus récent daté de l'an 1998 de l'Ere ancienne, donc bien antérieur à la Guerre Infernale, jugea Jan — un ou deux livres de mathématiques élémentaires, et enfin un bon nombre de chroniques. Ces dernières, non reliées, n'avaient presque jamais conservé leur couverture.

A mesure que les livres consolidés s'entassaient sur la table du Laboratoire, attendant le second traitement qui permettrait de les ouvrir, Jan se sentait de plus en plus désappointé. Il semblait y avoir là de quoi alimenter pendant des années les querelles de l'Académie d'Histoire, mais rien qui pût les rapprocher du moment où l'homme, s'élançant sur la trace des Ancêtres, retrouverait, par-delà les espaces interstellaires, les restes de son Premier Empire.

Le dernier livre prit place sur la table, et Wang annonça qu'il passerait, dès le lendemain, à la seconde phase de la restauration.

L'enhousiasme qui avait secoué Jan après la découverte était complètement tombé. Dans cette civilisation de froide raison, un atavisme capricieux l'avait fait naître rêveur, insatisfait. Au-delà des horizons trop connus de la Terre, médiocre planète qu'un simple avion encerclait en dix heures, il aspirait aux espaces infinis, à l'ivresse de la découverte. Ah ! fouiller des ruines non humaines ! Voir se lever le soleil — un *autre* soleil ! — sur un monde inconnu. Etudier l'influence du milieu sur la civilisation humaine... Souvent, quand le ciel était clair, il avait regardé ces lointaines étoiles, aujourd'hui hors d'atteinte. L'Homme avait pourtant franchi ces abîmes, autrefois. Il devait bien y avoir, parmi les restes éparpillés de l'Empire, une planète moins stricte, moins farouchement tendue dans la lutte pour la vie que la Terre ! Les Ancêtres ! Ils avaient été si grands, si futiles, et si faibles ! La Terre, saccagée par la dernière guerre, ne pouvait plus qu'à peine nourrir les quelque cent millions d'hommes qu'elle portait. Hier soir encore la radio avait annoncé une nouvelle restriction sur les naissances.

Il y avait, dans cette recherche désespérée des traces du Premier Empire, plus que de la simple curiosité scientifique. Il y avait toute la différence entre un monde par force malthusien, et un Univers aux possibilités infinies. Que manquait-il donc aux hommes modernes pour retrouver le Grand Secret ? Quelle qualité, que les Ancêtres avaient possédée, et qui n'existait plus ? Peut-être la déraison, la confiance forcenée dans les destinées de la Race, que la dernière guerre avait brisée.

Jan haussa les épaules. S'il voulait conserver la direction de chantiers de fouille, et échapper à l'accusation d'irréalisme — la pire de toutes ! — il valait mieux ne pas exprimer de telles pensées.

Le traitement s'acheva. Les livres furent ouverts. Il y avait là, trésor inestimable, un grand dictionnaire anglais. Mais rien qui pût mettre l'humanité sur le chemin des étoiles.

Les fouilles continuèrent. Les rapports furent écrits, envoyés au Centre. La routine quotidienne absorba à nouveau les vies. La radio n'annonçait guère que de tristes nouvelles. Une variété de mauvaise herbe, mutée sur les territoires radio-actifs, et rebelle aux hormones végétales, venait d'envahir une vaste superficie cultivée en Amérique du Nord. Il fallut encore restreindre le contingent de naissances permises. Il y avait vingt ans, dans un élan d'enthousiasme à la suite de la démonstration, par le grand mathématicien Tavernir, de l'existence de l'hyperespace, confirmant ainsi les chroniques galactiques, le Conseil avait laissé l'humanité se multiplier trop abondamment. Mais depuis aucun progrès n'avait été fait, rappelait le communiqué gouvernemental.

Ce jour-là, les archéologues avaient un hôte, ami d'enfance de Wang, et jeune physicien de l'équipe de Tavernir, nommé Nilsson.

— « Je ne comprends pas, » dit Jan, « comment vous, physiciens, n'arrivez pas à nous donner la clef de l'espace. Si j'en crois les chroniques — et il n'y a aucune raison de ne pas les croire, car pourquoi écrire quelque chose de faux ? — les Ancêtres disposaient de plusieurs modes de voyage interstellaire : Warp-drive, Over-drive, High-C drive, etc. Ce pourraient être des noms différents pour désigner la même chose, mais je ne le crois pas, car le peu de renseignements que nous avons à leur sujet semble indiquer le contraire. Evidemment, tous devaient être fondés sur l'utilisation de l'hyperespace... »

— « Oui, et nous savons que cet hyperespace existe, comme l'a démontré mon maître le Professeur Tavernir. Mais nous n'avons aucune idée de la façon dont nous pourrions attaquer le problème. Et je pourrais rétorquer que je ne comprends pas pourquoi, vous, archéologues, n'arrivez pas à trouver une seule chronique où les détails techniques soient indiqués ! »

— « Quand vous prenez votre hélico, pensez-vous, chaque fois, au principe de Wilson-Suhigara, sur lequel tous nos moteurs fonctionnent ? »

— « Je comprends. Mais pour en revenir à l'hyperespace, je vous disais que nous ne savions même pas comment attaquer le problème. Ce n'est plus tout à fait vrai. Dernièrement, Alvarez et moi, nous avons eu une idée, trop technique pour l'exposer ici... »

— « Merci ! »

— « De toute façon, je n'aurais pas le temps. Nous avions même imaginé une expérience cruciale. Nous l'avons faite, il y a trois jours. »

— « Alors ? »

— « Alors, rien. Ça n'a pas marché. Le bloc de métal qui aurait dû disparaître n'a pas disparu. Ce n'est pas un échec total, toutefois, car nous avons détecté un effet tout à fait nouveau, sans rapports d'ailleurs avec ce que nous attendions. Enfin, on ne sait jamais... »

Le physicien repartit. Jan se dirigea vers le chantier de fouilles. Il explorait, sans grand espoir, une maison écroulée. La terre l'avait envahie, et tout ce qui avait été bois était pourri, tout ce qui avait été fer n'était plus que rouille. Cependant, un peu avant la fin de la journée, il tomba devant une porte métallique encastrée dans un mur. Quand elle eut été ouverte au chalumeau, il pénétra dans un second abri, identique au premier. Il y avait peu de livres, cette fois. Mais, posé bien en évidence sur une table de métal, un volume ouvert montrait une illustration où l'on voyait un homme casqué, un bizarre pistolet au poing, se défendre contre une nuée de monstres. D'autres volumes du même format s'empilaient sur le plancher. Sur celui du sommet, Jan put déchiffrer : *As...... Science ....on.* Il n'y avait aucun doute, c'était là le format, la typographie d'une des séries les mieux connues des chroniques du premier Empire, celles que dirigeait l'historien Campbell. Peut-être, avec un peu de chance, y en aurait-il quelques-unes de complètes, et peut-être aussi, pour une fois, le chroniqueur serait-il entré dans les détails techniques.

Avec enthousiasme, Wang se mit au travail, sans même attendre le jour. A peine restauré, le premier livre passa sous la coupe de Will, qui s'enferma pour le traduire.

Il ne resta pas isolé dix minutes !

Il ressortit, la face pâle, tenant à la main le volume intact. Sur la couverture, au-dessus d'une illustration représentant un astronef fusiforme, s'étalait le titre complet : *Astounding Science Fiction.* Il jeta la brochure sur la table.

— « Eh ! attention ! Tu vas l'abîmer ! »

— « L'abîmer ! Vraiment ! Tu sais ce que veut dire *fiction ?* »

— « Oui, je crois. C'est un mot commun à deux ou trois langues mortes, telles que l'anglais et le français, un synonyme de « chronique ». Dans un des livres de l'autre jour, il y avait l'expression : « *l'exploration du cosmos décrite dans les fictions* »... »

— « Tu sais que ce premier lot comportait un dictionnaire. Eh bien ! voici le sens réel du mot fiction : création de l'imagination, invention fabuleuse ! »

Le silence tomba.

— « Alors... »

— « Alors oui, Jan, les Ancêtres, non contents de ravager la Terre, furent aussi des *menteurs !* Des menteurs, comprends-tu ? Il n'y a pas eu de Premier Empire, jamais, jamais, et l'homme n'a jamais quitté sa planète ! »

— « Mais les traces sur la Lune ? »

— « La Lune, peut-être. Mars aussi, pour ce qu'on en sait, mais que faire de ces mondes morts ? »

Et lentement, il ajouta :

— « Les salauds ! »

***

Jan errait dans la forêt. Il ne pouvait encore y croire. Toute une civilisation fondée sur le mensonge ! Il n'y avait pourtant pas de doute. Toutes ces chroniques, tant personnelles que galactiques, n'étaient qu'un tissu d'inventions, de mensonges. Comment se fier désormais à quoi que ce soit venant des Ancêtres ? Leur Histoire ? Leurs sciences ? Pfutt ! Une civilisation capable de mentir à ce point ne méritait aucune confiance. Elle était pourrie jusqu'à la moelle. Pas étonnant qu'elle eût fini dans une orgie de sang ! Le Premier Précepte, celui que les enfants apprenaient dès qu'ils pouvaient comprendre, passa dans sa mémoire : « Il est une chose pire que le vol, pire que le meurtre, c'est le mensonge. Tout ce qui n'est pas conforme à la réalité est mensonge, et le mensonge est la source de tout mal ». Rêver, oui, c'était permis, mais pas essayer de faire passer ses rêves pour des réalités ! Des mensonges circonstanciés, bourrés de détails destinés à les rendre plausibles, sans aucun « point d'irréel » destiné à rappeler au lecteur distrait qu'il s'agissait d'une fiction (le mot monta tout naturellement dans son esprit). Quelle dépravation ! Et maintenant, son rêve à lui, aussi bien que l'espoir de l'humanité, était déchiré. Tant de travail, tant de recherches, tant de peines et d'espoirs, pour arriver à cette vérité : les Ancêtres, ces Ancêtres tant admirés malgré le saccage de la planète, n'étaient que des menteurs ! Probablement un gouvernement — ou des gouvernements, puisqu'il y en avait en plusieurs langues — impitoyables et tyranniques, faisaient-ils publier ces fausses chroniques pour détourner leurs sujets-esclaves de leurs misères. Il devait y avoir eu de faux départs d'astronefs, dans l'enthousiasme des foules leurrées. Un frisson le secoua quand il pensa à l'effet que cette révélation allait avoir sur les autres hommes. Non, il ne fallait pas que cela se sache, il faudrait étouffer la vérité, il faudrait mentir. Mentir ? Mais tout mal découlait du mensonge ! Il n'y avait pas d'issue...

La nuit tombait, rapide. Quelques étoiles scintillaient déjà, à l'horizon de l'Est. Il les regarda avec désespoir. Adieu, Frères humains perdus, frères qui n'avez jamais existé ! Demain, il faudra dire la triste vérité au Grand Conseil des Peuples.

Le repas du soir fut sinistre. La radio, branchée par habitude, ronronnait dans son coin. Nul ne l'écoutait. Dehors, la nuit était glaciale. La Lune, dérisoirement proche, roulait inutile, et plaquait sa lumière jaune sur la clairière. La radio émit brusquement la marche de trompettes qui préludait aux nouvelles importantes. Machinalement, Wang amplifia le son.

— « Hommes, ce jour est un grand jour ! Deux nouvelles du plus extraordinaire intérêt nous sont parvenues aujourd'hui. Premièrement,

l'expédition de fouilles du professeur Jan Dupon a trouvé un lot complet et en bon état de chroniques galactiques... »

Il y eut un silence. Jan, courroucé, parcourut la table du regard. Stan baissa la tête, et dit d'une voix étranglée.

— « J'avais cru bon de l'annoncer... »

Jan eut un geste las. La radio reprit.

— « Une deuxième nouvelle, plus importante encore, provient du laboratoire du Professeur Tavernir, à Ghandia. »

Ils se dressèrent, tendus.

— « Ce matin, à 10 heures 30, deux élèves du Professeur Tavernir, les Docteurs Alvarez et Nilsson, ont réussi à faire passer dans l'hyperespace un cube de métal, et à l'en faire revenir. Frères humains, le premier pas sur le chemin des Ancêtres est désormais fait ! »



Il était très tard. Un grand feu brillait dans la clairière. Roulés dans leurs couvertures, les quatre compagnons regardaient le ciel. Dans la nuit cristalline, les étoiles scintillaient, toutes proches ; il semblait qu'il n'y eût qu'à étendre la main pour les toucher. Jan se sentit pris d'indulgence pour les Ancêtres. Peut-être son hypothèse d'un gouvernement tyrannique leurrant les masses était-elle fausse ? Peut-être ces chroniques étaient-elles publiées pour ce qu'elles étaient en réalité, des rêves. Le rêve de l'Humanité toujours en marche... Il fixa un moment le feu, ce feu qui avait brillé dans les clairières, à l'orée des bois, à l'entrée des cavernes, aux temps fabuleux où la Terre avait représenté l'Univers à conquérir. Rêveusement, il murmura :

— « Après tout, c'est mieux ainsi. Nous serons le Premier Empire ! »



■ ***Un disque de Science-Fiction pour les jeunes.***

Dans la collection des livres-disques Philips, a paru un disque intitulé *« Cadmus, le robot de l'espace »* (scénario et dialogue de Jean-Jacques Olivier, réalisation de Henri Gruel). L'histoire, destinée à des jeunes d'une douzaine d'années, est ingénieuse et bien construite et la réalisation soignée, notamment dans les effets sonores.

Voici une occasion d'amener vos enfants à la science-fiction !

Le cri

(*The shout*)

par ROBERT GRAVES

Robert Graves est un des esprits les plus insolites de notre époque. Il a écrit le livre qui se rapproche le plus du « Necronomicon » *imaginé par H. P. Lovecraft. Ce livre s'appelle* « La déesse blanche » *et n'est malheureusement pas traduit en français ; il fourmille de renseignements sur les cultes maudits, les religions étranges et les magies secrètes. Robert Graves a écrit également de remarquables romans historiques :* « Moi, Claude », « Claude le Dieu », « Le comte Bélisaire », *etc. C'est aussi un poète extrêmement profond. Et il trouve même le temps d'écrire, à l'occasion, de la science-fiction et du fantastique. Un grand écrivain de plus à saluer dans notre revue.*

L'œuvre que nous publions de lui est un récit plus qu'étrange, qui est célèbre aux Etats-Unis. Le fantastique singulier qui s'y manifeste se situe au niveau des altérations de la personnalité, et l'on se demande jusqu'à la fin si toute cette aventure n'est que le cauchemar d'un fou ou au contraire un atroce concours de phénomènes surnaturels. L'atmosphère qui imprègne l'histoire rappelle ces toiles de Salvador Dali presque gênantes à force d'inquiéter. Dans son genre, c'est une atmosphère difficilement oubliable.



QUAND nous arrivâmes avec nos sacs au terrain de cricket de l'asile psychiatrique, le médecin-chef, dont j'avais fait la connaissance chez les amis où j'étais en visite, nous y accueillit. Je lui dis que je ne venais cette fois que comme marqueur de l'équipe de Lampton, m'étant cassé un doigt la semaine précédente en gardant le guichet sur un terrain couvert de bosses.

— « Oh ! Alors vous allez avoir un compagnon intéressant, » me dit-il.

— « L'autre marqueur ? » demandai-je.

— « Crossley est l'homme le plus intelligent de l'asile, » répondit le docteur. « Cultivé, joueur d'échecs de premier ordre, et tout ce qui s'ensuit. Il a dû voyager dans le monde entier. On l'a envoyé ici parce qu'il a des idées fixes. La plus grave est qu'il est un assassin. Il croit avoir tué deux hommes et une femme à Sydney. Une autre idée qu'il se fait, et qui est plus amusante, est que son âme est en morceaux — que cela signifie ce qu'on voudra. Il est rédacteur en chef de notre magazine mensuel, il organise nos représentations théâtrales pour Noël et, l'autre jour, il nous a présenté un numéro très original de prestidigitation. Vous le trouverez sympathique. »

Il se présenta. Crossley était un gros homme de quarante à cinquante ans, au visage assez agréable. Mais je me sentais plutôt mal à l'aise, assis à côté de lui dans la cabine de marquage, avec ses mains couvertes de poils noirs si près des miennes. Ce n'était pas la crainte d'actes de violence de sa part, mais seulement le fait de me sentir en présence d'un homme d'une force peu ordinaire, et qui possédait peut-être, j'en avais vaguement l'impression, des pouvoirs occultes.

Malgré la large fenêtre grande ouverte, il faisait chaud dans la cabine de marquage.

— « Temps orageux, » dit Crossley, qui avait ce que les gens de la campagne nomment un « accent de collège », bien que n'eusse pu dire de quel collège il s'agissait. « Par ce temps orageux, notre comportement, à nous autres malades, est encore plus irrégulier que d'habitude. »

Je lui demandai s'il y avait des malades parmi les joueurs.

— « Deux au cours de cette première partie. Le grand, B. C. Brown, jouait pour le Hampshire il y a trois ans, et l'autre est un bon joueur de club. Pat Slingsby vient généralement jouer pour nous aussi — c'est l'Australien qui lance si fort, vous savez — mais nous ne le prenons pas aujourd'hui. Par un temps comme celui-ci, il est capable de lancer à la tête du batteur. Il n'est pas fou au sens habituel du terme ; il a simplement un mauvais caractère du diable. Les médecins ne peuvent rien faire de lui. Crossley se mit à parler du docteur. « Un type bienveillant et, pour un médecin d'hôpital psychiatrique, techniquement compétent et moderne. Il étudie la psychologie morbide et, faute d'être au courant des derniers progrès de la science, il l'est à peu près des avant-derniers. Je m'amuse bien avec lui. Il ne connaît ni l'allemand ni le français, si bien que j'ai toujours une étape ou deux d'avance sur lui pour ce qui est des modes en psychologie. Il faut qu'il attende les traductions en anglais. Je lui invente des rêves significatifs à interpréter. J'ai constaté qu'il aime que j'y mette des serpents et des tartes aux pommes, alors c'est ce que je fais généralement. Il est convaincu que mon trouble mental est dû à la bonne vieille « fixation antipaternelle » — je souhaiterais que ce soit aussi simple que cela. »

Crossley me demanda alors si je pouvais tenir la marque et écouter une histoire en même temps. Je lui répondis que oui. La partie se déroulait lentement.

— « Mon histoire est vraie, » dit-il. « En tout points. C'est-à-dire qu'en la qualifiant de « vraie », j'entends du moins que j'ai une façon inédite de la raconter. C'est toujours la même histoire, mais j'en change quelquefois le point culminant et j'en modifie même les personnages. C'est ce changement qui fait qu'elle est toujours fraîche et par conséquent véridique. Si je devais utiliser toujours la même formule, elle s'enliserait bientôt et deviendrait fausse. Je tiens à la garder vivante, et c'est une histoire en tout points authentique. J'en connais personnellement les protagonistes. Ce sont des gens de Lampton. »

Nous décidâmes que je compterais les courses et les extras tandis qu'il

tiendrait l'analyse des services, et que, chaque fois qu'un guichet serait renversé, nous copierions l'un sur l'autre. Ainsi il était possible de raconter et d'écouter une histoire...

*
* *

Un matin, au réveil, Richard dit à sa femme :

— « Vraiment, quel drôle de rêve j'ai fait. »

— « Raconte-le-moi, mon chéri, » dit-elle, « et dépêche-toi, parce que, après, je veux te raconter le mien. »

— « J'étais en conversation, » dit-il, « avec une personne (ou des personnes, parce que son apparence changeait si souvent) d'une grande intelligence, et je me rappelle parfaitement l'objet de la discussion. Cependant, c'est la première fois que je suis à même de me rappeler un raisonnement tenu dans mon sommeil. Généralement, mes rêves sont si différents de mon état de veille que je ne puis les décrire qu'en disant : « C'est comme si je vivais et pensais comme le ferait un arbre, ou une cloche, ou une clé de sol, ou un billet de cinq livres ; comme si je n'avais jamais été un être humain. » La vie qui s'y déroule est pour moi parfois belle et parfois laide, mais, si extraordinaire dans tous les cas que, si je devais dire : « J'ai eu une conversation, » ou « j'ai entendu de la musique, » ou « j'étais en colère, » cela serait aussi loin de la réalité que si j'essayais d'expliquer un problème philosophique comme Panurge le faisait pour Thaumaste en grimaçant simplement avec mes yeux et mes lèvres. »

— « C'est tout à fait mon cas, » dit-elle. « Je crois que quand je dors, je deviens, peut-être, une pierre, avec tous les appétits et les convictions naturels à une pierre. « Insensible comme une pierre, » dit-on parfois, mais il y a sans doute plus de sensibilité, plus de bon sens, plus de sagesse, plus de sentiment, plus de susceptibilité, dans une pierre que dans bien des hommes et des femmes. Et pas moins de sensualité, » ajouta-t-elle pensivement.

C'était un dimanche matin, si bien qu'ils pouvaient rester au lit, les bras enlacés, sans s'inquiéter de l'heure ; ils n'avaient pas d'enfants et le petit déjeuner pouvait attendre. Il lui dit que, dans son rêve, il cheminait dans les dunes avec cette personne (ou cette succession de personnes), qui lui disait : « Ces dunes ne font partie ni de la mer devant nous ni des prés derrière, et elles n'ont pas de point commun avec les montagnes au-delà des prés. Elles ont une existence indépendante. Un homme qui marche dans les dunes le sait bientôt d'après l'âcreté de l'air, et s'il s'abstenait de manger et de boire, de dormir et de parler, de penser et de désirer, il pourrait continuer indéfiniment dans ces dunes sans jamais connaître aucun changement. Il n'y a ni vie ni mort dans les dunes. Tout peut arriver dans les dunes. »

Rachel dit que c'était de la stupidité et demanda :

— « Mais quel était l'objet de la discussion ? Vite, dis-le-moi ! »

Il dit qu'il s'agissait du siège de l'âme, mais que, par son insistance, elle lui avait fait sortir le sujet de la tête. Tout ce qu'il se rappelait, c'est

que l'homme avait d'abord été un Japonais, puis un Italien et enfin un kangourou.

En retour, elle lui raconta son rêve avec passion et précipitation. « Je marchais dans les dunes ; il y avait aussi des lapins là-bas. Comment cela s'accordait-il avec ce qu'il disait de la vie et de la Terre ? J'ai vu l'homme et toi qui veniez à ma rencontre bras dessus bras dessous, et je me suis sauvée en courant et j'ai remarqué qu'il avait un mouchoir de soie noire ; il m'a couru après et la boucle de mon soulier s'est détachée et je n'ai pas pu m'arrêter pour la ramasser. Je l'ai laissée sur place et il s'est penché et l'a mise dans sa poche. »

— « Comment sais-tu que c'était le même homme ? » demanda-t-il.

— « Parce que, » dit-elle en riant, « il avait un visage noir et portait une veste bleue comme cette image représentant le Capitaine Cook. Et parce que c'était dans les dunes. »

Il l'embrassa dans le cou et lui dit :

— « Non seulement nous vivons ensemble, parlons ensemble et dormons ensemble, mais il apparaît que maintenant nous rêvons aussi ensemble. »

Ils éclatèrent de rire.

Puis il se leva et lui apporta son petit déjeuner.

Vers onze heures et demie, elle lui dit :

— « Va faire un tour, mon chéri, et rapporte-moi de quoi penser. Et sois de retour pour le déjeuner à une heure. »

C'était une chaude matinée de la mi-mai et il traversa le bois et déboucha sur la route qui, le long de la côte, conduisait à Lampton, à huit cents mètres de là.

(« *Connaissez-vous bien Lampton ?* » *demanda Crossley.* « *Non,* » *répondis-je,* « *je ne suis ici que pour les fêtes, chez des amis.* »)

Il fit une centaine de mètres sur la route longeant la côte. Puis il la quitta pour traverser les prés. Il pensait à Rachel, observait les évolutions des papillons bleus, regardait les roses de bruyère et le thym, puis ses pensées revenaient à Rachel et au fait étrange qu'ils fussent si proches l'un de l'autre. Il prit une poignée de genêts fleuris, la sentit, en analysa l'odeur et pensa : « Si elle devait mourir, que deviendrais-je ? » Prenant une ardoise sur un petit mur, il la lança pour la faire ricocher sur l'eau de l'étang et pensa : « Je suis un maladroit pour être son mari. » Il se dirigea vers les dunes, mais obliqua de nouveau, peut-être par crainte de rencontrer le personnage de leur rêve, et décrivit un demi-cercle en direction de la vieille église au-delà de Lampton, au pied de la montagne.

L'office était terminé et les fidèles s'attardaient près des dolmens, derrière l'église, marchant par deux ou par trois sur le gazon tendre ainsi qu'ils en avaient coutume. Le plus gros propriétaire du village parlait à haute voix du roi Charles, le martyr : « Un grand homme, un très grand homme, mais qui fut trahi par ceux qu'il aimait le plus, » et le docteur s'entretenait de musique d'orgue avec le recteur. Un groupe d'enfants jouait à la balle. « Par ici, Elsie. Non, à moi, Elsie ! Elsie ! Elsie ! » Puis le recteur vint et mit la balle dans sa poche en leur rappelant que c'était

dimanche et qu'ils auraient dû s'en souvenir. Quand il eut tourné le dos, les enfants lui tirèrent la langue.

Bientôt, un étranger survint. Il demanda à Richard la permission de s'asseoir à côté de lui et ils se mirent à bavarder. L'étranger avait assisté à l'office et voulait discuter du sermon. Celui-ci avait eu pour thème l'immortalité de l'âme ; c'était le dernier d'une série de sermons commencée à Pâques. Il déclara qu'il ne pouvait accepter les prémisses du prédicateur que *l'âme a sa résidence permanente dans le corps.* Pourquoi en serait-il ainsi ? Quelle fonction accomplissait l'âme dans l'activité quotidienne du corps ? L'âme n'était ni le cerveau, ni les poumons, ni l'estomac, ni le cœur, ni l'esprit, ni l'imagination. Ne fallait-il pas que ce fût une chose à part ? N'était-il pas plus probable qu'elle eût son siège en dehors du corps plutôt qu'à l'intérieur ? Il n'avait de preuve ni dans un sens ni dans l'autre, mais il disait : La naissance et la mort sont un mystère si troublant que le principe de la vie peut fort bien résider hors du corps qui est la preuve palpable de l'existence. « Nous ne pouvons même pas, » dit-il, « indiquer avec précision quels sont les moments de la naissance et de la mort. Tenez, au Japon, où je suis allé, on considère qu'un homme a déjà un an lorsqu'il naît ; et récemment, en Italie, un mort... mais venez faire un tour dans les dunes et laissez-moi vous faire part de mes conclusions. Il m'est plus facile de parler en marchant. »

Richard fut effrayé de l'entendre ainsi raisonner et de le voir s'éponger le front avec un mouchoir de soie noire. Il bredouilla quelque chose. A ce moment, les enfants, qui avaient grimpé derrière le dolmen, se mirent soudain, à un signal convenu, à crier fort dans l'oreille des deux hommes, puis ils éclatèrent de rire. L'étranger eut un sursaut de colère ; il ouvrit la bouche comme pour les maudire, en découvrant ses dents jusqu'aux gencives. Trois des enfants s'enfuirent en hurlant. Mais celle qu'ils avaient appelée Elsie tomba et resta étendue par terre, à sangloter. Le docteur, qui était à proximité, s'efforça de la consoler. « Il a une figure comme le diable, » entendirent-ils l'enfant murmurer.

L'étranger eut un sourire affable. « Un diable, il n'y a pas si longtemps que j'en étais un. C'était en Australie du Nord, où j'ai vécu pendant vingt ans avec les indigènes. « Diable » est le mot anglais le plus approprié au rang qu'ils me donnèrent dans leur tribu. Ils me donnèrent aussi un uniforme de la marine britannique datant du dix-huitième siècle à porter comme vêtement d'apparat. Venez avec moi dans les dunes et laissez-moi vous raconter toute l'histoire. J'adore marcher dans les dunes. C'est pour cela que je suis venu dans cette ville... Je me nomme Charles. »

— « Merci, mais il faut que je me dépêche de rentrer déjeuner. » dit Richard.

— « Allons donc ! » dit Charles. « Le déjeuner peut attendre. Ou, si vous préférez, je puis venir déjeuner avec vous A propos, je n'ai rien mangé depuis vendredi. Je suis sans argent. »

Richard n'était pas rassuré. Il avait peur de Charles et ne voulait pas l'emmener déjeuner chez lui à cause du rêve, des dunes et du mouchoir. Mais d'autre part, l'homme était intelligent, calme, correctement vêtu, et il

n'avait rien mangé depuis vendredi. Si Rachel apprenait qu'il lui avait refusé un repas, elle recommencerait à lui faire des reproches. Quand Rachel était de mauvaise humeur, elle se plaignait volontiers qu'il fût trop regardant. Cependant, quand elle était bien disposée avec lui, elle reconnaissait qu'il était l'homme le plus généreux qu'elle connût et déclarait n'avoir pas voulu l'offenser. Qu'elle lui en voulût de nouveau et le reproche de ladrerie reparaissait. « Dix pence et un demi-penny, plus trois pence de timbre, » disait-elle. Les oreilles lui en tintaient et, dans ces moments-là, il eût voulu la frapper.

— « Mais bien sûr, » dit-il après réflexion. « Venez déjeuner à la maison. Mais cette enfant sanglote encore parce qu'elle a peur de vous. Vous devriez faire quelque chose. »

Charles fit signe à la fillette d'approcher et lui dit un seul mot de consolation. C'était un mot magique australien, signifiant *Lait,* dit-il par la suite à Richard. Aussitôt, Elsie cessa de pleurer. Elle vint s'asseoir sur les genoux de Charles et joua avec les boutons de son gilet pendant un moment, jusqu'à ce que Charles la renvoyât.

— « Vous avez d'étranges pouvoirs, Mr. Charles, » dit Richard.

— « J'aime beaucoup les enfants, » dit Charles, « mais le cri qu'ils ont poussé m'a saisi. Je suis heureux de n'avoir pas fait ce que, un instant, j'ai été tenté de faire. »

— « Quoi donc ? » s'enquit Richard.

— « J'aurais pu crier moi-même, » dit Charles.

— « Eh bien, » dit Richard, « ils auraient préféré cela. Ç'aurait été un jeu pour eux. C'est sans doute ce qu'ils attendaient de vous. »

— « Si j'avais crié, » dit Charles, « mon cri les aurait tués sur le coup ou bien il les aurait rendus fous. Il est probable qu'il les aurait tués, car ils n'étaient pas loin de moi. »

Richard fit un petit sourire niais. Il ne savait pas s'il convenait de rire ; Charles parlait avec tant de sérieux. Aussi lui dit-il :

— « Vraiment ! Quelle sorte de cri est-ce donc ? Faites-le moi entendre. »

— « Ce ne sont pas seulement les enfants qui auraient à souffrir de mon cri, » dit Charles. « Des hommes peuvent en devenir fous furieux ; l'homme le plus fort, même, serait projeté au sol. C'est un cri magique que j'ai appris du Chef Diable du Territoire Septentrional. Il m'a fallu dix-huit ans pour le mettre au point et cependant je ne m'en suis encore servi que cinq fois en tout. »

Richard avait encore l'esprit si troublé par le rêve, le mouchoir et le mot qui avait consolé Elsie qu'il ne sut que dire et se contenta de murmurer :

— « Je vous donne cinquante livres sterling pour chasser les dolmens d'ici avec votre cri. »

— « Je vois que vous ne me croyez pas, » dit Charles. « Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler du cri qui provoque la terreur ? »

Richard réfléchit.

— « Oh ! J'ai lu l'histoire du cri héroïque des anciens guerriers irlan-

dais qui faisait reculer les armées. Et Hector, le Troyen, n'avait-il pas un cri terrible ? Et en Grèce, on entendait parfois des cris soudains dans les bois. Ils étaient attribués au dieu Pan et rendaient les hommes fous de peur ; c'est même de cette légende que le mot « panique » est entré dans notre langue. Et je me rappelle un autre cri dans le *Mabinogion*, dans l'histoire de Lludd et Llevelys. C'était un cri horrible qu'on entendait la veille du Premier Mai et qui perçait tous les cœurs en causant une telle frayeur que les hommes perdaient leurs couleurs et leur force, les femmes les enfants qu'elles portaient, et les jeunes gens et les vierges la raison, et que les animaux et les arbres, la terre et les eaux restaient stériles. Mais c'était le cri d'un dragon. »

— « Ce devait être un magicien anglais du clan du dragon, » dit Charles. « J'appartenais aux Kangourous. Oui, cela concorde. L'effet n'en est pas exactement le même, mais il s'en rapproche. »

*
* *

Ils arrivèrent à la maison à une heure. Rachel était à la porte et le déjeuner attendait.

— « Rachel, » dit Richard, « je te présente Mr. Charles, que j'ai invité à déjeuner. Mr. Charles est un grand voyageur. »

Rachel se passa la main devant les yeux comme pour chasser un nuage, mais c'était peut-être à cause du soleil, brusquement apparu. Charles lui prit la main et y déposa un baiser, ce qui la surprit. Rachel était gracieuse, menue, avec des yeux étonnamment bleus vu ses cheveux si bruns, délicate dans ses mouvements et avec une voix plutôt basse. Elle avait un sens de l'humour très fantasque.

(« *Vous aimeriez Rachel,* » *dit Crossley,* « *elle vient quelquefois me voir ici.* »)

De Charles, il eût été difficile de se former une opinion d'après son physique. Il était d'âge moyen, grand. Il avait des cheveux grisonnants, un visage jamais au repos, ne fût-ce qu'un instant, des yeux grands et brillants, parfois jaunes, parfois bruns, parfois gris. Sa voix changeait de ton et d'accent selon le sujet. Ses mains étaient brunes et velues, ses ongles bien tenus. De Richard, il suffit de dire qu'il était musicien et que, né sous un bonne étoile, la chance suppléait en lui à la force physique.

Après le déjeuner, Charles et Richard lavèrent la vaisselle ensemble et Richard demanda soudain à Charles s'il voulait lui faire entendre le cri, car il pensait qu'il ne pourrait trouver la paix de l'esprit avant de l'avoir entendu. Si horrible que fût une chose, il était sûrement pire d'y penser que de l'entendre. Maintenant, en effet, il croyait au cri.

Charles s'arrêta, la lavette à vaisselle à la main.

— « C'est comme vous voudrez, » dit-il, « mais je vous ai dit quelle sorte de cri c'était. Et si je crie, ce doit être dans un endroit isolé où personne d'autre ne peut entendre ; et je ne crierai pas au second degré, le degré qui tue à coup sûr, mais au premier, celui qui terrifie simplement,

et quand vous voudrez que j'arrête, vous vous boucherez les oreilles avec vos mains. »

— « Entendu, » dit Richard.

— « Il ne m'est pas encore arrivé de crier pour satisfaire une vaine curiosité, » dit Charles, « mais seulement quand ma vie était menacée par des ennemis, noirs ou blancs, et une fois alors que j'étais seul dans le désert, sans rien à manger ni à boire. Alors j'ai été forcé de crier, pour avoir de la nourriture. »

« Quoi qu'il en soit, » pensa Richard, « je suis un homme chanceux, et ma chance sera bien suffisante, même dans ce cas. »

— « Je n'ai pas peur, » dit-il à Charles.

— « Nous irons dans les dunes demain de bonne heure, » dit Charles, « quand personne ne sera encore dehors, et je crierai. Vous dites que vous n'avez pas peur. »

Mais Richard avait très peur, et ce qui aggravait encore ses craintes, c'était qu'il ne pouvait pas parler du cri à Rachel. S'il lui en parlait, elle lui interdirait d'aller dans les dunes ou bien elle l'y accompagnerait. Si elle l'empêchait d'y aller, la peur du cri et le sentiment de sa lâcheté s'attacheraient à lui à jamais ; mais si elle venait avec lui, ou bien le cri ne serait rien et elle aurait un nouveau prétexte pour se gausser de sa crédulité et Charles rirait avec elle, ou bien le cri serait ce que Charles avait dit et elle pourrait fort bien en devenir folle. Aussi préféra-t-il ne rien dire.

Charles fut invité à coucher chez eux et ils restèrent longtemps à bavarder avant d'aller au lit.

Quand ils furent couchés, Rachel dit à Richard que Charles lui était sympathique et que c'était certainement un homme qui avait vu beaucoup de choses, bien qu'il fût un grand dadais. Puis Rachel dit un tas de choses sans queue ni tête, car elle avait bu deux verres de vin, breuvage dont elle n'usait qu'en de rares occasions, et elle lui dit : « Oh ! mon chou, j'ai oublié de t'en parler : en mettant mes souliers à boucle ce matin, pendant que tu n'étais pas là, je me suis aperçu qu'il manquait une boucle. J'ai dû remarquer qu'elle était perdue avant de m'endormir hier soir, sans que cette perte se soit fixée fermement dans mon esprit, et c'est pourquoi elle m'est apparue comme une découverte dans mon rêve ; mais j'ai l'impression, je puis même dire que je suis sûre, que Charles est l'homme que nous avons rencontré dans notre rêve. Mais cela m'est égal, à moi tout au moins. »

Les craintes de Richard augmentaient et il n'osait pas lui parler du mouchoir de soie noire ni de l'invitation de Charles à l'accompagner dans les dunes. Et, ce qui était pire, Charles ne s'était servi que d'un mouchoir blanc pendant son séjour chez eux, de sorte que Richard ne pouvait être sûr d'avoir bien vu le mouchoir noir, tout compte fait. Il détourna la tête et dit avec maladresse : « Charles connaît des tas de choses. Je vais aller me promener demain matin de bonne heure avec lui, si tu n'y vois pas d'inconvénient ; une bonne marche matinale, voilà ce qu'il me faut. »

— « Oh ! j'irai avec toi, » dit-elle.

Richard ne trouva rien à prétexter pour lui refuser ; il comprenait qu'il avait eu tort de lui parler de cette promenade. Mais il lui dit :

— « Charles sera très content. A six heures alors. »

***

Il se leva à six heures, mais après le vin qu'elle avait bu, Rachel avait encore trop sommeil pour les accompagner. Elle l'embrassa et il partit avec Charles.

Richard avait passé une mauvaise nuit. Dans ses rêves, il n'y avait rien eu d'humain ; tout y avait été confus et terrible. Il s'était senti plus éloigné de Rachel qu'à aucun moment depuis leur mariage, et la peur du cri le rongeait. Et maintenant il avait froid et faim. Un vent violent soufflait des montagnes vers la mer, apportant quelques ondées. Charles parlait à peine ; il mâchonnait une tige d'herbe et marchait d'un pas rapide.

Richard sentait la tête lui tourner.

— « Attendez un moment, » dit-il. « J'ai un point de côté. » Ils s'arrêtèrent et Richard demanda, haletant : « Quelle sorte de cri est-ce ? Est-il fort, ou aigù ? Comment est-il produit ? Comment peut-il rendre un homme fou ? »

Charles gardait le silence, aussi Richard poursuivit-il, avec un sourire hébété :

« Je dois dire que le son est une chose curieuse. Je me souviens que, lorsque j'étais à Cambridge, un garçon de King's College eut à lire la leçon du soir. Il n'avait pas prononcé dix mots qu'on entendit des grondements, des tintements et des craquements, et que de la poussière et des morceaux de bois se mirent à tomber du plafond. Sa voix était exactement accordée sur la fréquence naturelle du bâtiment, si bien qu'il dut se taire, sinon le toit aurait pu s'effondrer, de la même façon qu'un verre peut se briser si l'on joue sur un violon la note correspondant à sa fréquence. »

Charles consentit à répondre :

— « Mon cri n'est pas affaire de hauteur de son ni d'effet vibratoire, mais quelque chose qu'on ne peut expliquer. C'est un cri essentiellement mauvais et qui n'a pas de place déterminée dans la gamme. Il peut prendre n'importe quelle note. C'est la terreur à l'état pur, et n'était une certaine intention de ma part, que je n'ai pas besoin de vous révéler, je ne crierais pas pour vous. »

Richard était très sujet à la peur et ces nouvelles précisions sur le cri ne réussirent qu'à le troubler davantage ; il eût voulu être encore chez lui, au lit, et savoir Charles à deux continents de là. Mais il était fasciné. Ils traversaient les prés maintenant et des brins d'herbe le piquaient à travers ses chaussettes trempées de rosée.

Ils arrivèrent sur le sable des dunes. De la plus haute d'entre elles, Charles regarda autour de lui. Il apercevait la plage qui s'étendait sur plus de trois kilomètres. Il n'y avait personne en vue. Alors Richard vit Charles tirer de sa poche un objet, l'enfiler sur le bout de son index et se mettre

à le faire tournoyer avec le bout du doigt et le pouce pour finalement l'attraper sur le revers de sa main. C'était la boucle de chaussure de Rachel.

Richard respirait péniblement, son cœur battait à se rompre et il faillit vomir. Il tremblait de froid et cependant il était en nage. Ils arrivèrent bientôt à un endroit à découvert dans les dunes, près de la mer. Il y avait là une sorte de talus où poussaient des chardons maritimes et une herbe maigre. Des pierres étaient éparses tout autour, apportées là par la mer, semblait-il, des années auparavant. Bien que l'endroit se trouvât derrière le premier rempart formé par les dunes, il y avait dans celui-ci une ouverture par où une marée exceptionnellement forte aurait pu s'infiltrer, et le vent qui soufflait constamment par cette brèche empêchait le sable de s'accumuler sur ces pierres. Richard avait mis ses mains dans ses poches de pantalon pour les préserver du froid et il triturait nerveusement autour de son index droit un bout de rat de cave resté dans sa poche depuis qu'il était descendu fermer la porte à clé, la veille au soir.

— « Etes-vous prêt ? » demanda Charles.

Richard fit, de la tête, un signe affirmatif.

Une mouette plongea sur la crête des dunes et reprit son essor en piaillant quand elle les vit.

— « Allez vous placer près des chardons, » dit Richard, la bouche sèche. « Je reste ici dans les pierres, pas trop près. Quand je lèverai la main, criez ! Quand je porterai mes doigts à mes oreilles, arrêtez aussitôt ! »

Charles fit une vingtaine de pas en direction des chardons. Richard vit son large dos et le mouchoir de soie noire qui dépassait de sa poche. Il se souvint du rêve, de la boucle de chaussure et de la peur d'Elsie. Sa résolution sombra : il tira de sa poche le morceau de rat de cave, le coupa en deux et s'en obtura les oreilles. Charles ne le vit pas.

Charles se retourna et Richard fit le signal avec sa main.

Charles se pencha en avant d'une façon curieuse, le menton saillant, les lèvres retroussées découvrant les dents. Jamais Richard n'avait vu une telle expression de frayeur sur le visage d'un homme. Il ne s'était pas attendu à cela. Le visage de Charles, habituellement doux et changeant, incertain comme un ciel nuageux, se durcissait maintenant jusqu'à prendre l'apparence d'un masque de pierre, d'une pâleur mortelle pour commencer, puis devenant rouge à partir des pommettes, de plus en plus rouge, et finalement noir, comme si l'homme allait suffoquer. Sa bouche s'ouvrit enfin toute grande et Richard tomba en avant, les mains sur ses oreilles, évanoui.

Quand il revint à lui, il était seul au milieu des pierres. Il se mit sur son séant, l'esprit engourdi, se demandant s'il y avait longtemps qu'il était là. Il se sentait très faible et le froid qui lui glaçait le cœur était pire que celui qui lui engourdissait les membres. Il était incapable de penser. Il mit sa main par terre pour se soulever et, ce faisant, toucha une pierre plus grosse que la plupart des autres. Il la ramassa et promena ses doigts dessus, distraitement. Son esprit vagabondait. Il se prit à penser au métier de cordonnier, dont il avait toujours tout ignoré, mais maintenant tous les

tours de main de la profession lui étaient familiers. « Il faut que je me mette cordonnier, » dit-il tout haut.

Il rectifia :

— « Non, je suis musicien. Est-ce que je deviens fou ? » Il jeta la pierre au loin. Elle en toucha une autre et rebondit.

Il se demanda : « Voyons, pourquoi ai-je dit que j'étais cordonnier ? Il me semblait, il y a un moment, que je savais tout ce qu'il y avait à savoir sur l'art de réparer les chaussures et maintenant je n'y connais plus rien. Il faut que je rentre à la maison. Pourquoi suis-je sorti ? »

C'est alors qu'il aperçut Charles, sur une dune, à cent mètres de là, regardant au loin sur la mer. Il se rappela sa peur et s'assura que la cire était toujours dans ses oreilles. Il se mit debout avec peine. Quelque chose qui bougeait sur le sable attira son regard et il vit que c'était un lapin, couché sur le côté et agité de mouvements convulsifs. Comme Richard faisait un pas vers lui, l'agitation cessa ; le lapin était mort. Richard contourna un monticule de sable qui le mit hors de la vue de Charles et prit la direction de sa maison en courant maladroitement dans le sable mou. Il avait fait une vingtaine de pas quand il vit une mouette devant lui. Elle restait stupidement debout dans le sable et, loin de s'envoler à son approche, elle tomba — morte.

Comment il parvint à sa maison, Richard eût été embarrassé pour le dire, mais cependant il était là, ouvrant la porte de derrière et montant l'escalier sur les mains et les genoux. Il se déboucha les oreilles.

Rachel était assise dans son lit, pâle et tremblante.

— « Dieu merci, te voilà, » dit-elle. « J'ai fait un cauchemar, le pire de toute ma vie. C'était effrayant. J'étais dans mon rêve, le rêve le plus profond qu'on puisse imaginer, comme celui dont je t'ai parlé. J'étais comme une pierre et je sentais ta présence toute proche ; tu étais toi, tout à fait normal, alors que moi j'étais une pierre; et tu avais une peur immense et je ne pouvais rien faire pour t'aider et tu attendais quelque chose et la chose terrible ne t'est pas arrivée à toi, mais à moi. Je ne peux pas te dire ce que c'était, mais ce fut comme si tous mes nerfs hurlaient de douleur à la fois et comme si j'étais transpercée de part en part par un rayon de lumière intense et néfaste et retournée comme un gant. Je me suis réveillée et mon cœur battait si fort que j'ai dû lutter pour retrouver mon souffle. Crois-tu que ce soit une défaillance cardiaque, que mon cœur se soit arrêté un instant ? On dit que ça fait cet effet-là. Où es-tu allé, mon chéri ? Où est Mr. Charles ? »

Richard s'assit sur le bord du lit et lui prit la main.

— « Il m'est arrivé, à moi aussi, quelque chose de terrible, » dit-il. « J'étais près de la mer avec Charles et, alors qu'il m'avait devancé pour monter sur la plus haute dune, je me suis senti très faible et je suis tombé parmi les pierres. Quand je suis revenu à moi, j'étais couvert d'une sueur d'angoisse et j'ai dû me dépêcher de rentrer. Alors je suis rentré tout seul en courant. C'est arrivé il y a peut-être une demi-heure. »

Il ne lui en dit pas davantage. Il lui demanda s'il pouvait se mettre au lit et si elle voulait bien se lever et préparer le petit déjeuner. C'était une

chose qu'elle n'avait pas encore faite depuis des années qu'ils étaient mariés.

— « Je suis aussi malade que toi, » dit-elle. Il avait toujours été entendu entre eux que lorsque Rachel était malade, Richard devait être en bonne santé.

— « Non, c'est impossible, » dit-il, et il s'évanouit de nouveau.

De mauvaise grâce, elle l'aida à se mettre au lit, s'habilla et descendit lentement l'escalier. Une odeur de café et de bacon frappa ses narines et... Charles était là. Il avait allumé le feu et il était en train de mettre deux petits déjeuners sur un plateau. Elle fut si soulagée de ne pas avoir à préparer à manger et elle était encore si troublée par ce qu'elle avait vécu en rêve qu'elle le remercia et lui dit qu'il était un amour. Il lui prit la main qu'il retint contre sa poitrine après y avoir déposé un cérémonieux baiser. Il avait préparé le petit déjeuner exactement comme elle l'aimait : le café fort et les œufs frits des deux côtés.

Rachel tomba amoureuse de Charles. Cela lui était souvent arrivé avant et depuis son mariage, mais alors elle avait l'habitude de le dire à Richard, si bien que sa passion trouvait un exutoire et qu'elle ne donnait pas lieu à la jalousie, car elle disait (et lui avait la liberté de lui rendre la pareille) : « Oui, je suis tombée amoureuse d'Untel, mais c'est toi seul que j'aime. »

Jamais cela n'avait été plus loin. Mais cette fois, c'était différent. Pour une raison qui lui échappait, elle ne pouvait pas avouer qu'elle était amoureuse de Charles, car elle n'aimait plus Richard. Elle le détestait parce qu'il était malade, et elle le traita de paresseux et de simulateur, Aussi. vers midi, il se leva, mais resta à geindre dans la chambre jusqu'à ce qu'elle l'eût renvoyé au lit pour y geindre à son aise.

Charles aida Rachel dans les travaux du ménage. Il fit toute la cuisine, mais il ne monta pas voir Richard puisqu'elle ne le lui avait pas demandé. Rachel était honteuse et elle s'excusa auprès de Charles de la grossièreté dont avait fait preuve Richard en le fuyant. Mais Charles dit avec douceur qu'il ne prenait pas cela pour un affront ; il s'était senti tout drôle lui-même ce matin-là ; c'était comme si quelque chose de malveillant avait été en mouvement dans l'air quand ils étaient arrivés dans les dunes. Elle lui avoua qu'elle avait eu, elle aussi, cette même étrange sensation.

Plus tard, elle constata que tout Lampton en parlait. Le médecin opinait pour un tremblement de terre, mais les gens du village prétendait que c'était le Diable qui avait passé. Il était venu chercher l'âme noire de Solomon Jones, le garde-chasse, trouvé mort ce matin-là dans sa chaumière, près des dunes.

Quand Richard put descendre et marcher un peu sans gémir, Rachel l'envoya chez le cordonnier chercher une nouvelle boucle pour ses chaussures. Elle l'accompagna jusqu'au bas du jardin. Sur le côté du sentier, le terrain formait une forte déclivité. Richard gardait son air malade et gémissait doucement tout en marchant, aussi Rachel, moitié par colère, moitié par plaisanterie, le poussa-t-elle en bas de la pente, où il atterrit parmi les orties et la vieille ferraille. Puis elle courut à la maison en riant très fort.

Richard soupira, essaya de rire avec Rachel du tour qu'elle lui avait joué, mais Rachel était partie. Puis il se releva, ramassa les souliers dans les orties et, au bout d'un moment, remonta lentement la pente du talus, franchit la porte du jardin et prit la route dans la clarté aveuglante du soleil.

Parvenu chez le cordonnier, il se laissa tomber lourdement sur un siège. Le cordonnier fut heureux de lui parler.

— « Vous avez mauvaise mine, » lui dit-il.

— « Oui, » dit Richard. « Vendredi matin, j'ai été un peu secoué ; je m'en remets seulement maintenant. »

— « Grands dieux ! » s'écria le cordonnier, « si vous avez été un peu secoué, qu'est-ce que je dirais, moi ? C'était comme si quelqu'un m'avait malaxé à vif, sans ma peau. Comme si quelqu'un avait saisi mon âme et avait jonglé avec, comme on peut jongler avec une pierre, et m'avait jeté au loin. Je n'oublierai jamais ce vendredi matin. »

Richard eut l'étrange idée que c'était l'âme du cordonnier qu'il avait tenue dans sa main sous la forme d'une pierre. « C'est peut-être, » songea-t-il, « que les âmes de tous les hommes, de toutes les femmes et de tous les enfants de Lampton sont là-bas, par terre. » Mais il n'en dit rien, demanda une boucle et rentra à la maison.

Rachel le reçut avec un baiser et une raillerie ; il aurait pu ne pas relever celle-ci, car son silence faisait toujours honte à Rachel. « Mais, » pensa-t-il, « pourquoi lui faire honte ? De la honte, elle passe à la justification de soi-même et cherche querelle au sujet d'autre chose et c'est dix fois pire. J'ai meilleur compte d'accepter la raillerie avec bonne humeur. »

Il était malheureux. Et Charles était maintenant établi dans la maison : parlant d'une voix douce, travaillant dur et prenant le parti de Richard quand Rachel se moquait de lui, ce qui était vexant parce que Rachel ne semblait pas lui en vouloir pour cela.

(« *La partie suivante de l'histoire,* » *dit Crossley,* « *est l'épisode comique ; elle montre comment Richard retourna dans les dunes, alla au tas de pierres et identifia les âmes du docteur et du recteur — celle du docteur parce qu'elle avait la forme d'une bouteille de whisky et celle du recteur parce qu'elle était aussi noire que le péché originel — et comment il se prouva à lui-même qu'il n'était pas victime de son imagination. Mais je passerai sur tout cela pour en venir au point où Rachel, deux jours plus tard, devint subitement éprise de Richard, disait-elle, plus qu'elle ne l'avait jamais été.* »)

La raison en était que Charles avait quitté la maison, pour aller on ne savait où, et qu'il avait renoncé à pratiquer la magie avec sa boucle, momentanément du moins, parce qu'il était sûr de pouvoir recommencer à son retour. Ainsi, au bout d'un jour ou deux, Richard avait recouvré la santé et tout était comme auparavant, quand, un après-midi, la porte s'ouvrit : Charles était sur le seuil.

Il entra sans même un bonjour et accrocha son chapeau à une patère. Puis il s'assit près du feu et demanda :

— « Quand le dîner sera-t-il prêt ? »

Richard regarda Rachel, les sourcils levés en signe de perplexité, mais Rachel semblait fascinée par l'homme.

— « A huit heures, » répondit-elle de sa voix grave et, s'agenouillant, elle retira les chaussures boueuses de Charles et alla lui chercher une des paires de pantoufles de Richard.

— « Bien, » dit Charles. « Il est maintenant sept heures. Dans une heure le dîner. A neuf heures, le garçon apportera le journal du soir. A dix heures, Rachel, nous irons coucher ensemble, vous et moi. »

Richard pensa que Charles avait dû perdre soudain la raison. Mais Rachel répondit calmement :

— « Mais bien sûr, mon chéri. » Puis, elle se tourna vers Richard, l'air mauvais. « Et toi, décanille, microbe ! » lui dit-elle en lui donnant une claque de tout sa force.

Richard se frotta la joue, interloqué. Puisqu'il ne pouvait croire que Rachel et Charles étaient devenus fous tous les deux, c'est qu'il devait être fou lui-même. En tout cas, Rachel savait ce qu'elle avait à faire, et il existait entre eux le pacte tacite que si l'un ou l'autre désirait briser les liens du mariage, le partenaire ne s'y opposerait pas par la force. Ils avaient conclu ce pacte parce qu'ils voulaient se sentir unis par l'amour plutôt que par des cérémonies. Aussi dit-il, avec autant de calme qu'il put :

— « Parfait, Rachel, je vous laisserai tous les deux. »

Charles lui lança une chaussure en criant :

— « Si vous passez le bout de votre nez par la porte entre maintenant et l'heure du petit déjeuner, je crierai si fort que les oreilles vous en tomberont. »

En sortant de chez lui cette fois-ci, Richard n'avait pas peur. Il se sentait intérieurement très calme et ses pensées étaient claires. Il franchit la porte du jardin, prit la route et traversa les prés. Trois heures restaient encore avant le coucher du soleil. Il plaisanta avec les garçons qui jouaient au cricket sur le terrain de l'école. Il sauta par-dessus des pierres. Il pensa à Rachel et les larmes lui vinrent aux yeux. Puis il se mit à chanter pour se consoler.

— « Oh ! je suis certainement fou, » dit-il, « et qu'est devenue ma chance coutumière ? »

Enfin, il arriva aux pierres.

— « Maintenant, » dit-il, « je vais trouver mon âme dans ce tas et je vais la briser en mille morceaux avec ce marteau. » Il avait pris le marteau dans la cave à charbon en s'en allant.

Il commença à chercher son âme. Or, si l'on peut reconnaître l'âme d'un autre homme ou d'une autre femme, on ne peut jamais reconnaître la sienne. Richard ne put la trouver. Mais la chance voulut qu'il tombât sur l'âme de Rachel et qu'il la reconnût (une mince pierre verte aux reflets de quartz) parce que Rachel se détournait de lui pour le moment. A côté, il y avait une autre pierre, un vilain caillou difforme d'un brun moucheté. « Je vais détruire celle-ci, » dit-il solennellement. « Ce doit être l'âme de Charles. »

Il embrassa l'âme de Rachel. C'était comme s'il avait embrassé ses

lèvres. Puis il prit l'âme de Charles et leva son marteau. « Je vais te briser en cinquante morceaux ! » s'écria-t-il.

Il hésita. Richard avait des scrupules. Il savait que Rachel lui préférait Charles et il était obligé de respecter le pacte. Une troisième pierre (la sienne, certainement) faisait pendant à celle de Charles ; elle était de granit gris et poli, du volume approximatif d'une balle de cricket. Il se dit : « Je vais briser mon âme en morceaux et ce sera la fin de moi. » Le monde s'assombrit, sa vision cessa d'être nette et il fut à deux doigts de s'évanouir. Mais il reprit ses esprits et, poussant une grande exclamation, il abattit le marteau sur la pierre grise.

La pierre se cassa en quatre morceaux en dégageant une odeur de poudre. Quand Richard constata qu'il était toujours vivant et entier, il se mit à rire à gorge déployée. Oh ! il était fou, tout à fait fou ! Il jeta le marteau au loin, s'allongea par terre, épuisé, et s'endormit.

Il se réveilla comme le soleil se couchait. Il prit le chemin de sa maison, l'esprit troublé, en pensant : « C'est un très mauvais rêve et Rachel m'aidera à en sortir. »

En arrivant à la limite de la ville, il trouva un groupe d'hommes qui discutaient avec animation sous un lampadaire. L'un dit : « Vers huit heures que c'est arrivé, n'est-ce pas ? » L'autre dit : « Oui. » Le troisième ajouta : « Ouais, et fou à lier. « Touchez-moi, » qu'il dit, « et je crie. Je crie si fort que vous tous, satanés flics, vous en aurez des convulsions. Vous en deviendrez mabouls. » Et alors l'inspecteur lui a dit : « Voyons, Crossley, inutile de résister, nous vous tenons, cette fois. « Une dernière chance, » qu'il a dit. « Fichez le camp et laissez-moi ou je vous étale raides morts en criant. »

***

Richard s'était arrêté pour les écouter.

— « Et qu'est-il arrivé à Crossley alors ? » demanda-t-il à l'un des hommes. « Et qu'a dit la femme ? »

— « Pour l'amour de Dieu, » qu'elle a dit à l'inspecteur, « allez-vous-en ou il va vous tuer. »

— « Et est-ce qu'il a crié ? »

— « Il n'a pas crié. Il s'est contorsionné la figure un moment et a respiré un grand coup. Bon sang ! Je n'ai jamais vu une figure aussi sinistre de toute ma vie. J'ai dû prendre trois ou quatre cognacs pour me remettre. Et alors l'inspecteur laisse tomber son revolver et le coup part, mais personne n'est touché. Et puis tout d'un coup un changement se produit dans ce Crossley. Il se frappe les côtes et la poitrine du plat de la main et sa figure redevient calme et puis se fige. Et le voilà qui se met à rire et à danser et à faire des cabrioles. Et la femme regarde et elle ne peut pas en croire ses yeux et la police emmène l'homme. S'il était fou furieux l'instant d'avant, ce n'était plus qu'un inoffensif toqué à ce moment-là et la police n'a eu aucun mal avec lui. Il a été emmené en ambulance à l'Asile du Royal West County. »

Richard se remit en route et, parvenu chez lui, raconta tout à Rachel.

Elle en fit autant, bien qu'elle n'eût que peu de chose à dire. Elle n'était pas tombée amoureuse de Charles, dit-elle ; elle n'avait voulu que taquiner Richard et elle n'avait jamais rien dit, ni entendu Charles rien dire, de semblable à ce que Richard lui reprochait maintenant ; tout cela devait faire partie de son rêve. Elle l'aimait toujours, lui seul, en dépit de tous ses défauts — qu'elle énuméra une fois de plus : son avarice, sa loquacité, son manque de soin. Charles et elle avaient dîné tranquillement et elle pensait que Richard avait été stupide de se sauver sans un mot d'explication et d'être resté absent trois heures. Charles aurait pu l'assassiner. Il avait bien commencé à la malmener un peu, pour plaisanter, parce qu'il voulait la faire danser, mais on avait frappé à la porte et l'inspecteur avait crié : « Walter Charles Crossley, au nom du Roi, je vous arrête pour le meurtre de George Grant, Harry Grant et Ada Coleman, à Sydney, Australie. » Alors Charles était devenu complètement fou. Il avait pris une boucle de chaussure à laquelle il avait dit : « Garde-moi Rachel. » Puis il avait dit aux policiers de s'en aller, sans quoi il allait crier et ils tomberaient tous morts. Après cela il leur avait fait une horrible grimace et il s'était totalement effondré. « C'était un homme sympathique ; j'aimais beaucoup son visage et je suis bien ennuyée pour lui. »

***

— « Cette histoire vous a-t-elle plu ? » demanda Crossley.

— « Oui, » dis-je, occupé à marquer. « Elle égale les meilleurs contes irlandais. Mes félicitations. »

Crossley se tourna vers moi, le visage troublé, les mains serrées et tremblantes.

— « Il n'y a pas un mot qui n'en soit vrai, » dit-il. « L'âme de Crossley a été cassée en quatre morceaux et j'ai perdu la raison. Oh ! je n'en veux pas à Richard et à Rachel. C'est un couple de fous charmants et affectueux et je ne leur ai jamais voulu de mal ; ils viennent souvent me voir ici. En tout cas, maintenant que mon âme est en morceaux, mes pouvoirs se sont envolés. Il ne me reste qu'une chose, » dit-il. « C'est le cri. »

J'avais été tellement occupé à marquer et à écouter l'histoire en même temps que je n'avais pas fait attention à l'immense nuage noir qui, venu du bas de l'horizon, s'était enflé jusqu'à cacher le soleil et assombrir tout le ciel. Des gouttes tièdes commencèrent à tomber ; un éclair nous éblouit en même temps qu'un coup de tonnerre nous assourdissait.

En un instant la confusion fut générale. La pluie se mit à tomber à verse, les cricketteurs se précipitèrent pour chercher un abri, les fous se mirent à vociférer et à se battre. Un grand jeune homme, le B. C. Brown qui avait naguère joué pour le Hampshire, se dévêtit entièrement et se mit à courir en tous sens, complètement nu. Devant la cabine de marquage, un vieillard barbu se mit à adresser une prière au tonnerre : « Bêêê ! Bêêê ! Bêêê ! »

Les yeux de Crossley brillaient de fierté.

— « Oui, » dit-il en désignant le ciel, « c'est ce genre de cri-là ; et

c'est l'effet qu'il fait ; mais je peux faire encore mieux que cela. » Puis son visage s'allongea soudain et une moue puérile lui donna une expression malheureuse et inquiète. « Oh! Dieu du ciel, » dit-il, « il va me crier dessus encore. Oui, Crossley va crier. Il va me glacer la moelle dans les os. »

La pluie crépitait sur le toit de zinc et je pouvais à peine entendre ce qu'il disait. Un autre éclair zébra le ciel, suivi d'un autre coup de tonnerre, encore plus fort que le premier.

— « Mais ce n'est que le second degré, » me cria-t-il dans l'oreille ; « c'est le premier degré qui tue.

» Oh! » ajouta-t-il. « Vous ne comprenez pas? » Il fit un sourire niais. « Je suis Richard maintenant, et Crossley va me tuer. »

L'homme nu courait en brandissant un piquet de guichet dans chaque main et en hurlant. Ce n'était pas un beau spectacle. « Bêêê! Bêêê! Bêêê! » priait le vieillard sans se soucier de la pluie qui, du bord de son chapeau relevé, lui dégoulinait dans le dos.

— « Allons donc! » dis-je. « Soyez un homme, rappelez-vous que vous êtes Crossley. Vous valez à vous seul une douzaine de Richard. Vous avez joué et vous avez perdu, parce que Richard avait la chance, mais il vous reste le cri. »

Je me sentais un peu fou moi-même. A ce moment, le docteur de l'Asile se précipita dans la cabine de marquage, son pantalon de flanelle ruisselant. Il portait encore ses gants de batteur et ses jambières. Il avait perdu ses lunettes. Il nous avait entendus élever la voix. Crossley m'avait saisi les mains, mais le docteur lui fit lâcher prise. « Retournez à votre dortoir immédiatement. Crossley, » ordonna-t-il.

— « Non, je n'irai pas, » dit Crossley, repris d'un accès de fierté. « Misérable marchand de serpents et de tartes aux pommes! »

Le docteur l'empoigna par le col et essaya de le mettre dehors de force.

Crossley se dégagea, les yeux fulgurants.

— « Sortez! » dit-il, « et laissez-moi seul ici ou je crie. Vous m'entendez? Je vais crier. Je vais vous tuer tous. Je ferai crouler l'Asile. Je ferai flétrir l'herbe. Je vais crier. » La terreur convulsait ses traits. Une tache rouge apparaissait sur chacune de ses joues.

Je mis mes doigts dans mes oreilles et m'enfuis en courant. J'avais peut-être fait vingt mètres quand une douleur cuisante me fit tournoyer sur moi-même et me laissa aveuglé et sans forces. J'échappai à la mort par je ne sais quel miracle. J'imagine que je suis chanceux, comme le Richard de l'histoire. Mais le trait de feu tua net Crossley et le docteur.

Le corps de Crossley fut trouvé rigide ; celui du docteur était recroquevillé dans un coin. Il avait porté les mains à ses oreilles. Cela, personne ne put le comprendre, parce que la mort avait été instantanée et que le docteur n'était pas homme à se boucher les oreilles pour ne pas entendre le tonnerre.

La fin de l'histoire paraîtra sans doute peu satisfaisante, quand j'aurai dit que Rachel et Richard étaient les amis chez qui j'étais en visite

— Crossley les avait décrits avec une étonnante précision — mais que lorsque je leur appris qu'un homme du nom de Crossley avait été frappé en même temps que leur ami le docteur, ils semblèrent n'attacher que peu d'importance à la mort de Crossley par comparaison avec celle du docteur. Richard prit un air étonné. Rachel dit : « Crossley ? Je crois que c'est l'homme qui s'appelait l'Illusionniste autralien et qui a présenté cet étonnant numéro de prestidigitation l'autre jour. Il n'avait pour ainsi dire aucun accessoire, à part un mouchoir de soie noire. J'aimais beaucoup son visage. Mais Richard ne l'aimait pas du tout. »

— « Non. Je ne pouvais pas supporter la façon dont il n'a pas cessé un instant de te regarder, » dit Richard.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Notre conte ultra-bref

Un bon Diable

par **FRANÇOIS JOLIMOY**

Je venais de terminer un article et il était très tard.

Satisfait de mon travail, je me laissai aller au fond de mon fauteuil.

C'est à ce moment-là que le Diable apparut : cornu, fourchu, poilu. Un minuscule chapeau melon posé entre les deux cornes.

Traditionnel — si l'on excepte le chapeau.

Je l'imaginais moins petit.

— « Bonsoir, » me dit-il d'une voix douce.

Un peu inquiet, je décidai d'être poli mais ferme.

— « Mon cher, » lui dis-je, « je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu entre nous : mon âme n'est pas à vendre. »

— « Et voilà, » fit-il d'un air dégoûté, en mettant sa queue entre ses jambes. « Ça recommence... » Brusquement, il se mit en colère : « Des âmes, je peux en avoir cent, mille, sans même bouger une corne, alors mettez-vous dans la tête que votre âme, je m'en balance... »

— « Bien, bien, » dis-je, vexé du peu de cas qu'il faisait de ma substance spirituelle.

— « Ne faites pas la tête, » me demanda-t-il tout contrit. « Je n'ai pas voulu vous blesser... Si vous saviez comme je suis malheureux : dès que j'apparais, c'est toujours identique, on me repousse, on me soupçonne des pires intentions, ou bien on me propose d'ignobles marchés. Je voudrais être un bon Diable, mais personne ne veut m'écouter, personne ne veut me croire. Mon destin est tragique... »

De grosses larmes se mirent à couler sur ses joues.

« Personne ne m'aime, » dit-il en reniflant. « Ce matin même, regardez ce qu'on m'a fait. »

Lentement, en grimaçant de douleur, il enleva son chapeau... Et je vis une bosse, une énorme bosse violette, sanguinolente.

— « Diable, » fis-je apitoyé. « Quel gnon ! Qui vous a fait cela ? »

— « C'est l'archange Michel, » dit-il en sanglotant plus fort. « Oui, c'est le « bon » Michel... Et tout ça, parce que j'avais sauté le mur du Paradis et volé quelques pommes. Pour une misérable histoire de pommes... Et pan !... entre les deux cornes. »

Je dus admettre que Michel y avait été fort !

« Et c'est toujours pareil, » me dit le pauvre Diable, « je suis un malheureux petit Diable. Vous êtes la première personne qui me témoigne un peu de sympathie. Je vous en prie, ayez confiance en moi. Mettez-moi à l'épreuve. Je ferai tout ce que vous voudrez...

» Oh ! dites, monsieur, dites que vous acceptez. »

Et il joignit les mains, suppliant...

Juste à ce moment, un être immense, tout noir, courroucé, apparut dans la pièce :

— « Je t'y reprends encore, » dit le nouveau venu d'un ton vengeur. « Viens ici, mauvaise graine !... »

— « Oh ! la la la la ! » fit le pauvre petit Diable en se cachant derrière moi. « C'est *papa !...* »



Rubrique nécrologique

(*Obituary*)

par ISAAC ASIMOV

Notre ami Asimov adore écrire des récits policiers ou criminels à base de fantastique scientifique. Cette fois, il s'agit dans celui-ci d'un voyage dans le temps combiné avec un crime. En même temps, cette nouvelle est une étude au vitriol de deux caractères (1).



C'EST toujours à son petit déjeuner que Lancelot, mon mari, procède à la lecture du journal. Ma première vision matinale de lui est la maigreur abstraite d'un visage dont le regard reflète en permanence une sorte de colère provoquée par on ne sait quel sentiment de frustration. Il s'en saisit sans un mot, et les feuillets s'interposent presque immédiatement entre son visage et le mien.

Dès lors, seul indice de sa présence, un bras émerge de derrière la feuille dépliée — pour une seconde tasse de café où j'ai déjà mis l'exacte cuillerée de sucre, en évitant toute erreur de dosage, sous peine d'encourir un regard foudroyant.

Je ne me formalise plus de ces détails. Ils conditionnent, au fond, la sérénité d'un repas.

Ce matin-là, pourtant, ladite sérénité fut brisée par un rugissement :

— « Seigneur ! Ce cinglé de Paul Farber vient de mourir. D'un coup de sang ! »

C'est tout juste si le nom me disait quelque chose. Lancelot en avait fait mention, à l'occasion, comme de celui d'un collègue adonné aux recherches de physique théorique. Par contre, l'épithète agressif employé par mon mari me donna la quasi-certitude qu'il s'agissait là d'un chercheur auquel le succès devait avoir quelque peu souri, ce succès qui semblait fuir Lancelot comme à plaisir.

Il reposa le journal, me fixant d'un regard coléreux.

— « Salir la colonne des décès avec un tel ramassis d'inexactitudes ! C'est tout juste s'ils n'en font pas un nouvel Einstein, tout ça parce qu'il est mort subitement ! »

S'il était un domaine que l'expérience m'avait appris à éviter soigneusement, c'était bien celui des rubriques nécrologiques. Je n'osai pas même acquiescer d'un signe de tête.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Les Cloches Chantantes* » (nº 23) ; « *La bête de pierre* » (nº 31) ; « *Les mouches* » (nº 33) ; « *Ce qu'on s'amusait !* » (nº 35) ; « *Les fournisseurs de rêves* » (nº 37) ; « *La nuit mortelle* » (nº 43) ; « *Poussière de mort* » (nº 64) ; « *Alice au pays des hormones* » (nº 70).

Jetant le journal, il se mit à arpenter la pièce de long en large, sans finir ses œufs sur le plat ni toucher à sa seconde tasse de café.

Je poussai un soupir. Que faire d'autre ? Qu'aurais-je jamais pu faire d'autre ?

Il va de soi que Lancelot Stebbins n'a rien à voir avec le nom véritable de mon mari : pour des raisons de précaution élémentaire vis-à-vis de la justice, je dois changer autant que possible les noms et circonstances de cette histoire. D'ailleurs, même si je donnais son identité réelle, il est probable que l'on ne le reconnaîtrait pas.

Car, sous un certain angle, Lancelot ne manque pas d'un certain talent : celui de passer inaperçu, de ne pas soulever le moindre commentaire. Chacune de ses découvertees, invariablement, se trouve, soit déjà formulée par quelqu'un d'autre, soit estompée par une trouvaille plus considérable survenant au même moment. Ses communications aux Congrès Scientifiques ne soulèvent qu'une attention des plus réduites, telle ou telle communication plus marquante étant automatiquement soumise dans un autre secteur.

En fait, ces circonstances éternellement contraires étaient la cause profonde de son changement de personnalité.

Au début de notre mariage, il y a 25 ans, c'était pourtant un brillant spécimen d'humanité. Un héritage qui lui avait valu une large aisance, une solide formation de physicien, une ambition intense — tout se conjuguait pour un avenir plein de promesses. En ce qui me concerne, j'étais, je crois, assez jolie à l'époque, mais cela ne dura guère. Ce qui dura, par contre, fut cette timidité maladive qui me faisait me replier sur moi-même, m'empêchant à tout jamais d'être cette éclatante illustration de la réussite sociale que doit être la jeune femme d'un chercheur de l'Université plein d'ambition.

Peut-être ceci explique-t-il en partie cette sorte de « vocation à l'obscurité » de Lancelot ? Une épouse plus rayonnante aurait pu, sans doute, en le faisant bénéficier de son propre éclat, le révéler davantage.

Lancelot finit-il par s'apercevoir de ces choses ? Est-ce la raison pour laquelle il s'écarta de moi après deux ou trois années d'un très raisonnable bonheur ? Je le pense parfois, et m'en blâme amèrement.

Mais, à l'époque, je pensais que toute la faute incombait à sa seule avidité de gloire inassouvie et par là même croissante. Il quitta son poste à l'Université et se fit construire un laboratoire privé, à l'écart de la ville, en raison, disait-il, des avantages conjugués de la solitude et d'un terrain bon marché.

Le problème d'argent ne se posait pas. Dans ce domaine de la recherche, le gouvernement ne lésinait point, et les dons particuliers n'étaient pas rares. Pour couronner le tout, Lancelot disposait sans restriction de notre propre fortune.

Je tentai de m'opposer à ce projet.

— « Voyons, Lancelot, tout cela est-il bien nécessaire ? Ce n'est pas comme si nous avions des ennuis d'argent, ou comme si l'Université ne

tenait pas à vous garder. Une vie normale, avec des enfants, que désirer d'autre ? »

Mais une passion brûlait en lui, qui le rendait aveugle à tout le reste, et lui fit rétorquer rageusement :

— « Il y a quelque chose d'infiniment plus important. Il faut que le monde scientifique me reconnaisse à ma réelle valeur : celle d'un grand... très grand chercheur. »

(Il hésitait encore, à l'époque, à prononcer à son sujet le mot de génie.)

Cependant, rien n'y fit, le sort lui resta obstinément hostile. Son laboratoire bourdonnait comme une ruche, il prit à son service des assistants qu'il rémunérait de façon princière ; lui-même s'imposa une existence de travail, acharnée et impitoyable. Le tout sans résultat.

Je gardais l'espoir qu'il renoncerait un jour ou l'autre, reviendrait en ville, et que nous y pourrions mener une vie normale et paisible. J'attendais : mais toujours, au moment même où il aurait dû admettre sa défaite, il engageait une nouvelle bataille, tentait un nouvel assaut pour emporter les bastions de la gloire. Il se lançait chaque fois avec un espoir qui n'avait d'égale que la profondeur de son amertume à l'échec suivant.

Et toujours, il se retournait contre moi : broyé par l'Univers, il lui restait la possibilité de me broyer en retour. Je ne suis pas du type courageux, mais je commençai à croire qu'il me faudrait me séparer de lui.

Et cependant...

Cette dernière année, il s'était, de toute évidence, armé de pied en cap pour une nouvelle bataille. L'ultime, pensai-je. Il y avait en lui un degré d'intensité frémissante que je ne lui avais encore jamais connu. Il y avait ses murmures monologués, ses rires brefs apparemment sans cause. Ces jours qu'il passait sans nourriture, ces nuits sans sommeil. Il en vint à garder sous clef dans sa chambre ses cahiers de travail, comme s'il avait douté de ses propres assistants.

J'avais, bien entendu, la certitude fataliste que cette tentative échouerait comme les autres. Mais alors, en cas d'échec, il lui faudrait à coup sûr, à son âge, convenir que sa dernière chance était jouée. Il lui faudrait de toute évidence renoncer à ses recherches.

Aussi décidai-je d'attendre, avec le maximum de patience.

Cet incident de la rubrique nécrologique au petit déjeuner survenait à la manière d'un cahot brutal. Déjà, dans des circonstances antérieures analogues, je lui avais fait remarquer qu'en tout état de cause il pouvait avoir la certitude qu'une indiscutable notoriété lui reviendrait plus tard dans les journaux, à la rubrique en question.

J'ai lieu de supposer que ces paroles n'étaient pas des plus heureuses. Mes paroles ne le sont jamais, d'ailleurs. J'avais parlé pour avoir le cœur moins lourd, pour tenter d'arracher Lancelot à une crise de dépression qui, je ne le savais que trop, menaçait de le rendre absolument insupportable.

Et peut-être y avait-il aussi dans mon propos quelque dépit inconscient. Honnêtement, je ne puis l'assurer.

Toujours est-il que Lancelot s'était retourné violemment vers moi, tremblant de tout son corps maigre, fronçant ses sombres sourcils qui cachaient presque les yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, pour me crier d'une voix suraiguë de fausset :

— « Mais je ne m'y verrai jamais, dans la rubrique nécrologique ! Je serai privé même de ça ! »

Et il m'avait craché au visage. Délibérément.

Je m'étais enfuie dans ma chambre.

Il n'exprima jamais la moindre excuse, mais après quelques jours, durant lesquels je l'évitai soigneusement, notre vie commune reprit son cours morne et glacial. Aucun de nous n'avait jamais fait depuis lors la moindre allusion à l'incident.

Et aujourd'hui, le décès de Paul Farber ! Seule, assise devant la table du petit déjeuner abandonné, je sentais plus ou moins que cette annonce allait mettre le comble à l'exaspération de Lancelot ; le comble à l'amertume de ses échecs prolongés.

Je devinais l'approche d'une crise, sans savoir s'il me fallait la redouter ou lui faire bon accueil. Peut-être, après tout, prendrais-je la seconde attitude. Au point où en étaient les choses, un changement quelconque ne pouvait manquer de se traduire par un mieux...

Peu avant l'heure du déjeuner, Lancelot vint me trouver dans le living-room. Une corbeille de menus travaux de couture et la télévision m'y occupaient les mains et l'esprit.

— « J'ai besoin de ton aide, » dit-il à brûle-pourpoint.

Il y avait bien vingt ans, sinon davantage, qu'il n'avait tenu des propos de cette espèce, et j'éprouvai, malgré moi, quelque attendrissement à son égard. Il semblait dans un état d'excitation morbide. Le sang affluait à ses joues habituellement pâles.

— « Volontiers, » dis-je, « si je puis t'être utile... »

— « Tu le peux. J'ai donné congé à mes assistants pour un mois. Ils partent samedi : toi et moi travaillerons seuls, dans le laboratoire. Je te préviens dès à présent, afin que tu évites de prendre d'autres dispositions pour la semaine qui vient. »

La crainte me recroquevilla sur place.

— « Voyons, Lancelot, tu sais bien que je ne puis t'aider dans ton travail. Je n'y comprends rien, et... »

— « Je sais, » fit-il avec un absolu mépris, « mais tu n'as pas besoin de comprendre. Tu n'auras qu'à suivre quelques instructions très simples et à les suivre très rigoureusement. L'essentiel, c'est la découverte que je viens de réaliser, et qui, en fin de compte, doit me placer au rang qui me revient. »

— « Oh ! Lancelot !... » dis-je malgré moi. Car j'avais déjà entendu tant de fois la même phrase !

— « Ecoute-moi, idiote, et essaie pour une fois de te comporter en adulte. Cette fois, je tiens le morceau. Et personne ne peut me « doubler », car ma découverte est basée sur une hypothèse si peu orthodoxe qu'aucun chercheur vivant, ton serviteur mis à part, n'aura le génie d'y songer — du

moins avant une bonne génération. Et quand la lumière de mes travaux éclatera par le monde, il se pourrait que mon nom soit reconnu dans le domaine scientifique comme le plus grand de tous les temps. »

— « Je m'en réjouis beaucoup pour toi, Lancelot, c'est certain... »

— « J'ai dit : « *il se pourrait* ». Le contraire n'est pas exclu. Il existe une part majeure d'injustice dans les attributions de l'honneur de telle ou telle découverte scientifique. J'en ai fait assez souvent l'expérience. Aussi ne suffira-t-il pas de l'annoncer purement et simplement. Si j'en avais la naïveté, on se ruerait à qui mieux mieux dans mon domaine de recherche, et bientôt, je ne serais plus qu'un nom parmi d'autres dans les livres d'histoire. Les reflets de ma seule gloire se retrouveraient dispersés sur une quantité de blancs-becs de la « onzième heure », venus jouer les outsiders. »

Seule, je pense, l'impossibilité de se maîtriser davantage avait pu l'amener à me faire ses confidences trois jours avant la date où il pourrait se livrer aux travaux projetés.

Il était en pleine effervescence, et je restais le seul être de son entourage suffisamment insignifiant pour être, sans risque, pris comme témoin.

— « J'ai l'intention, » poursuivit-il, « de donner à cette découverte une mise en scène si spectaculaire, d'en frapper l'imagination humaine avec un tel effet de tonnerre, qu'aucune autre trouvaille n'aura la possibilité d'être remarquée en même temps. »

Il exagérait, et j'éprouvais l'effroi anticipé des conséquences qu'aurait sur lui un échec possible. Ne risquait-il pas d'y perdre la raison ?

— « Ecoute, Lancelot, quel besoin de nous tourmenter ainsi ? Pourquoi ne pas laisser tomber tout ça ? En prenant, si tu veux, de longues et bonnes vacances ? N'as-tu pas travaillé assez dur et assez longtemps ? Pourquoi ne pas aller faire un tour en Europe, par exemple ? J'ai toujours eu envie... »

Il trépigna de rage.

— « Oui ou non, vas-tu cesser ton caquetage imbécile ? Samedi tu viens avec moi. Au labo. »

*
* *

Je ne dormis guère, au cours des trois nuits suivantes. Jamais encore je ne l'avais vu ainsi. Jamais en pareil état. Déjà gagné par la folie ? Pourquoi pas ?

La chose n'avait rien d'impossible. Folie accumulée au cours d'une série de déceptions qui avaient cessé d'être supportables, et soudain déclenchée par la lecture de ce matin. Jamais Lancelot ne m'avait à ce jour laissé pénétrer dans son laboratoire. Et s'il avait l'intention d'opérer sur moi, de me soumettre à quelque expérience insensée, qui sait, de me supprimer tout de bon ?...

Ce furent trois nuits d'effroi misérable. Puis venait l'aube, et je me disais que, de toute évidence, il n'était pas fou ; que, de toute évidence, il n'avait pas d'intention brutale ou criminelle à mon égard ; l'incident

même du crachat ne reflétait aucune violence réelle, et il ne s'était jamais véritablement livré sur moi à des voies de fait.

Aussi finis-je par prendre mon mal en patience, et c'est avec la douceur résignée de l'agneau que je me dirigeai, le samedi, vers ce qui pouvait être le lieu de ma mort.

Nous descendîmes côte à côte, en silence, le sentier conduisant de la maison au laboratoire.

Ce dernier avait en lui-même quelque chose d'effrayant, et ma démarche se fit hésitante.

— « Je t'en prie, » se contenta de dire Lancelot, « cesse de rouler ces yeux effarés. Fais simplement ce que je te dis, et regarde où je te le demande. »

— « Bien, Lancelot. »

Nous étions parvenus à un petit réduit, dont il était en train de cadenasser la porte. La pièce était encombrée, jusqu'à l'étouffement, des objets les plus étranges, et d'une impressionnante quantité de fils métalliques.

— « Commençons par le commencement, » dit Lancelot. « Tu vois ce creuset en fer ? »

— « Oui. »

C'était un récipient aux dimensions réduites, mais assez profond, fait d'un métal épais que la rouille tachait par endroits sur sa paroi externe. Un réseau de fils métalliques assez grossiers le recouvrait.

Lancelot m'en fit approcher. J'aperçus à l'intérieur une souris blanche dressant ses pattes de devant le long de la paroi. Son petit museau frémissait de curiosité — d'angoisse peut-être — devant le grillage d'obturation.

Je crois avoir eu un léger sursaut. La rencontre inattendue d'une souris, pour ma part, me fait toujours tressaillir.

Lancelot eut un grognement.

— « Elle ne te fera pas de mal. Maintenant, mets-toi le dos au mur, et regarde-moi bien. »

Mes craintes antérieures affluèrent de plus belle. Une horrible certitude s'empara de moi : quelque part, un éclair allait jaillir, m'encercler, me réduire en cendres ; ou quelque énorme masse de métal surgirait pour me broyer ; à moins que...

Je fermai les yeux.

Rien n'arriva. A moi du moins. Je n'entendis rien d'autre qu'un bruit d'air froissé, celui d'un petit pétard qui rate...

— « Eh bien ? » dit Lancelot.

J'ouvris les yeux. Il me regardait, resplendissant d'orgueil. Je le fixai sans réaction.

— « Et là, pauvre idiote, tu ne vois rien ? Là, te dis-je ! »

A quelques dizaines de centimètres du creuset s'en trouvait un second. Je n'avais point vu Lancelot l'y mettre.

— « Tu veux parler de cet autre creuset ? » demandai-je.

— « Ce n'est pas un « autre creuset » à proprement parler, mais bien un double du premier. L'un et l'autre en tout point sont identiques,

atome par atome. Tu peux comparer. Tu verras exactement, entre autres, les mêmes traces de rouille.

— « Tu as fabriqué le second à partir du premier ? »

— « Oui, mais en procédant de façon très particulière. Créer de la matière nécessiterait, dans les circonstances ordinaires, une quantité démesurée d'énergie. Réaliser le double d'un gramme de matière, même avec les garanties de rendement optimum, exige la fission complète de cent grammes d'uranium. Le grand secret sur lequel j'ai mis le doigt, c'est qu'il suffit de très peu d'énergie (à condition d'utiliser celle-ci correctement) pour procéder à la duplication d'un objet, si l'on prend ce dernier à un moment donné de son futur. Le sensationnel de ma trouvaille, vois-tu, ma... mon amie, c'est que j'ai réussi une telle duplication en ramenant à l'instant présent l'objet pris dans mon propre avenir. Autrement dit, j'ai réalisé l'équivalent du déplacement spatio-temporel : du voyage dans le temps. »

« Mon amie... » Qu'il ait pu réellement employer à mon égard un terme d'affection donnait la pleine mesure de son triomphe et de sa joie.

— « N'est-ce pas étonnant ? » murmurai-je, car le fait est que j'étais très impressionnée. « La souris a un double, également ? »

Je regardai à l'intérieur du second creuset en posant ma question, et j'eus à nouveau un méchant petit choc : le creuset contenait une souris blanche, morte, celle-là.

Lancelot rosit légèrement.

— « Expérience encore prématurée. Il m'est possible de ramener de la substance vivante prise dans le futur, mais non sous son aspect vivant. Le double d'un être me revient privé de vie. »

— « Quel dommage ! Et pourquoi ? »

— « Je l'ignore encore. J'imagine que la duplication n'atteint la perfection complète qu'à l'échelle de l'atome. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de dégât apparent sur le double d'un être. La dissection ne révèle rigoureusement rien d'anormal. »

— « Tu devrais demander à... »

Je me tus brusquement sous son regard. Mieux valait ne pas suggérer de collaboration d'aucune sorte. L'expérience m'avait appris que, immanquablement, c'est au collaborateur éventuel que revenait l'honneur de la découverte.

— « J'ai *déjà demandé,* » dit Lancelot avec une amertume amusée. « Un biologiste éprouvé a procédé, sans rien trouver, à plusieurs autopsies sur certains de mes cobayes. Il ignorait leur provenance, bien entendu, et j'ai pris soin de les récupérer avant qu'aucun phénomène n'ait pu donner l'alerte. Grands Dieux, mes assistants eux-mêmes ignorent tout de ces travaux. »

— « Mais pourquoi les garder si secrets ? »

— « Justement parce que je n'ai pas encore la possibilité de ramener en vie un être du futur. Un petit détail qui cloche, sans doute, au niveau moléculaire. Si je publie maintenant mes résultats, quelqu'un d'autre pourrait découvrir la petite correction nécessaire, ajouter cette amélioration de

détail à ma découverte fondamentale, et se tailler une renommée supérieure à la mienne, en ramenant vivant, par exemple, un homme susceptible de donner des informations sur le futur. »

Je comprenais fort bien Lancelot. Et point n'était besoin de dire que quelqu'un d'autre *pourrait trouver* la correction de détail. Quelqu'un la *trouverait* bel et bien. C'était l'évidence même. Lancelot aurait beau faire : il perdrait, comme d'habitude, le bénéfice de sa trouvaille, pourtant sans précédent.

— « Et pourtant, » poursuivit-il, davantage pour lui-même qu'à mon intention, « il ne m'est plus possible d'attendre. Il faut que j'annonce au monde cette découverte, mais de façon que mon nom y reste indissolublement et à jamais associé. Il va lui falloir une présentation dramatisée, « scénarisée », telle que l'on ne puisse faire mention du déplacement spatio-temporel sans me nommer (quelles que soient par ailleurs les futures découvertes humaines en la matière). Je vais préparer maintenant ce scénario, où tu as ton rôle à jouer. »

— « Mais quel rôle veux-tu m'y donner, Lancelot ? »

— « Tu seras ma veuve. »

J'agrippai son bras.

— « Tu veux dire, Lancelot ?... »

Il m'est impossible aujourd'hui encore d'analyser les sentiments contradictoires qui m'envahirent à ce moment.

Il se dégagea brutalement.

— « Ma veuve très provisoire : je ne me suicide pas. Je vais simplement ramener le double de moi-même qui se trouve à trois jours d'ici. »

— « Mais tu seras mort, alors ? »

— « Seulement ce « moi » ramené de l'avenir. Le Lancelot actuel restera aussi vivant que jamais. Comme cette souris... »

Son regard s'arrêta sur un cadran.

— « Ah ! » dit-il, « plus que quelques secondes avant l'heure zéro. Regarde bien l'autre creuset, celui qui contient la souris morte. »

Creuset et souris disparurent sous mes yeux, dans ce bruit d'air froissé entendu tout à l'heure.

— « Où sont-ils passés ? »

— « Nulle part, » dit Lancelot. « Leur disparition a lieu normalement, à la minute correspondant à celle où ils ont été pris dans le futur. La souris d'origine demeure, elle, bien vivante. Il en ira de même pour moi. Mon double reviendra sous forme de cadavre, mon « moi » réel restant en vie. Au bout de trois jours, viendra l'instant où a été pris ce double sans vie formé à l'image du moi véritable. Passé ce moment, le double mort disparaît, et c'est le moi vivant qui demeure. C'est clair ? »

— « Cela ne me semble pas sans danger. »

— « Aucun danger. Dès l'apparition de mon cadavre, le docteur constatera le décès, la presse en fera l'annonce, l'entrepreneur des pompes funèbres préparera sa petite cérémonie. Je revendrai ensuite au monde en annonçant comme je m'y suis pris. C'est alors que je serai devenu bien

plus encore que l'inventeur du déplacement spatio-temporel : je serai l'homme qui revient du royaume des morts.

» Le voyage dans le temps et Lancelot Stebbins vont donner lieu à des commentaires de presse si étroitement liés, qu'aucune force ne pourra plus dès lors dissocier mon nom de ma découverte. »

— « Lancelot, » fis-je avec douceur, « pourquoi ne pas annoncer tout bonnement ta découverte. Le plan que tu envisages est bien subtil... Une simple publication te rendra suffisamment célèbre, et peut-être alors pourrions-nous revenir en ville, et... »

— « *Assez !* Tu feras ce que j'ai dit. »

***

Combien de temps Lancelot avait-il mijoté ce projet, avant que la lecture du nom de Farber à la rubrique nécrologique ait amené les choses à maturité ? Je l'ignore. Non pas que je cherche à minimiser son intelligence. En dépit de sa malchance chronique et prodigieuse, il ne saurait être question pour personne de nier ses dons brillants.

Il avait informé ses assistants, avant leur départ, de son intention de se livrer en leur absence à certaines expériences. Le témoignage ultérieur de ceux-ci rendrait plausible cette hypothèse : Lancelot, victime d'une défaillance au cours d'une série de réactions chimiques particulières, avait pu mourir, par exemple, d'un empoisonnement au cyanure.

— « En conséquence, » poursuivait-il, « veille à mettre dès que possible la police en contact avec mes assistants. Tu sais où les joindre. Surtout, je ne veux aucune allusion à la possibilité d'un meutre, d'un suicide, ou quoi que ce soit d'approchant. L'accident seul, l'accident naturel et logique, doit tout expliquer. Il faudra faire délivrer rapidement le certificat médical du décès, et informer non moins rapidement les journaux. »

— « Et si l'on découvre le véritable Lancelot ? »

— « Pourquoi le découvrirait-on ? » gloussa-t-il. « Quand on a un cadavre sous la main, va-t-on se mettre à la recherche de sa réplique vivante ? Nul ne fera le moindre effort dans ce sens, et je n'aurai qu'à garder la « chambre temporelle » tout tranquillement pendant la période critique. On y peut faire sa toilette, et je me munirai de sandwiches en quantité suffisante pour subsister. Il faudra toutefois, » ajouta-t-il avec une pointe de regret, « que je me passe de café tant que je serai dans mon refuge. Je ne puis décemment exhaler la moindre senteur de caféine alors que je suis supposé défunt... Après tout, l'eau ne manque pas dans la pièce, et je n'en n'ai jamais que pour trois jours. »

Je me tordai nerveusement les mains.

— « Même s'ils te trouvent, est-ce que cela ne reviendrait pas au même de toute façon ?... Il y aurait deux Lancelot : un vivant et un mort. »

C'était moi-même que j'essayais ainsi de consoler, de préparer à quelque fatale déception.

Mais il hurla vers moi.

— « Non ! Cela ne reviendrait pas au même ! Ça ne serait plus qu'un canular avorté ! Je deviendrais célèbre alors, mais comme farceur ! »

— « Mais, Lancelot, » repris-je avec précaution, « il y a toujours quelque chose qui rate... »

— « Pas cette fois ! Impossible ! »

— « Mais tu dis toujours « pas cette fois », et pourtant, à chaque fois, quelque chose... »

Blême de rage, les pupilles dilatées à l'extrême, il me saisit le coude et l'enserra à m'en faire hurler de douleur — si j'avais osé seulement crier.

— « Un seul détail risque de tout faire rater, un seul, tu entends. Et ce détail c'est *toi*.

» Si tu flanches, si tu ne joues pas ton rôle à la perfection, si tu ne suis pas mes consignes à la lettre, je... je... » (il sembla chercher la punition appropriée) je te *tuerai*. Voilà. »

Je détournai la tête avec effroi, cherchant à me dégager, mais il agrippait farouchement mon bras. La colère le dotait d'une force tout simplement prodigieuse.

— « Ecoute-moi bien, » martela-t-il, « tu m'as causé beaucoup de mal par le simple fait d'être ce que tu es. Je me suis blâmé maintes fois, à deux titres : d'abord pour t'avoir épousée, ensuite pour n'avoir jamais trouvé le temps de régler notre divorce. Mais à présent ma chance est là, malgré toi. La chance de faire enfin de ma vie une réussite immense. Si tu gâches le moins du monde cette chance, je te tuerai. Tu peux prendre cela au pied de la lettre. »

J'étais sûre qu'il ne plaisantait pas.

— « Je ferai tout ce que tu m'as demandé, » chuchotai-je.

Il me lâcha.

*
* *

Il passa une journée entière au milieu de ses appareils. « Je n'ai jamais jusqu'ici opéré de « déplacements » au-dessus de cent grammes, » se répétait-il, avec un calme pensif.

« Ça ne marchera pas, » me disais-je. « Comment pourrait-il ?... »

Le jour suivant, il mit au point le réglage d'ensemble du dispositif : il ne me restait qu'à abaisser une manette. Il me fit « répéter à blanc », sur un circuit neutralisé, pendant une période de temps qui me parut interminable.

— « Tu as compris maintenant ? Tu vois exactement comment cela fonctionne ? »

— « Oui. »

— « Tu abaisses donc la manette quand cette lampe s'allume, et pas une seconde avant. »

— « Bien. » (« Ça ne marchera pas, » pensai-je.)

Il se mit en position et garda un silence imperturbable. Il portait un tablier isolant par-dessus sa tenue de laboratoire.

La lampe s'alluma, et mon entraînement s'avéra profitable, car aucune

pensée, aucune hésitation ne vint freiner mon abaissement-réflexe de la manette.

Un bref instant, deux Lancelot se trouvèrent devant moi, côte à côte, dans le même costume. (Celui du Lancelot nouveau modèle étant toutefois un peu plus fripé.) Puis Lancelot II s'effondra et resta inerte.

— « Parfait ! » s'écria l'autre Lancelot, quittant sa place soigneusement marquée. « Un coup de main, s'il te plaît ! Prends-le par les jambes. »

Je ne pus m'empêcher d'admirer ce Lancelot. Comment pouvait-il, sans sourciller, avec une telle aisance, transporter son propre cadavre du futur ? Il le tenait sous le bras, sans plus d'émotion que s'il se fût agi d'un sac de froment.

Je pris le Lancelot II par les chevilles, défaillant presque à ce contact encore chaud d'un mort tout neuf. Avec notre fardeau, nous traversâmes un couloir, montâmes une série de marches, prîmes un autre couloir et entrâmes dans une pièce déjà préparée par les soins de Lancelot I.

Une solution chimique semblait bouillir à l'intérieur d'un étrange dispositif entièrement en verre et isolé du reste de la pièce par une transparente cloison à glissières.

Divers produits chimiques se trouvaient répartis çà et là, leur disposition évoquant de toute évidence une expérience en cours. Sur le bureau, dominant les autres, un flacon à l'étiquette particulièrement voyante : *Cyanure de potassium.* Sur une table voisine, un éparpillement de petits cristaux : du cyanure, je suppose.

Lancelot froissa méticuleusement les vêtements du mort, afin que celui-ci semblât tombé du tabouret. Il plaça quelques cristaux dans la main gauche du cadavre, d'autres, en plus grand nombre, sur le tablier isolant, quelques-uns, enfin, sur le menton de son double.

— « Ça orientera l'enquête, » grommela-t-il. Puis il ajouta, après un dernier regard circulaire : « Très bien. A présent, rentre à la maison et fais venir le médecin. Tu étais venue ici m'apporter un sandwich parce que je travaillais pendant l'heure du déjeuner. Ce sandwich, le voici. » Et il me montra une assiette brisée, ainsi que la garniture éparse d'un sandwich, là où sans doute j'étais censée les avoir laissés choir en découvrant le drame. « Un peu de sanglots, » dit-il encore, « mais inutile de forcer. »

***

Ce fut, si je puis dire, un jeu d'enfant pour moi de pousser cris et pleurs en temps opportun. J'avais l'impression de ne rien faire d'autre depuis des jours, et ce fut une délivrance véritable que de pouvoir enfin les extérioriser.

Le docteur eut exactement le comportement prévu par Lancelot. Le flacon de cyanure fut pratiquement sa première découverte. Il eut un froncement de sourcils.

— « Diable, chère Madame ! Votre mari n'était pas un chimiste très soigneux! »

— « Je ne sais pas, » fis-je, entre deux sanglots. « Il n'aurait pas dû lui-même procéder à cette expérience, mais ses deux assistants se trouvent en congé. »

— « Se comporter à l'égard du cyanure comme si c'était du sel ne va pas sans risque, » murmura le docteur sur le ton sentencieux d'un moraliste. « Mrs. Stebbins, il me faut à présent appeler la police. Il s'agit d'un empoisonnement accidentel au cyanure, mais il y a eu mort violente, et la police... »

— « Oui, oui, appelez la police, je vous en prie... »

(Je me serais presque battue à ce moment, pour avoir manifesté ce souhait avec une avidité quelque peu suspecte.)

Les policiers arrivèrent, accompagnés d'un de leurs médecins, qui eut un grognement de dégoût à la vue des cristaux de cyanure sur les mains, le menton et le tablier du cadavre. Les policiers eux-mêmes manifestèrent un manque d'intérêt absolu et se bornèrent à récolter quelques renseignements d'ordre statistique relatifs à nos noms et âges. Ils me demandèrent si je pourrais m'occuper des préparatifs funèbres, et s'en furent, sur ma réponse affirmative.

J'alertai alors les journaux, ainsi que deux des principales associations de presse. Pensant, leur dis-je, qu'ils puiseraient leurs informations sur le décès de mon mari dans les rapports de la police, j'espérais qu'ils éviteraient de mettre l'accent sur le fait que Lancelot s'était comporté en chimiste négligent. J'avais, pour exprimer ce vœu, le ton de quelqu'un désireux que rien de mal ne soit dit sur le défunt. Après tout, ajoutai-je, c'était un chercheur en matière de physique nucléaire, plus qu'un chimiste, et j'avais d'ailleurs eu l'impression, récemment, qu'il traversait dans ses recherches une période quelque peu troublée.

Mes propos suivaient ainsi exactement la ligne définie par Lancelot, et ils eurent tout l'effet escompté : Un chercheur nucléaire traversant une période de trouble ? Problèmes d'espionnage ? Agents soviétiques ?...

Alors commença le défilé des reporters voraces. Je leur donnai un portrait de Lancelot enfant, tandis qu'un photographe prenait des clichés du building où se trouvait le laboratoire. Je guidai la meute à travers quelques salles de travail pour des photos supplémentaires. Nul opérateur, nul policier, nul reporter ne me posa la moindre question sur le local verrouillé : ils ne semblaient même pas l'avoir remarqué.

Je leur remis une quantité impressionnante de détails professionnels et biographiques que Lancelot m'avait préparés, et citai à propos du défunt plusieurs anecdotes révélatrices d'un esprit à la fois brillant et profondément humain. Je m'efforçai jusque dans le détail de jouer mon rôle à la perfection. Je n'arrivais pas cependant à prendre confiance. Quelque chose allait rater. Cette idée m'obsédait.

Et si ce quelque chose ratait, je n'ignorais pas que ce serait ma propre condamnation. Cette fois, Lancelot avait bel et bien juré de me supprimer.

*
* *

Je lui apportai les journaux le lendemain. Il les lut et relut à maintes reprises, le regard brillant. Il avait, à sa gauche, une boîte remplie des premières pages du *New York Times*. Celui-ci ne donnait pas de relief particulier à l'aspect mystérieux de la mort de mon mari ; l'*Associated Press* non plus. Mais l'une des feuilles titrait spectaculairement à la une : « MYSTÉRIEUX DÉCÈS D'UN SAVANT ATOMISTE. »

Ce titre le fit rire aux éclats, et lorsqu'il eut terminé sa revue de presse, il revint au premier journal.

Il leva sur moi son regard perçant.

— « Reste un instant. Ecoute ce qu'ils disent. »

— « Je les ai déjà tous lus, Lancelot. »

— « Ecoute, te dis-je. »

Il me lut à voix haute tous les articles le concernant, insistant complaisamment sur les éloges du défunt, puis me dit, rayonnant de contentement :

— « Crois-tu toujours que quelque chose risque de rater ? »

— « Si la police revenait me demander pourquoi je pense que tu traversais une passe difficile... » fis-je avec hésitation.

— « Tu es restée suffisamment vague. Tu n'as qu'à leur dire que tu avais eu une série de mauvais rêves. Au moment où ils décideront — s'ils le décident — de pousser davantage l'enquête, il sera trop tard. »

En fait, tout se passait fort bien jusqu'ici, mais je n'osais croire que cela allait continuer. Et pourtant, bizarrerie de l'âme humaine, l'on persiste dans l'espoir, même lorsqu'on le sait injustifié.

— « Lancelot, » dis-je, « quand toute cette histoire sera réglée, que tu seras devenu célèbre, véritablement célèbre, alors tu pourras te mettre en congé sans hésiter ?... Nous pourrions retourner en ville mener une vie paisible... »

— « Tu es décidément une imbécile. Ne vois-tu pas qu'une fois ma valeur reconnue, il me va falloir continuer, au contraire ? Une foule de jeunes chercheurs va s'accrocher à moi. Ce laboratoire deviendra un immense Institut d'Investigation du Voyage Spatio-Temporel. Je serai légendaire de mon vivant. Ma célébrité va s'édifier jusqu'à de tels sommets que nul de mes successeurs ne saurait être autre chose à mes côtés qu'un pygmée de l'intelligence. »

Il se dressa sur la pointe des pieds, le regard brillant, comme s'il voyait, déjà, le piédestal qui lui serait un jour consacré.

C'était la fin de mon ultime espérance — combien faible pourtant ! — de connaître encore quelques lambeaux de simple bonheur personnel.

Je soupirai profondément.

***

Je demandai à l'entreprise des pompes funèbres l'autorisation de garder le corps au laboratoire, dans son cercueil, jusqu'à l'inhumation dans le caveau de famille des Stebbins, à Long Island. Je demandai à faire reporter la venue de l'embaumeur, en proposant de conserver le corps dans un

vaste local réfrigéré à — 20°. Je précisai également mon désir de ne pas faire transférer le défunt à la maison mortuaire.

L'entrepreneur vint livrer le cercueil au laboratoire en arborant un air de désapprobation glaciale. Sans nul doute, ceci serait compté dans la note à venir. Je voulais, dis-je, garder auprès de moi jusqu'au bout le corps de mon mari et laisser à ses assistants la possibilité de le voir une dernière fois. Cette explication était — et sembla d'ailleurs — quelque peu boiteuse.

Mais Lancelot m'avait bien spécifié le texte de mon rôle.

Après qu'on eut allongé le cadavre dans son cercueil, en laissant ouvert ce dernier, j'allai rendre visite à Lancelot.

— « Le type des pompes funèbres n'était pas content du tout, » lui dis-je. « Je crois qu'il subodore quelque chose de pas très catholique. »

— « Excellente chose, » répondit Lancelot d'un air satisfait.

— « Mais... »

— « Nous n'avons plus qu'un jour à patienter. D'ici là, rien ne saurait raisonnablement jaillir de soupçons encore plus ou moins vagues. Demain matin, le cadavre disparaîtra, si du moins tout se passe comme prévu. »

— « Tu veux dire que cette disparition pourrait ne pas ?... »

J'en étais sûre ! J'en étais sûre ! me répétai-je.

— « Un décalage d'horaire, avance ou retard, n'est pas exclu. Je n'ai jamais déplacé dans le temps une masse de cette importance, et je ne sais pas exactement la limite de validité de mes équations. C'est d'ailleurs pour procéder à des observations indispensables à ce sujet que je tenais à garder le corps ici, sans le faire transporter dans une chambre mortuaire. »

— « Mais au moins, dans une telle chambre, il disparaîtrait sous les yeux mêmes des clients. »

— « Et tu crois qu'on va soupçonner un truquage si la disparition se produit ici même ? »

— « Je le crains. »

Cette idée parut l'amuser.

— « On va dire : pourquoi a-t-il mis en congé ses assistants ? Pourquoi s'est-il livré à des expériences qu'un enfant pourrait réaliser, en trouvant le moyen de se tuer au cours de l'une d'elles ? Pourquoi cette disparition sans témoin du cadavre ? Du vent — dira-t-on — toute cette histoire idiote de déplacement spatio-temporel. Il a pris des narcotiques, s'est mis en état de transe cataleptique, et les médecins n'y ont vu que du feu. »

— « Oui, bien sûr, » murmurai-je faiblement.

(Comment pouvait-il ainsi comprendre ce qui se passerait ?)

— « Ce n'est pas tout, » poursuivit-il, « je vais insister de plus belle, en assurant que j'ai résolu le problème du déplacement spatio-temporel, que ma mort a été reconnue de la façon la plus officielle, et que je suis indiscutablement en vie : les savants orthodoxes vont me dénoncer vigoureusement comme imposteur. Grâce à quoi, en moins d'une semaine, mon nom sera devenu familier à tout un chacun. On ne parlera de rien d'autre. C'est alors que je proposerai de faire une démonstration de voyage spatio-temporel devant tout groupe de savants que la chose intéresserait. Je

m'offrirai même à faire l'objet d'une retransmission en direct par un circuit intercontinental de télévision. La pression de l'opinion forcera l'attention des savants, et emportera l'autorisation des réseaux TV. Peu importe que l'attente des téléspectateurs soit fondée sur l'espoir du miracle ou du scandale : l'essentiel est que cette « attente » ait lieu. C'est alors que je passerai à l'action : je sais réussir l'expérience. Quel savant aura jamais connu dans toute sa vie un sommet de gloire aussi bouleversant ? »

Ce raisonnement m'éblouit sur le moment, mais quelque chose demeurait au fond de moi, un doute tenace qui disait : trop long ! trop compliqué ! Ça ne peut pas réussir.

Ce soir-là, les assistants arrivèrent, et affectèrent une déférence peinée en présence du corps. Deux témoins supplémentaires pour jurer avoir vu le cadavre de mon mari ; pour accélérer la confusion du dénouement, tout en contribuant à donner à l'événement ses dimensions supérieures.

Le lendemain, à 4 heures du matin, Lancelot et moi nous retrouvâmes dans la salle de réfrigération, emmitouflés dans nos manteaux, dans l'attente de l'heure zéro.

Lancelot, au comble de l'excitation, achevait de vérifier ses instruments en manipulant je ne sais quoi. Son computeur tabulaire fonctionnait en permanence, et je me demandais comment ses doigts engourdis par le froid pouvaient jongler aussi agilement avec les manettes.

Je me sentais pour ma part très malheureuse : le froid, ce cadavre dans son cercueil, des lendemains lourds d'incertitude...

Nous étions là depuis ce qui m'avait semblé une éternité, lorsque Lancelot sortit enfin de son mutisme :

— « Tout doit marcher. Tout doit marcher comme prévu. En mettant les choses au pire, la disparition du corps se produira avec un retard de cinq minutes, et ceci pour un transfert de masse de 70 kilos. Mes analyses d'énergie temporelle sont indiscutablement magistrales. »

Il me sourit, non sans adresser à son propre cadavre un sourire empreint d'une ardeur au moins égale.

Je remarquai que sa tenue de laboratoire — il ne l'avait pas quittée de trois jours, la gardant même pour dormir, j'en étais sûre — avait pris un aspect fripé, élimé. Elle ressemblait de plus en plus à celle que portait Lancelot II lors de son apparition.

Lancelot parut s'apercevoir de mes pensées, ou peut-être, plus simplement, suivit-il mon regard, car il contempla sa tenue en disant :

— « Ah! oui, à propos, je ferais mieux de remettre mon tablier isolant. Mon double le portait à sa « naissance », si j'ose dire. »

— « Et si tu ne le mettais pas ? » demandai-je d'une voix neutre.

— « Impossible. C'est une nécessité. Quelque chose me l'aurait rappelé de toute façon. Sinon mon double, auquel je vais m'identifier, ne serait pas apparu en son temps avec ce tablier. »

Son regard se plissa comme il resserrait les attaches du vêtement isolant.

— « Tu penses toujours que quelque chose va aller de travers ? »

— « Je n'en sais rien, » fis-je d'une voix indistincte.

— « Tu crois que le cadavre ne va pas disparaître, ou que c'est moi qui disparaîtrai à sa place ? »

Je gardai un silence absolu. Il poursuivit, criant presque :

— « Mais ne vois-tu pas que la chance enfin a tourné en ma faveur ? Ne vois-tu pas que tout marche comme sur des roulettes et se déroule selon les prévisions ? Je serai le plus grand homme que la terre ait jamais porté... Allons, viens faire chauffer l'eau pour le café. » Il avait retrouvé soudain tout son calme. « C'est en buvant du café que nous allons fêter le départ de mon double et mon retour à la vie. Mon café m'a manqué, ces trois jours. »

C'est une simple boîte de Nescafé qu'il me confia, mais, après ces trois jours, elle ferait bien l'affaire. Mes doigts gourds s'affairaient gauchement autour de la plaque chauffante du laboratoire, lorsque Lancelot me poussa brutalement de côté pour y installer un gobelet d'eau.

— « Il n'y en a que pour un moment, » dit-il, réglant le chauffage au maximum. Il consulta sa montre, et divers cadrans sur les murs. « Mon double aura disparu avant que l'eau soit portée à l'ébullition. Viens contrôler avec moi. »

Il s'approcha du cercueil.

Je restai hésitante. Sa voix se fit péremptoire.

— « Viens ! »

J'obéis.

Il contemplait son double avec le plaisir infini de l'attente. Nous attendions, l'un et l'autre, les yeux fixés sur le cadavre.

Le bruit d'air froissé se fit entendre, et Lancelot s'écria :

— « Moins de deux minutes d'écart ! »

Le cadavre avait disparu, sans tremblement ni bavure.

Le cercueil ouvert contenait un amas de vêtements vides. Ceux-ci, évidemment, n'étaient pas ceux dans lesquels le cadavre s'était trouvé à l'origine. C'étaient des vêtements véritables, et leur réalité demeurait. Seul le corps était parti.

J'entendis l'eau bouillir.

— « Le café, » dit Lancelot. « Le café d'abord. Après quoi, la police et les journaux. »

Je préparai le café pour nous deux. Je versai dans la tasse de Lancelot l'habituelle cuillerée de sucre rigoureusement dorée. Même dans ces circonstances où j'étais sûre que pour une fois ce genre de détail importait peu, mon habitude restait la plus forte.

Je goûtai mon café, puis l'avalai, sans crème ni sucre, comme à l'ordinaire. Sa chaleur me fit grand bien.

Lancelot remua le sien.

— « Et voilà, » murmura-t-il avec douceur. « Voilà tout ce que j'attendais depuis si longtemps. »

Il porta la tasse à ses lèvres triomphantes et sardoniques, et but.

Il venait de prononcer ses dernières paroles.

*
* *

A présent que tout était fini, une sorte de frénésie s'emparait de moi. Je m'arrangeai pour le dévêtir et le rhabiller aussitôt dans les vêtements qu'avait gardé le cercueil. Je l'y installai ensuite tant bien que mal malgré son poids, et lui croisai les bras sur la poitrine, comme ceux de son double.

Je fis ensuite disparaître toute trace de café dans le lavabo de la pièce voisine. Je rinçai en outre avec acharnement le bol contenant le sucre en poudre, ou plus exactement le cyanure que j'avais substitué au sucre, jusqu'à dissolution complète.

J'installai la tenue de laboratoire de Lancelot et ses autres vêtements sur le portemanteau où j'avais posé ceux du double. Le second « jeu » avait évidemment disparu, et je n'eus qu'à y substituer le premier.

Après quoi, j'attendis.

Dans la soirée, m'assurant que le cadavre était suffisamment froid, j'appelai les gens des pompes funèbres. Que pourraient-ils trouver de suspect ? Ils venaient prendre livraison d'un cadavre. Le cadavre était là. Le cadavre authentique. Le seul, le vrai. Il n'y manquait même pas le cynanure de potassium que le précédent cadavre était supposé contenir.

Je suppose qu'en tant que professionnels, ils auraient pu éventuellement déceler la différence existant entre un cadavre de douze heures et un de trois jours et demi (même avec le facteur réfrigération), mais une telle subtilité ne les effleura même pas.

Ils clouèrent le cercueil, l'emportèrent, l'enfouirent : c'était le crime parfait.

Au fond, puisque Lancelot était déjà officiellement mort à l'heure de son dernier café, je me demande si, à strictement parler, il s'agissait bien là d'un crime. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention d'importuner un avocat à ce sujet.

La vie à présent m'est douce, paisible. L'argent ne manque pas. Je vais souvent au spectacle, et me suis fait des amis.

Et je vis sans l'ombre d'un remords. A coup sûr, Lancelot ni sa mémoire ne connaîtront jamais les honneurs réservés à l'inventeur du voyage spatio-temporel. Le jour où cette découverte sera faite à nouveau, le nom de Lancelot Stebbins restera dans l'incognito ténébreux du Styx. Mais ne lui avais-je pas toujours dit que ses combinaisons les plus étudiées ne l'empêcheraient pas de finir dans l'obscurité ? Si je ne l'avais tué, quelque chose d'autre aurait fini par gâcher la situation, et c'est lui qui m'aurait supprimée.

Non, vraiment, ma vie s'écoule sans l'ombre d'un remords.

En fait, j'ai toujours tout pardonné à Lancelot. Tout, sauf l'instant où il a craché sur moi. L'ironie du sort a voulu pourtant qu'il connaisse, avant sa mort, un moment de rare bonheur, qu'il reçoive un don réservé à très peu d'hommes, don que Lancelot, entre tous les hommes, était particulièrement fait pour apprécier.

En dépit des paroles amères qu'il avait eues, précisément en crachant sur moi, Lancelot a réussi à lire, dans la rubrique réservée à cet effet par les journaux, son propre éloge funèbre.

(Traduit par Régine Vivier.)

Celui qui savait

par JACQUES STERNBERG

On parle beaucoup, pour après le voyage dans la Lune, du voyage sur Mars. Jacques Sternberg suggère que le premier homme sur Mars pourrait trouver quelque chose que n'avaient pas prévu les astronautes, quelque chose de totalement incompatible avec la logique scientifique. Mars, nous dit-il, c'est peut-être la matérialisation d'un vieux mythe (1).



AVEC quelle insistance se demandait-on depuis des siècles si la vie existait sur Mars. Et combien cette insistance peut paraître saugrenue à présent que je connais la réponse.

Saugrenue à mes yeux seulement, car je suis seul à connaître la réponse. Les autres attendent cette réponse. Mais je ne la leur transmettrai jamais. Je ne pourrais pas. D'où je suis, il m'est impossible de communiquer avec les hommes. Et je ne reviendrai jamais dans leur monde. Je n'y reviendrai pas vivant. Cela aussi je le sais. Le mystère restera entier, une fois encore. Et il n'est pas impossible de penser que nous avons voulu aller trop loin et que le secret de Mars nous est interdit. Et que celui qui, comme moi, le percera, n'aura jamais l'occasion de le divulguer.

Il ne pourra rien en faire, de ce secret. Sinon l'emporter dans sa tombe.

Pourtant, je suis encore en vie. En sursis plutôt. Car sur Terre je suis rayé de la liste des vivants. Cela aussi je le sais. Et, encore une fois, je suis le seul à le savoir, sans erreur possible.



Oubliera-t-on mon nom sur Terre ? Ce n'est pas certain. Il n'est pas même exclu de croire que l'on érigera une statue pour perpétuer ma mémoire. Je la vois d'ici. Je serai imposant, massif, léonin, alors que je suis petit, mince et que j'ai plutôt l'air d'un chat écorché. D'un geste noble, moi, le conquérant de l'espace, je désignerai la poste la plus proche ou le troisième étage d'une banque. Avec un peu de chance, j'aurai ma place et mon boulevard. Et un parterre de géraniums autour de mon piédestal. Et, bien entendu, une plaque de bronze qui me servira à jamais de carte d'identité : « *Claude Drebner, né en* 1940, *mort en* 1972. *Volontaire de*

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le désert* » (nº 4); « *Un beau dimanche de printemps* » (nº 11); « *La géométrie dans l'impossible* » (nº 21); « *Le navigateur* » (nº 32); « *Les conquérants* » (nº 35); « *Comment vont les affaires ?* » (nº 42); « *Vos passeports, Messieurs !* » (nº 49); « *Partir, c'est mourir un peu moins* » (nº 51); « *Marée basse* » (nº 56); « *Bonnes vacances !* » (numéro spécial).

l'espace, il fut le premier homme à atteindre la planète Mars d'où il ne revint jamais. »

Le premier suicidé interplanétaire, tel aura été mon destin. Je me serai fait un pas de conduite sur le chemin de l'au-delà. Le premier vraiment, car les hommes qui débarquèrent sur la Lune en 1965 en revinrent sains et saufs et purent terminer leurs jours à la campagne en pataugeant dans la fortune que leur valut l'exploitation du récit de leur voyage. Sans doute cette expédition avait-elle été mieux préparée et depuis plus longtemps. Ou bien, plus simplement, le sort avait-il mal choisi son élu : en effet, il fallait bien reconnaître que jamais la chance ne m'avait pris pour cible dans mon passé. J'avais rarement réussi ce que j'avais entrepris.

Il convient cependant de noter que sur le plan scientifique, l'entreprise a parfaitement réussi : j'ai quitté la Terre, j'ai plongé dans l'espace, j'y ai survécu, j'ai atteint la planète Mars. Et, en fin de compte, je suis encore vivant, même si je suis condamné à brève échéance. Peut-être l'entreprise scientifique limitait-elle son ambition à la première partie du programme : envoyer un homme sur Mars sans se soucier de son retour. Dans ce cas, l'opération a magnifiquement réussi. Je ne peux qu'adresser toutes mes félicitations aux responsables, aux metteurs en scène de cette aventure interplanétaire. Je puis aussi ajouter un souhait qui ne risque pas d'être entendu. Leur dire de cesser leurs expériences, de ne pas envoyer sur Mars d'autres hommes. La planète n'a rien de pittoresque, le climat est rude, le sol ingrat, le secret que contient ce monde est saisissant, certes, mais peu agréable à apprendre sans préavis et sans ménagements. De plus, l'apprendre ne sert à rien, car personne ne peut revenir de ce monde.

Secret, oui, et quelle surprise. Les hommes de ce siècle d'acier et d'atomes, d'équations et de théorèmes éprouvés sont bien loin d'imaginer la couleur exacte de la surprise qui les attend sur Mars. Une couleur qui n'a rien à voir avec tout ce que les mathématiques et la science nous ont appris. Objectivement, cela valait le déplacement. Mais suis-je encore en mesure d'être objectif alors que je suis à la veille de mourir ? Et qui donc aurait pu prévoir que ce voyage aurait une issue aussi absurde ?

*
* *

Tout avait pourtant si bien commencé. Dans un climat d'une telle logique, d'une si parfaite rigueur. Selon un plan prévu depuis si longtemps que chaque geste semblait un simple reflet d'un geste déjà accompli des centaines de fois. Cela sans parler du fait que rien n'appartenait au rêve ni même à quelque débordement de l'imagination dans cette aventure spatiale. Le voyage sur la Lune avait servi de leçon et d'exemple puisqu'il s'était déroulé sans le moindre imprévu et que la Lune n'avait réservé aucune surprise aux Terriens.

Entre quelques centaines de candidats entraînés depuis des années, on m'avait choisi, moi, Claude Drebner.

Pourquoi ? Simplement pour mes qualités d'endurance. Elles m'avaient valu d'être admis à suivre l'entraînement de choc réservé aux futurs navi-

gateurs de l'espace. Ce qui accordait aux heureux candidats le privilège d'être soumis en permanence au troisième degré et à un régime intensif de torture quotidienne. Il paraît que l'on plaignait naguère les cobayes et les lapins. Allons donc ! La sensibilité humaine avait considérablement évolué. Personne ne nous avait jamais plaints. Au contraire, il y avait toujours un photographe disposé à prendre un cliché de nos visages convulsés et un journal avide de publier ce genre de documents qui faisaient fureur. Il est vrai que l'homme avait toujours eu la larme facile en pensant au sort des chiens sous la pluie, mais la pitié coriace quand il s'agissait du sort d'autres hommes. Nos véritables frères, ce devait être les animaux, pas les autres hommes.

Cela dit, le métier de cobaye humain était bien payé. Comme on risquait d'y laisser sa peau avant trente-cinq ans, on nous témoignait en échange quelque générosité. De plus, on recevait des badges et des barrettes d'or selon l'intensité des supplices endurés. Et puis on était nourri selon tous les principes de l'hygiène alimentaire, isolés de l'alcool, des femmes, du tabac, ces agents de corruption corporelle. On recevait des cours aussi, le matin. Mais le plus clair de notre temps, nous le passions à nous faire compresser, étirer, marteler, tournoyer, ou à subir les exercices de haute voltige que la science mettait à notre disposition. Absurde métier. Si tout était à refaire, je m'engagerais comme comptable dans le bureau le plus proche. Mais rien n'est à refaire justement. Pas même le chemin de la Terre à la planète Mars. Le billet de retour qui m'était accordé gratuitement ne servira à rien. Et je ne vois pas à quel bureau de réclamations je pourrais bien m'adresser. Sur Mars, il n'y avait pas encore de bureaux. Ou plutôt si, il y avait une sorte de bureau. Un seul. En fait, en un certain sens, toute la planète n'était qu'une sorte de bureau. Un bureau comme nous n'en avions pas sur Terre. Si vaste, si désert. Tellement silencieux. Et si singulièrement organisé. Dépassant de tellement loin la compétence de nos plus brillants cerveaux.

*
* *

Sans parler du voyage qui avait été terne, sans imprévu et fort monotone, il faut signaler que l'arrivée sur Mars n'avait pas été moins décevante.

Tout s'était bien passé. Je revois encore sans émotion aucune ce moment qui serait historique si j'avais l'occasion de le consigner par écrit ou de le transmettre aux chroniqueurs de service. Mais je suis venu seul sur Mars et je n'ai pas envie d'en faire une épopée.

L'heure H qui approchait. Et la planète Mars dont la masse semblait de plus en plus avide de vouloir m'avaler. Mais tout fonctionnait selon le plan prévu. Les fusées de freinage crachaient leur puissance maximum. Je me posai sur ce monde aussi légèrement qu'une libellule sur une feuille. Avant cela, j'avais eu le temps d'admirer sans grand étonnement le fait que la planète était bien criblée d'énormes canaux, comme on l'avait prétendu. Les canaux de Mars brillaient au soleil, métalliques, comme des fleuves d'argent massif.

Cela mis à part, Mars présentait fort peu de séductions naturelles à première vue. L'endroit où je venais de débarquer était légèrement vallonné, dépouillé de toute végétation, recouvert d'un sable gris qui tirait parfois sur le rouge. On aurait pu se croire au bord de quelque océan, dans une étendue de dunes désertes. Avec la différence qu'il n'y avait pas d'océan ici. Mais il y avait les canaux, ceux que j'avais aperçus. Je pouvais les considérer, faute de mieux, comme une curiosité touristique du pays, d'intérêt médiocre, certes, mais méritant à la rigueur un détour.

En un déclic et un coup de manette, je fis sortir la chenillette que la fusée avait transportée dans ses entrailles depuis la Terre. Elle était prête au départ, chargée de vivres, bourrée de carburant, avide de prouver au sol martien l'efficacité du matériel terrestre. Cela lui fut facile, le sol était peu malléable, presque aussi lisse que du béton armé.

Un quart d'heure plus tard, j'atteignais le rivage du premier canal. Un canal privé d'eau, il faut dire. En réalité, il s'agissait plutôt d'un gigantesque fossé assez peu profond, mais d'une largeur de plusieurs centaines de mètres. Et dans ce fossé était posé un réseau serré d'énormes tuyaux rivés les uns aux autres, en un seul faisceau rectiligne qui semblait aller d'un point indéfini vers un autre. Les tuyaux paraissaient faits de métal. Je jetai une pièce de monnaie. Ils sonnaient creux.

Que faire ? Sinon remonter vers la source de ces tuyaux ? Mais où se trouvait cette source ? A ma gauche ou à ma droite ? J'optai pour la gauche, me fiant au hasard. Il allait me servir.

En effet, après une heure, j'arrivai à un embranchement. Un fossé moins large, mais également criblé de tuyaux, venait se jeter dans le canal que je longeais ; les tuyaux s'enchevêtraient, se dévoraient, se confondaient et filaient dans la direction que je suivais. Il suffisait de continuer, j'étais dans le bon chemin. Droit au but, c'est là que j'allais. Et vers quel but ? Si seulement j'avais pu en deviner la texture. Je me posais des questions cependant, je me forgeais des hypothèses. Je n'avais rien d'autre à faire car la route était monotone, le trajet privé d'incidents. Le paysage ne changeait guère, nulle créature vivante n'apparaissait à l'horizon, nulle construction, mais ces tuyaux ne pouvaient guère passer pour quelque caprice forgé par la nature. Bref, ils avaient tout pour intriguer. Peut-être s'agissait-il d'un pipe-line géant reliant quelque puits de pétrole à un centre industriel ? Ou simplement un système de correspondance pneumatique ? De même ces tuyaux pouvaient être des égouts, des conduites de gaz, n'importe quoi en somme. Qu'y avait-il de plus banal dans une civilisation qu'un tuyau ? L'homme lui-même, on l'avait assez dit, n'était qu'un simple tuyau.

Après avoir repéré cinq autres embranchements secondaires et passé un véritable carrefour de la tuyauterie qui me suggérèrent que ce monde était vraiment soumis à une civilisation tubulaire, j'arrivai sur un vaste plateau où était enlisée une construction en forme de cube, grise, lisse et sans fenêtres. Rien qu'un bloc massif. Une sorte de centrale électrique ou de relais. A deux cents mètres de cette construction, les tuyaux plon-

geaient sous le sol, avalés, engloutis. Manifestement, j'étais parvenu à la source que je recherchais.

J'arrêtai le moteur de la chenillette. Je vérifiai mon arme, j'avançai vers le bloc en rampant.

Toutes les faces de ce cube étaient opaques, closes, à l'exception d'une face presque entièrement ouverte. On aurait dit l'entrée d'un tunnel souterrain, creusé étroit, sans raffinement.

Je pénétrai à l'intérieur du bloc de pierre, suivant la pente douce qui passait entre deux murs gris, nus, poreux. L'intérieur stagnait dans une lumière également grisâtre, mais artificielle. Le silence le plus absolu envahissait cette cave. Nulle part je ne vis de porte. Puis, le couloir d'entrée se jeta dans un angle droit et je me retrouvai brusquement dans un labyrinthe de galeries désertes dont les murs, assez hauts, étaient criblés de tableaux de commande, de graphiques, de signaux lumineux qui semblaient parfois se déplacer et d'un inextricable réseau électronique auquel je ne comprenais rien. Une centrale diffusant une énergie quelconque, j'y pensai de nouveau, tout en admettant qu'elle fonctionnait selon un principe qui m'échappait complètement.

Je me serais peut-être perdu dans ce dédale de galeries aux murs phosphorescents, si je n'avais pas entendu ce bruit de pas.

Les galeries devenaient de plus en plus sombres, comme si elles avaient convergé d'un jour gris vers une nuit teintée de vert. Les murs en effet diffusaient une clarté de plus en plus verdâtre, mais plus aucune lumière ne tombait des plafonds. Et dans les murs, partout, le même incompréhensible fouillis de signes et de repères lumineux, comme quelque gigantesque épopée conçue en hiéroglyphes algébriques.

Puis, je les vis.

Il y en avait trois. Dans une galerie plus vaste que les autres, plus sombre aussi, conçue en forme d'ovale.

Trois employées vêtues très simplement d'une sorte de salopette de travail. Deux d'entre elles se tenaient devant un petit cadran noir dans lequel je ne pouvais rien lire et leurs gestes rappelaient d'assez près ceux des employés qui perforaient les cartes des machines IBM. L'autre déplaçait des fiches d'acier assez semblables à celles d'une centrale du téléphone et on aurait pu croire qu'elle accomplissait un travail de standardiste. Mais avec une dextérité et une rapidité qui n'avait rien d'humain. Elles paraissaient femmes, cependant, quoique fort peu féminines et dépourvues totalement de grâce. Elles m'avaient vu entrer, mais demeurèrent impassibles, sans réaction, comme rivées à leur travail. Elles paraissaient aussi se ressembler. Elles avaient toutes les mêmes cheveux sans couleur, les mêmes traits à peine marqués à moitié gommés, déshydratés, cicatrisés.

Puis, avec quelque lassitude, l'une d'elle se tourna vers moi, abandonnant un instant sa besogne. Elle me dévisagea sans aucune expression particulière. Sans étonnement. Comme un huissier habitué à recevoir sans rancune et sans plaisir des inconnus.

— « Claude Drebner, je suppose ? » me dit-elle d'une voix qui ressemblait à son visage, à la fois sèche et décolorée, privée d'intonations.

Je sentis à cet instant un grand froid intérieur me gagner, se diluer dans mon sang. Je ne répondis rien. J'eus simplement le réflexe d'approuver.

— « Il y a huit jours que nous vous attendions d'un instant à l'autre. »

Huit jours ? J'étais parti de la base terrestre depuis huit jours en effet. Quelque chose en moi commençait à comprendre. C'était pour cela que j'avais si froid. Quelque chose et dans quelques secondes moi-même je comprendrais, je... à moins de fuir, de ne plus rien écouter. Mais j'étais là, fasciné par ce que me disait cette employée au visage ingrat, aux yeux sans regard.

— « Vous avez eu tort d'accepter cette mission, » ajouta-t-elle. « Je ne puis plus rien pour vous. »

Elle disait cela sans grande amertume et sans satisfaction. Un fait accompli, irrémédiablement accompli. D'un geste vague elle désigna l'employée qui semblait exercer un travail de standardiste. Je savais déjà ce qu'elle allait me dire.

— « Je regrette, » dit-elle, « mais ma sœur a déjà débranché votre fiche sur Terre. »

C'était cela. Ce que j'avais déjà compris depuis quelques minutes. Ma fiche. Comme c'était bien dit. Une simple fiche. Sans jamais hésiter, avec des gestes de chirurgien, elle arrachait les fiches qu'un panneau mobile faisait défiler sous ses yeux. Elle paraissait presque agir au hasard comme si elle arrachait de mauvaises herbes. Un hasard savamment médité. Un boulot de standardiste, mais oui. L'apparence dissimulait une réalité.

— « Sur Terre, » je murmurai. « Mais sur Mars... »

L'employée avait sans doute prévu ce raisonnement. Elle hocha la tête.

— « Non, » reprit-elle. « Personne ne peut vivre sur Mars. Je suis désolée. »

Et jugeant qu'elle n'avait plus rien à me dire, elle se remit au travail. Je me retirai. Moi non plus, je n'avais plus rien à dire.

*
* *

Cela s'est passé avant-hier.

J'ai passé deux jours à l'intérieur de la fusée. Je quitterai ce monde aujourd'hui. De toute façon, mes réserves d'eau et de vivres ne sont pas éternelles. Et sur Mars, personne ne peut vivre. A part la mort. Nous aurions dû penser au passé de l'humanité avant de nous lancer avec tant d'assurance dans l'avenir. Mais les hommes pensent toujours à tout, sauf à l'essentiel. Nous sommes les fils du superflu.

Je quitterai Mars. D'après mes calculs, je dois y parvenir. Puis... plus rien. Quelque chose arrivera. Quant à savoir quoi... Mais je ne parviendrai jamais à destination. Je ne reviendrai plus sur Terre. Je n'ai plus de fiche là-bas. Je suis déjà rayé du monde des Terriens, presque de celui des vivants. A moins de gagner une autre planète de vie. Mais laquelle ? Où la trouver ? Et, de toute façon, ma fusée ne peut faire qu'un seul voyage : de Mars vers la Terre.

Autant dire que ce n'est plus une fusée. C'est déjà un cercueil.

NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

De juillet 1958 à août 1959, nous avons organisé dans « **Fiction** » un référendum mensuel ouvert à tous nos lecteurs et destiné à déterminer quelles étaient les nouvelles qui, dans chaque numéro, recueillaient les préférences de ceux-ci. Ce référendum, qui a eu un grand succès, nous a permis de préciser dans une certaine mesure les goûts de notre public.

Désireux de pousser plus avant l'investigation de ces goûts, nous proposons aujourd'hui à nos lecteurs de répondre à un type nouveau de référendum. Il vous suffit pour y participer de remplir le questionnaire ci-dessous et de nous l'adresser. Nous vous offrons ainsi une chance d'influer sur l'orientation future de « **Fiction** », dans la mesure où l'expression de vos préférences peut servir à nous guider.

Ce référendum sera poursuivi durant plusieurs mois. Nous incitons vivement tous ceux qui nous ont fait le plaisir de répondre au précédent (ainsi bien sûr que les autres) à nous témoigner leur intérêt en nous envoyant leurs réponses.

QUESTIONNAIRE

Depuis combien de temps lisez-vous « **Fiction** » ? ....

Avez-vous l'intention de continuer de l'acheter dans l'avenir ? ....

Avez-vous, dans l'ensemble, aimé le présent numéro ? ....

Quelle est la nouvelle que vous avez préférée ? ....

Quelle est celle que vous avez aimée le moins ? ....

Y a-t-il des auteurs de ce numéro que vous aimeriez voir publiés plus souvent ?

....

Avez-vous aimé le roman dont nous avons le mois dernier terminé la publication : « **An premier, ère spatiale** » ? ....

Etes-vous pour ou contre la formule des romans à suivre dans « **Fiction** » ? ....

La proportion respective de la S. F. et du fantastique dans ce numéro vous a-t-elle satisfait ? ....

Si non, lequel des deux genres vous a-t-il semblé avoir une proportion excessive ?

....

Dans ce numéro, avez-vous aimé la Chronique Littéraire ? ....

Avez-vous aimé la Chronique Scientifique ? ....

Le style du dessin de couverture vous a-t-il plu ? ....

Avez-vous aimé sa couleur d'accompagnement ? ....

Avez-vous des observations à formuler ? ....

....

....

« TEKELI-LI »

La postérité littéraire d'Arthur Gordon Pym

par DEMÈTRE IOAKIMIDIS et PIERRE STRINATI

Il est fréquent que des auteurs de romans fantastiques ou de science-fiction utilisent comme thèmes pour leurs ouvrages de vieilles légendes ou des mythes anciens. En revanche il est beaucoup plus rare qu'une œuvre littéraire moderne serve de base à des romans écrits par d'autres auteurs. L'œuvre d'Edgar Poe, « *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket* », est un des rares exemples d'un thème précis repris ultérieurement par d'autres écrivains. A ce point de vue, on pourrait presque en faire un parallèle à « *Marianne ou les aventures de la comtesse de **** », commencée par Marivaux et terminée par Mme Riccoboni — ou à « *Un monde inconnu* (*Deux ans sur la Lune*) » de Pierre de Sélènes (1). Dans son récit, Edgar Poe a posé une base sur laquelle Jules Verne, H. P. Lovecraft et Dominique André ont, indépendamment les uns des autres, bâti des suites.

Les « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* », en effet, laissent le lecteur sur sa faim. L'ouvrage se présente comme un récit écrit par Edgar Poe avec l'autorisation de Pym et basé sur le témoignage de ce dernier. Une complication est introduite par le fait que Pym lui-même aurait rédigé la plus grande part de la narration (à l'exclusion des premiers chapitres, en un nombre qui n'est pas précisé). La préface, signée A. G. Pym, se termine par ces mots : « Il serait superflu de marquer où finit sa part (celle de Poe) et où la mienne commence ; la différence du style se fera bien sentir. » En fait, bien habile est celui qui parviendrait à sentir cette différence. Toutes ces complications, dues au cerveau tortueux de Poe, amènent en fin de compte un récit conduit constamment à la première personne, qui se termine de façon brusque, et auquel vient s'ajouter une postface dont nous aurons à reparler.

Le roman retrace les aventures maritimes d'Arthur Gordon Pym, précédées d'une brève évocation de son enfance et de l'éclosion de son goût pour la mer ; cette partie, qui occupe près des trois quarts du récit (chapitres I à XVI) n'a aucun lien avec le fantastique ou la science-fiction (2). Elle amène le héros et son fidèle compagnon, le métis Dirk Peters, à bord de la goëlette anglaise « Jane Guy » ; le capitaine de celle-ci, William Guy, fait voile en novembre 1827 vers l'Antarctique. Dès le chapitre XVII, le fantastique fait son apparition, de façon assez anodine d'abord : les navigateurs abattent un ours blanc, lequel présente certaines caractéristiques extraordinaires, en particulier sa taille immense. Ensuite, lorsque la narration abandonne les îles effectivement reconnues du temps de Poe pour rencontrer des archipels imaginaires, les

(1) Ce roman, publié vers 1882, forme une suite à « *Autour de la Lune* », de Jules Verne ; on y assiste, entre autres, au rachat du célèbre canon de Barbicane, la « Columbiad ».

(2) On peut penser que Poe a commencé son roman avec l'intention d'en faire un simple récit d'aventures maritimes ; mais l'habitude et la tentation ont été les plus fortes et le fantastique a fait son apparition...

particularités mystérieuses, les touches de fantastique, vont se multiplier. Voici, au milieu d'un climat anormalement clément (chapitre XVIII), une peuplade d'hommes noirs, dont le langage demeurera inconnu et qui, à la vue d'êtres et de choses blancs, poussent le cri de « Tekeli-li » (pour compliquer encore les choses, il y a également, au chapitre XXV, de grands oiseaux blancs qui eux-mêmes crient : « Tekeli-li »). Il est indiqué, sans grandes précisions, que sur l'île Tsalal — où habite cette peuplade noire — la faune, la flore, l'eau elle-même, sont étranges. Une partie de l'équipage, qui comprend Pym et Peters, ayant débarqué, est la victime d'un éboulement artificiel provoqué par les indigènes. Pym et Peters sont indemnes car ils s'étaient engagés dans une fissure de la montagne ; ils explorent ainsi un labyrinthe de grottes (chapitre XXIII), dont la configuration est dessinée au milieu du texte. Pym et Peters parviennent à sortir des grottes, capturent un indigène et, s'étant emparés d'un canot, voguent vers le sud. La température demeure clémente ; ils rencontrent une barrière de vapeur et une « averse cendreuse » : « *la barrière de vapeur au sud s'était élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus de l'horizon... Je ne puis la comparer qu'à une cataracte sans limites, roulant silencieusement dans la mer du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel.* » Le canot continue son avance vers cette cataracte... « *Une foule d'oiseaux gigantesques d'un blanc livide s'envolèrent incessamment de derrière le singulier voile, et leur cri était le sempiternel Tekeli-li... nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit, comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige...* »

C'est ainsi que s'achève, ou que s'arrête, plutôt, le récit d'Arthur Gordon Pym. Il vient s'y ajouter une note, que Baudelaire a appelée chapitre XXVI (« *Conjectures* ») dans sa traduction. Cette note porte sur trois points. D'une part elle renseigne sur le sort des héros du récit : on apprend ainsi que Pym est mort soudainement (après être revenu de l'Antarctique) avant d'avoir eu le temps de mettre au net les deux ou trois chapitres restants, qui devaient terminer sa narration. Il est dit aussi que Peters réside dans l'Illinois, où il est momentanément introuvable. Suivent d'autre part certaines considérations sur les gouffres dont la configuration était représentée au chapitre XXIII, et dont l'ensemble figure divers caractères alphabétiques ; ceux-ci forment des mots, respectivement éthiopien (« être ténébreux »), arabe (« être blanc »), égyptien (« région du sud »). L'attention du lecteur est enfin attirée sur le cri de Tekeli-li, qui paraît invariablement associé à des êtres — ou des choses — de couleur blanche. Un mystère supplémentaire entoure l'identité de celui qui a écrit cette note terminale : ce n'est évidemment pas Pym, puisqu'on y apprend qu'il est mort, ni Poe, puisqu'on parle de lui à la troisième personne (« le gentleman dont le nom est cité dans la préface »)...

Sans s'attarder sur cette dernière énigme, mineure assurément, on voit que le récit de Poe présente plusieurs points mystérieux sans les expliquer. Enumérons les principaux d'entre eux :

1. — Les particularités de l'île Tsalal, aussi bien au point de vue zoologique et botanique que minéralogique.

2. — Les indigènes de cette même

île, dont les attaches raciales sont obscures.

3. — Le cri de Tekeli-li, qui paraît particulièrement se rapporter à la couleur blanche.

4. — L'ensemble de gouffres, formant des caractères d'écriture.

5. — Tous les phénomènes d'ordre atmosphérique, qu'observent Pym et Peters en dérivant vers le sud (en particulier « l'averse cendreuse » et la barrière de vapeur).

6. — La figure humaine voilée, blanche et gigantesque, qui apparaît à la dernière phrase.

∴

On comprend que Jules Verne ait trouvé là matière, ou en tout cas le point de départ pour un de ses « *Voyages Extraordinaires* », qu'il a intitulé « *Le Sphinx des Glaces* ». Contrairement à ce qu'il a fait dans d'autres romans de la série, comme le « *Voyage au centre de la terre* », ou « *Hector Servadac* », Jules Verne s'en tient ici, d'une façon rigoureuse, aux connaissances scientifiques et géographiques de son époque. Ce n'est pas sans habileté qu'il place son récit dans la bouche du naturaliste américain Jeorling, d'abord persuadé, tout comme le lecteur, que la narration de Pym n'est que le produit de l'imagination de Poe. Comment Jeorling s'embarque en 1839, soit douze ans après le départ de Pym, sur la goëlette « Halbrane» de Liverpool dont le capitaine se nomme Len Guy ; comment ce Len Guy fait d'abord figure d'illuminé, obsédé par l'identité de son nom avec celui d'un des personnages du récit de Pym (William Guy, le capitaine de la « Jane Guy ») ; comment on découvre que Len Guy est en réalité le frère de William, et que les aventures de Pym ont bel et bien été vécues ; tout cela forme le début d'un excellent roman d'aventures et amène le lecteur — en même temps que Jeorling — à considérer les « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* » sous un angle nouveau. Le roman raconte un voyage d'exploration dans l'Antarctique, et forme une sorte de pendant aux « *Aventures du capitaine Hatteras* » ; mais Jules Verne y a fort habilement superposé la recherche de William Guy, ajoutant ainsi un intérêt supplémentaire à la narration. De plus, Peters lui-même, qui s'était dissimulé sous un faux nom parmi les membres de l'équipage, insiste pour qu'on recherche également Pym. Et c'est sur ce point que Jules Verne est amené à contredire Poe — plus exactement à démentir certaines des affirmations de la préface et du chapitre ultime de l'auteur américain. Ainsi, Poe n'aurait pas connu Pym (dont les notes lui auraient été remises par Peters) et Pym ne serait pas mort en Amérique. En fait, dans le roman de Jules Verne, Peters est fermement convaincu que son ancien compagnon est encore en vie. Il raconte de façon assez détaillée les circonstances de leur séparation (1). « *Pym et lui étaient dans le canot de Tsalal... un énorme glaçon est venu sur eux... Au choc, Dirk Peters est tombé à la mer... mais il a pu s'accrocher au glaçon... monter dessus... et... il a vu le canot dériver avec le courant...* » Emporté par un contre-courant Peters dériva jusqu'à Tsalal, qu'il trouva déserte ; il y découvrit toutefois un canot abandonné avec lequel, grâce à un vent du sud très vif, il put retourner du côté de la banquise, pour être finalement recueilli par un baleinier américain. Ainsi est faite la jonction avec le récit d'Edgar Poe.

Par la suite, Len Guy a la bonne fortune de retrouver son frère vivant — ce dernier raconte à cet endroit ses

(1) N'ayant pas encore dévoilé sa véritable identité, Peters parle de lui-même à la troisième personne.

aventures après l'agression des indigènes de Tsalal, mais il ignore tout du sort de Pym : William Guy et quelques-uns de ses compagnons ont survécu en se dissimulant dans les fameuses grottes de l'île Tsalal, puis ont dû quitter celle-ci sur un canot à la suite d'une série de tremblements de terre.

Dans la dernière partie du roman de Jules Verne, les deux frères Guy, Jeorling, Peters et leurs compagnons dérivent constamment dans la même direction et observent des phénomènes analogues à ceux décrits par Pym, bien que moins fantastiques, « tempête de neige électrique », brume, etc. Au milieu de tout ceci surgit le Sphinx des Glaces, immense massif dont Pym aperçut jadis la « tête ». Notons ici que Jules Verne ne dit nulle part explicitement que le Sphinx est œuvre d'homme, mais il déclare que le massif « *ressemblait volontiers à un énorme sphinx, le torse redressé, les pattes étendues, accroupi dans l'attitude de celui que la mythologie grecque a placé sur la route de Thèbes* ». Jeorling suppose que le sphinx est une masse de fer aimanté : en effet, les couteaux, les outils, tous les objets en fer des explorateurs leur ont été littéralement arrachés, et sont allés s'écraser contre le sphinx.

A la base de celui-ci, Peters découvre le cadavre de Pym : au moment où le glaçon l'a séparé du métis, Pym portait son fusil en bandoulière et le malheureux, attiré irrésistiblement par le sphinx, est venu s'écraser contre l'énorme massif. Peters succombe lui-même à une crise cardiaque sous l'effet de l'émotion, en retrouvant le corps de son ami.

On le voit, Jules Verne s'est attaché à fournir des explications rationnelles chaque fois que cela était possible. Reprenant les points mystérieux indiqués plus haut, on peut maintenant les diviser en deux catégories :

1 à 4 ne sont pas expliqués, mais éludés par la destruction, presque totale, des îles, notamment de Tsalal, et la disparition des indigènes. En particulier l'explication du point 3 (« Tekeli-li ») est complètement passée sous silence ; cependant William Guy mentionne le cri mystérieux au cours d'une narration, dans le roman même de Jules Verne.

5 et 6 sont expliqués, et même fort élégamment, peut-on dire. En particulier, s'il n'est jamais dit explicitement que le sphinx est une œuvre artificielle, cette hypothèse n'est pas rejetée non plus et laisse le champ libre à l'imagination du lecteur. On pourrait parfaitement concevoir, par exemple, un nouveau roman qui expliquerait l'origine de ce monument mystérieux et les circonstances dans lesquelles il aurait été érigé dans l'Antarctique.

∴

H. P. Lovecraft connaissait-il « *Le Sphinx des Glaces* » ? A la lecture de ses « *Montagnes hallucinées* », il semble bien qu'on puisse répondre par la négative. Evidemment, l'exploration de l'Antarctique avait progressé entre la date à laquelle Jules Verne écrivit son roman et celle qui vit la rédaction de l'œuvre de Lovecraft, ce qui excluait, pour ce dernier, la possibilité de mentionner une mer libre coupant l'Antarctique en deux. S'il avait eu connaissance du « *Sphinx des Glaces* », ne l'aurait-il pas au moins mentionné dans son récit ? On répondra peut-être qu'il était obligé de le passer sous silence, devant l'impossibilité de le faire cadrer avec la réalité géographique qu'il connaissait. Mais sa narration, bien que partant d'une base réelle incontestable, la perd assez rapidement de vue ; il n'aurait pas été difficile dans ces conditions de citer l'œuvre de l'auteur français (celle-ci aurait par exemple pu être mentionnée au cours d'une conver-

sation par l'un ou l'autre des personnages).

« *Les montagnes hallucinées* » ont pour sujet principal la découverte, au cours d'une expédition scientifique dans l'Antarctique, d'une immense cité en partie souterraine et déserte apparemment. Au moyen de sculptures qu'ils étudient minutieusement, le narrateur et son compagnon Danforth reconstituent, dans ses grandes lignes, l'histoire des habitants de la cité. Ceux-ci ne furent autres que les « Grands Anciens » — qui apparaissent à l'arrière-plan de plusieurs autres nouvelles de l'auteur. Venus du fond de l'espace, ils créèrent des organismes vivants, les Shoggoths, à partir de la matière inorganique. Après des millénaires, les « Grands Anciens » durent, devant l'arrivée du froid, abandonner toutes leurs cités et, en dernier lieu, celle de l'Antarctique ; ils se réfugièrent au fond des mers et dans un abîme situé précisément au-dessous de la cité qu'explorent les deux personnages.

Ceux-ci ne tardent pas à faire plusieurs découvertes inquiétantes : ils trouvent ainsi le cadavre d'un de leurs compagnons, disparu du camp au cours de la première partie de l'expédition ; puis les restes, récemment mutilés, de sortes de protozoaires géants (les Shoggoths) semblables à ceux qu'avait disséqués un de leurs camarades, le biologiste Lake. Ils entendent le cri de « Tekeli-li » et se sentant poursuivis, s'enfuient dans le dédale des galeries souterraines que domine la cité. Ils ne voient que furtivement le monstre qui les poursuit : « *Je ne saurais décrire ce spectacle de cauchemar... nous eûmes l'impression donnée par un train souterrain lancé à toute vitesse... cette chose effroyable, indescriptible, plus vaste qu'aucun train souterrain, conglomérat de bulles protoplasmiques légèrement phosphorescentes sur lequel des milliers d'yeux provisoires se formaient et se déformaient... à nouveau retentit le cri surnaturel « Tekeli-li ! Tekeli-li ! »*

Les explorateurs réussissent à échapper au monstre et regagnent leur avion. Cependant, peu après le décollage, Danforth, s'étant retourné, aperçoit quelque chose, une « abomination suprême », qu'il se refuse à décrire et qui lui fait pousser « un hurlement de fou » et ébranle son équilibre mental : « *Sur le moment, il se borna à répéter comme un automate le mystérieux appel que nul homme n'a jamais déchiffré : « Tekeli-li ! Tekeli-li ! »*

Ainsi qu'on le voit, la parenté effective avec le récit de Poe est dans le cas présent beaucoup moins nette que chez Jules Verne. Elle se résume à plusieurs mentions des « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* » — placées précisément dans la bouche de Danforth — et à ce cri de Tekeli-li qui demeure toujours aussi mystérieux. Mais, s'il ne cite effectivement que deux liens, Lovecraft en suggère en revanche beaucoup. Dans l'esprit du lecteur, les galeries de Lovecraft évoquent les gouffres de Poe ; la couleur blanche des pingouins géants que rencontrent Danforth et son compagnon est celle qui effraie les indigènes de l'île Tsalal ; l' « abomination suprême » qui dérange l'équilibre mental de Danforth ne serait-elle pas l'immense figure humaine blanche qu'avaient aperçue Pym et Peters ? Quant aux caractères d'écriture figurés par les grottes de l'île Tsalal, auraient-ils été façonnés par les Shoggoths ou leurs maîtres avant l'apparition de l'homme ? Lovecraft, sans aucun doute, a pensé à toutes ces possibilités ; mais c'est une mesure de son talent que la manière dont il parvient à les faire naître dans l'esprit de son lecteur sans en mentionner aucune effectivement.

∴

Dernier en date à s'être inspiré des « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* » et à leur avoir donné une suite, Dominique André semble, tout comme Lovecraft, avoir connu uniquement l'œuvre de Poe ; nulle mention n'est faite dans son œuvre du « *Sphinx des Glaces* » (1).

Le roman de Dominique André, qui s'intitule « *Conquête de l'Eternel* », a été publié en 1947 ; il a été rédigé, ainsi que l'auteur l'indique dans sa préface, entre 1929 et 1937. Disons en passant que cette œuvre mériterait d'être beaucoup mieux connue, par ses qualités purement littéraires d'une part, et aussi par la façon extrêmement adroite dont plusieurs thèmes majeurs de science-fiction y sont combinés. La continuation des « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* » n'est que l'un d'entre eux.

Dans une atmosphère passant perpétuellement du rêve au réel, l'aviateur Adam Harcz, qui a entrepris un voyage d'exploration en Antarctide, découvre une région relativement chaude. Ayant amerri sur un lac, il abandonne son hydravion et poursuit son exploration à pied. Il arrive ainsi dans une région abritée où vivent d'étranges créatures blanches, presque humaines, et qui semblent ignorer la faim, la fatigue et le vieillissement. Lui-même, pendant son séjour parmi eux — lequel dure plusieurs années — bénéficie des mêmes immunités. Sur cette contrée veille « *une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre* » (2) ; en sa présence le peuple blanc crie, presque en guise d'incantation : « Tekeli-li... Tekeli-li ! » D'autres réminiscences de Poe apparaissent ici et là : « *Après avoir inutilement visité plusieurs cavernes, je finis par découvrir une sorte de fissure, un escalier d'énormes blocs entassés... cette eau ne mouillait pas, roulait sur la peau comme le vif-argent...* » Cet épisode n'occupe dans le roman qu'une vingtaine de pages et n'influe qu'indirectement sur le déroulement de l'action principale.

Des trois « continuateurs » de Poe, Dominique André est celui dont le point de vue est le plus métaphysique ; à l'occasion des découvertes d'Adam Harcz, il se pose en effet diverses questions concernant : une perception, une conscience dégagée des contingences temporelles ; une existence — celle des mystérieux habitants de l'Antarctide — qui paraît éternelle ; la possibilité de retrouver des états d'âme passés (au moyen du « fruit » d'un arbre de la région polaire).

∴

Il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer ici quelques données géographiques concernant l'Antarctide, telles qu'elles sont connues actuellement — en les comparant aux descriptions des romanciers.

Edgar Poe ne décrit pas en détail l'ensemble de l'Antarctide. Cependant deux hypothèses seulement peuvent être émises à la lumière de son récit : d'une part deux masses continentales séparées par un important bras de mer dont l'orientation générale serait Australie-Amérique du Sud; de l'autre, un continent unique, creusé d'un golfe très large dirigé selon un axe Orcades du Sud-Pôle, et dans lequel se trouve l'archipel Tsalal. Ce n'est que tout récemment (janvier 1956) que cette région cor-

(1) Pour ce qui est des « *Montagnes hallucinées* », Dominique André n'avait matériellement pas la possibilité de les connaître, car elles ont paru à une époque où lui-même avait presque terminé la rédaction de son roman.

(2) Le narrateur cite littéralement Poe.

respondant aux îles Tsalal et Bennett a été réellement explorée : on y a trouvé en fait une chaîne de montagnes, nommée Forrestal Range par l'expédition « Deep Freeze I », organisée par la marine des Etats-Unis.

Quant à Jules Verne, il adopte la première des hypothèses qui viennent d'être mentionnées ; dans « *Le Sphinx des Glaces* », le bras de mer que parcourent ses héros reçoit le nom de Jane-Sund (1). (C'est d'ailleurs également par mer qu'un autre personnage célèbre de Jules Verne, le capitaine Nemo, atteint le Pôle Sud, au cours de la seconde partie de « *Vingt mille lieues sous les mers* »). On peut ici ajouter qu'à la position correspondant à celle du Sphinx, l'expédition « Deep Freeze I » n'a fait que confirmer l'existence du continent.

Lovecraft, pour sa part, ne donne en général que des indications assez vagues de coordonnées. A un endroit cependant, vers le début du récit, ses personnages découvrent des montagnes pouvant « égaler l'Himalaya, en tenant compte de l'altitude du plateau », dans une région correspondant approximativement à celle où Jules Verne place le Sphinx.

Dans le roman de Dominique André, enfin, Adam Harcz ne précise pas du tout l'emplacement de la région mystérieuse où le temps semble perdre son emprise.

Rappelons encore que, à la lumière des explorations récentes, on peut affirmer qu'il n'existe aucun bras de mer *libre* séparant l'Antarctide en plusieurs parties. En revanche, il n'est pas exclu que la mer divise le continent en plusieurs fragments — mais la vraie structure de l'Antarctide nous est encore cachée par l'énorme couche de glace qui recouvre l'ensemble de ces régions.

(1) La carte des régions antarctiques qui figure à la page 89 de l'édition Hetzel du « *Sphinx des Glaces* » présente des inexactitudes quant à la position des îles Bennett et Tsalal et du Sphinx. (Les coordonnées de ces points sont données aux pages 72 et 430 respectivement.)

•

BIBLIOGRAPHIE

POE, Edgar Allan : « *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket* ». New York, Harper and Brothers, 1838.
(Le commencement en avait paru dans « *The Southern Literary Messenger* », janvier-février 1837.)

POE, Edgar, traduction de Charles Baudelaire : « *Aventures d'Arthur Gordon Pym* ». Paris, Michel Lévy Frères, 1858.
(Avaient précédemment paru : « *La Relation d'Arthur Gordon Pym* », in « *La Revue de Paris* », mars-avril 1852 — il s'agit là d'un fragment dans l'étude sur Poe ; préoriginale in « *Le Moniteur Universel* », numéros s'échelonnant du 25 février au 18 avril 1852.)

VERNE, Jules : « *Le Sphinx des Glaces* ». Paris, J. Hetzel et Cie, 1897, Bibliothèque d'Education et de Récréation, Les Voyages Extraordinaires.
(Préoriginale in « *Le Magasin d'Education et de Récréation* ».)

LOVECRAFT, Howard Phillips : « *At the Mountains of Madness* ». In « *Astounding Stories* », février, mars, avril 1936.

LOVECRAFT, Howard Phillips : « *Les montagnes hallucinées* », traduction de Jacques Papy, in « *Dans l'abîme du temps* », recueil de nouvelles de H. P. Lovecraft. Paris, Denoël, 1954, collection Présence du Futur, n° 5.

ANDRE, Dominique : « *Conquête de l'Eternel* ». Paris, Librairie Gründ, 1947.

LA CHALEUR CONVERTIE EN ÉLECTRICITÉ

par E. AISBERG

L'immeuble portant le numéro 3198 dans Chestnut Street à Philadelphie abrite le quartier général du département « Missiles et Véhicules Spaciaux » de *General Electric.* Cette partie de l'immense firme emploie 5 000 personnes (dont 780 ingénieurs) réparties entre le « Laboratoire d'Aérosciences » situé dans le quartier nord de la ville et l'usine de Burlington (Vermont).

Parmi d'autres équipements dont disposent les chercheurs qui y travaillent, on doit mentionner une soufflerie avec tunnel long de 36 m, servant à reproduire les conditions de vol supersonique, un générateur de plasma créant des températures deux fois plus élevées que celle qui règne à la surface du soleil, un calculateur électronique perfectionné, des appareils destinés à reproduire toutes les conditions d'accélération, d'altitude, d'humidité, de pression, de perturbations radio-électriques, de pluie, d'embruns salés, de vent de sable, de poussière, d'ombre et de soleil, d'immersion, etc.

Et que font les savants et les techniciens qui œuvrent dans ce laboratoire de rêve ? Ils étudient ce qui appartenait hier au domaine de la fiction, est aujourd'hui entré dans celui de la science et deviendra demain réalité. C'est là qu'on met au point les projets des Thor, des Thor-Able et autres Atlas avec ogives récupérables. C'est là qu'on a conçu la fusée servant à l'étude de la ceinture des radiations et celle qui a permis de filmer la surface du globe terrestre d'une altitude de 700 milles.

On comprend dès lors qu'une information émanant d'un tel organisme de recherches doit être considéré avec le maximum d'attention. Voilà pourquoi il convient d'examiner avec intérêt le projet du générateur MHD (magnétohydrodynamique) que le « Laboratoire d'Aérosciences » vient de divulguer. De quoi s'agit-il ? D'un nouveau convertisseur de chaleur en énergie électrique, d'un faible encombrement, d'un poids réduit, de rendement élevé et dépourvu d'organes mobiles. En somme, la centrale électrique idéale du futur navire spatial.

∴

Le problème de la transformation directe de la chaleur en électricité est d'une importance fondamentale non seulement en vue des futures applications dans les véhicules interplanétaires, mais — dans l'immédiat — en vue d'une utilisation rationnelle de l'énergie atomique.

La façon actuelle d'engendrer le courant électrique en partant de l'énergie de la fission est, nous l'avons déjà dit (1), aussi peu rationnelle que possible. En effet, le réacteur atomique y est relégué au simple rôle de chaudière chargée de porter l'eau à ébullition. La vapeur actionne alors des turbines qui sont couplées à des alternateurs engendrant le courant électrique. Ainsi passe-t-on de l'énergie calorique à l'énergie mécanique pour aboutir à l'électricité. Chaque phase de la transformation coûte

(1) « Voies et impasses de la technique » dans le numéro de septembre 1957 d'*Electronique Industrielle*.

cher, car le rendement de conversion est faible. Nous espérons qu'un jour les étapes intermédiaires pourront être éliminées et que l'énergie atomique sera directement transformée en électricité. Déjà, grâce aux semi-conducteurs, cela a pu être réalisé sur une très petite échelle.

Rien n'est plus facile que la conversion inverse d'électricité en chaleur. Faites passer un courant électrique dans une résistance et vous y verrez les watts se transformer en calories. Grâce à cet « effet Joule », le filament des lampes électriques est porté à l'incandescence, et les radiateurs électriques vous prodiguent leur chaleur...

Mais ne croyez pas que la loi de la réversibilité des phénomènes joue à tous les coups. Vous aurez beau chauffer sur un réchaud à gaz votre fer à repasser électrique, vous ne pourrez pas recueillir sur la fiche de son cordon le moindre courant alternatif à 50 périodes par seconde... L'électricité est la plus noble forme d'énergie, la chaleur en est la plus basse. Et tout finit, hélas! par se dégrader en chaleur...

∴

Depuis longtemps, on connaît la propriété de certaines paires de métaux d'engendrer du courant électrique lorsqu'on chauffe leur point de contact. Les couples *thermo-électriques* servent à mesurer la température. On peut les assembler en batteries, et le faible courant qu'ils procurent suffit à alimenter des récepteurs de radio à transistors. Nous avons ainsi vu récemment un poste fonctionnant paradoxalement grâce à un petit réchaud à alcool (1). Mais le rendement des couples thermo-électriques est déplorable, et l'on ne saurait en espérer une notable amélioration, à moins de quelque découverte nouvelle.

Plus prometteur serait le convertisseur thermionique imaginé par le Dr R. Champeix et qui a été présenté à l'Académie des Sciences le 2 mai 1949. Il s'agit d'un tube à deux électrodes dont une est portée à une température élevée et l'autre, au contraire, est maintenue froide. La première, sous l'action de la chaleur, émet des électrons animés d'une énergie cinétique d'autant plus grande que la température est plus élevée. Certains de ces électrons parviennent sur la deuxième électrode. Si l'on établit un circuit extérieur entre l'électrode froide (que l'on doit appeler *anode*) et l'électrode chaude émettrice d'électrons (et qui, de plein droit, portera le nom de *cathode*), les électrons parvenus sur l'anode emprunteront ce chemin pour retourner vers la cathode. Ce flux d'électrons n'est rien d'autre qu'un courant électrique.

A l'Exposition de la Société Française de Physique, en 1950, le Dr R. Champeix a présenté un modèle expérimental de sa « diode » convertisseuse. La cathode y était chauffée par les rayons concentrés d'une source de lumière ; et le courant ainsi produit suffisait pour faire tourner un micromoteur.

Le 25 novembre 1957, le Dr Volney C. Wilson a présenté un convertisseur basé sur le même principe et qu'il avait étudié dans les laboratoires de *General Electric* à Schenectady. La diode qu'il avait réalisée parvenait à engendrer une puissance électrique de 1 watt. Son rendement était de 8 %. Et, comme le disent les sportifs, le Dr Wilson « espérait faire mieux la prochaine fois ». Depuis, nous n'avons pas eu de ses nouvelles...

∴

(1) « Thermopile de puissance » dans le numéro de septembre 1959 de *Toute la Radio*. Lire également à ce sujet des études de J. Marsac dans les numéros 200, 211 et 227 de la même revue.

En revanche, le nouveau générateur MHD, présenté à la presse le 28 octobre dernier, semble être appelé à des développements spectaculaires. L'idée n'est pas nouvelle. Mais, pour la réaliser, il fallait disposer des puissants moyens d'investigation et de réalisation de la G. E.

Dans le convertisseur magnéto-hydrodynamique, le courant électrique est engendré au sein d'un plasma se déplaçant dans un puissant champ magnétique.

Mais qu'est-ce d'abord que *le plasma?* On appelle ainsi le mélange d'ions et d'électrons obtenu en portant un gaz à une température élevée. Le mouvement désordonné et très rapide des molécules détermine d'innombrables chocs qui arrachent des atomes leurs électrons périphériques. Et ainsi les atomes, privés d'une partie de leur charge négative, deviennent positivement ionisés, alors que des électrons isolés se promènent librement.

Un tel plasma, en l'occurrence de l'air à environ 2 800° C, passe rapidement entre les pôles d'un puissant aimant. Le champ magnétique dévie d'un côté, vers une électrode, les ions positifs et de l'autre les électrons négatifs qui sont recueillis par une autre électrode. De cette manière, dans un circuit extérieur relié aux deux électrodes, est entretenu un courant continu.

Le générateur est, on le voit, tout à fait analogue aux alternateurs classiques où une force électromotrice est suscitée dans des conducteurs se déplaçant dans un champ magnétique.

Au cours d'expériences effectuées dans le « Laboratoire d'Aérosciences », le générateur MHD a permis de recueillir une puissance de 1 kilowatt pendant une durée de 5 secondes. Mais il doit pouvoir assurer un fonctionnement continu. On estime que son rendement serait de 40 à 50 %, alors que celui des meilleurs turbo-générateurs ne dépasse guère 35 %.

On peut dès à présent imaginer deux modes d'utilisation distincts du générateur MHD. Il peut fonctionner en régime continu, le plasma étant produit par l'énergie des rayons solaires concentrés à l'aide d'un miroir parabolique. Une pompe de faible puissance suffirait alors pour propulser le plasma en circuit fermé, le faisant passer dans le champ magnétique d'un aimant.

On peut aussi prévoir l'utilisation du générateur pendant de courts intervalles de temps, en faisant appel à des jets de gaz d'un réacteur à combustible approprié. De cette manière, on pourrait assurer, par exemple, le fonctionnement intermittent d'un émetteur de télévision.

Quel sera l'avenir du générateur MHD ? Les centrales électriques des futurs navires interplanétaires feront-elles appel à cette source d'énergie dont le faible volume et le poids réduit sont fort séduisants ? Abstenons-nous de toute prophétie hasardeuse et continuons à observer avec sérénité comment les savants réalisent pas à pas ce qui a été décrit par les classiques de la science-fiction.



LA RÉTROSPECTIVE MAX ERNST

par PHILIPPE CURVAL

La première exposition de Max Ernst en France, au Musée National d'Art Moderne, consacre enfin l'intrusion d'un univers parallèle au sein du nôtre ; après avoir fait éclater les normes picturales, ce peintre, révélateur des mondes qui nous côtoyent, se voit attribuer une caution officielle, peut-être pour dissimuler, à la veille des voyages interplanétaires, ce que son œuvre doit à la réalité de demain.

Il n'est pas dans mon intention de retracer, même sommairement, les étapes de la vie et de l'œuvre de Max Ernst (ce qui nous entraînerait vers un ouvrage de fort tonnage, que l'on peut d'ailleurs trouver dans toutes les bonnes librairies), mais plutôt de tenter de situer le point de jonction qui existe entre sa peinture et la science-fiction.

Ce « Jeune homme intrigué par le vol d'une mouche non euclidienne » n'est pas un mutant ; il ne possède aucun des pouvoirs spéciaux qui lui permettraient de transgresser physiologiquement les interdits nous retenant toujours sur notre bonne vieille planète. S'il veut donc percer les secrets qu'il entrevoit et se libérer des contingences picturales que certains de ses prédécesseurs en scandale (de Van Gogh à Paul Klee) avaient essayé de contourner, il devra utiliser des procédés nouveaux pour développer les photographies mentales des univers qu'il cherche à fixer afin de pallier l'incapacité de l'homo sapiens.

Avant d'esquisser un portrait de son œuvre, je voudrais procéder ici à la nomenclature des principaux moyens utilisés par Max Ernst pour divulguer ses images mentales :

Le collage (les lecteurs de « *Fiction* » peuvent consulter les anciennes couvertures du magazine pour comprendre ce procédé) : il s'agit, à l'aide d'éléments empruntés soit à des gravures sur bois, soit à des photographies, soit même à d'autres tableaux, d'intégrer de nouveaux personnages, de nouveaux objets à une scène choisie, pour y faire naître l'insolite et définir ainsi les relations entre ces éléments étrangers et l'univers préexistant.

Le frottage : Il s'agit de glisser sous une feuille de papier ou sous une toile des matériaux tels que planches de bois, minerais, sable, etc., et d'en révéler le relief, c'est-à-dire leurs contours spectraux, en frottant la feuille ou la toile soit avec du graphite, soit avec de la peinture.

La décalcomanie : C'est une extrapolation du procédé dit « des taches d'encre » utilisé couramment dans les tests. Le peintre mélange des couleurs au hasard sur un plan et contrecolle celui-ci sur une toile. Sous la pression les taches se mêlent, les couleurs s'interfèrent et dessinent le profil de paysages, de formes, d'animaux étranges qu'il faut dévoiler peu à peu en retravaillant l'œuvre.

Mais tous ces moyens de « forcer l'inspiration » n'expliquent pas la réussite d'un peintre ni la continuité de son œuvre. Max Ernst, s'il a su inventer ces subterfuges, s'est vu suivi par des centaines d'imitateurs qui n'ont jamais pu, comme lui, transcrire la vision fantastique des univers qu'il entrevoyait. Car Ernst a du génie et ses tableaux révèlent effectivement les paysages du surréel.

On distingue cependant, grosso modo, trois époques dans son œuvre : la première, toute de violence et d'humour, correspondant au mouvement « Dada », où le peintre, négligeant tous les artifices conventionnels de la peinture, s'est livré à des jeux incongrus ; la seconde, toute d'ivresse et de délire, ou il s'est joué des postulats pour libérer la puissance de son imagination et recréer de nouveaux univers ; la dernière, enfin, où Max Ernst, ayant dompté les éléments et assouvi ses instincts révolutionnaires, utilise toutes les ressources de son art pour découvrir les charmes d'un rêve plus quiet, aux couleurs luxuriantes.

Enseigne pour une école de cristaux, Dans une ville pleine de mystère et de poésie, La mariée du vent, Monuments aux oiseaux, Fleurs-arêtes, A l'intérieur de la vue, Figure anthropomorphe, Jardins gobe-avions, Aux antipodes du paysage, Après moi le sommeil, etc. Tels sont les titres significatifs de l'œuvre de Max Ernst, par lesquels il nous fait assister au déploiement de phantasmes, de mariages insolites, à une suite de fantaisies minérales, végétales, solaires ou marines qui constitue réellement la première tentative de description systématique des mondes que nous voudrions connaître.

Villes cyclopéennes et désertes, forêts munies de dards, fleurs vénéneuses, pièges pour machines, tremblements de terre doux, paysages qu'un attouchement distord, cohortes de dieux sans nom, arbres pétrifiés, pierres vivantes, portraits à *x* dimensions, déserts minuscules, voilà les sujets des toiles de Max Ernst : les images des planètes interdites.

C'est une exposition que tout amateur de science-fiction, qu'il soit rebelle à la peinture, tenant de la figuration ou partisan de l'abstraction, se doit de voir.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENCE-FICTION

LE DIABLE L'EMPORTE, par **René Barjavel** (Denoël, « Présence du Futur »).

Les éditions Denoël avaient eu l'excellente idée, voici quelque temps, de présenter une réédition du meilleur roman « extraordinaire » de Barjavel : « *Le voyageur imprudent* ». Je ne suis pas sûr que celle du présent ouvrage s'imposait au même degré. Bien que datant seulement d'une douzaine d'années, « *Le diable l'emporte* » a vieilli, et a plutôt mal vieilli. J'entends bien que certains de ses traits sont au contraire d'une actualité impressionnante : ainsi voit-on, dans les premiers chapitres, la lune atteinte par des fusées soviétiques, américaines, anglaises et... chinoises, ou encore trouve-t-on quelque part une préfiguration du Nouveau Franc ! (Sans doute est-ce d'ailleurs cette actualité superficielle qui a incité l'éditeur à ressortir le livre avant qu'elle soit « dépassée par les faits ».)

Reste la substance même du roman, et son esprit. « *Le diable l'emporte* » raconte l'histoire des deux prochaines guerres mondiales, dont la seconde se termine par l'anéantissement général de l'humanité. Ce sujet sert de prétexte, d'une part, à une satire acerbe et, de l'autre, à l'exposé d'une philosophie pessimiste. Ecrite peu après Hiroshima, l'œuvre se ressent de l'angoisse que, même dans la paix retrouvée, l'événement engendrait déjà. Je suis certain que pour Barjavel, il y avait là l'expression d'une révolte sincère et passionnée. D'où vient que cette révolte aujourd'hui m'ait paru sonner faux ? Une chose est de fustiger la course à la guerre et l'horreur atomique, et une autre de s'abandonner à un anti-scientifisme à courte vue. J'ai peur que Barjavel ait trop cédé à ce dernier penchant. Haïr la science et la tourner en dérision ne résout rien, en un temps où chaque homme est solidaire de cette science, bon gré mal gré.

Je regrette de l'écrire, mais la satire, ici, m'a trop souvent paru dégénérer en canular laborieux (voir les couplets sur le Civilisé Inconnu) et la moralité, se noyer dans des vaticinations creuses. Barjavel adopte un ton de prophète pour nous décrire une future apocalypse. C'est là un genre de peinture où il faut du doigté et de la mesure. Malgré la force d'évocation évidente à laquelle il aboutit, Barjavel n'est peut-être pas tellement fait pour cela.

Je le préfère quand il s'abandonne à un lyrisme familier et simple, à sa tendresse pour les êtres et les choses, quand il s'attache à retracer, avec des mots touchants, les menus faits de la vie. On retrouve là l'écrivain qui, de « *Tarendol* » à « *Jour de feu* », sut nous faire entendre une voix limpide. Il y a dans « *Le diable l'emporte* » une galerie de personnages de tous les jours, qui servent de contrepoids aux visions d'enfer par ailleurs déployées, et c'est en eux que se concentre la vraie vie du roman.

Et puis, bien sûr, il y a ce style pulpeux, bourré de suc, que Barjavel emploie sans contrainte. Style qui risque presque de lasser par l'emploi de certains procédés, tels que ceux de l'énumération, de l'accumulation, de la répétition. Mais cela n'empêche pas l'œuvre d'avoir un souffle, une envolée, même dans ses passages les plus discutables. Peut-être ai-je tort d'ergoter sur des points

isolés, alors qu'il suffirait de se laisser emporter par ce souffle. J'en demande pardon à Barjavel.

Alain DORÉMIEUX.

•

LE 32 JUILLET, par **Kurt Steiner** (Fleuve Noir, « Anticipation »).

Avec « *Le* 32 *juillet* », de Kurt Steiner, le Fleuve Noir semble s'engager résolument dans une voie que les précédents romans de Stefan Wul et Steiner lui-même avaient déjà dans une certaine mesure amorcée. Celle de livres enfin destinés à des adultes et non dépourvus de qualités littéraires. « *Le* 32 *juillet* » est sans aucun doute, avec certains Wul, l'un des meilleurs ouvrages de la collection à ce jour, tant par l'intérêt des idées qu'il présente, et leur nouveauté, ce qui n'est pas négligeable, que par le net effort de style qui a été accompli par Steiner. Certaines de ses pages raviront les plus difficiles. Il ne s'agit certes point d'un style moderne entièrement, mais il a de l'élégance et de la force parfois. Il repose surtout sur une cascade d'images assez hallucinantes. Il ne manque ni de rythme ni de souffle.

Il serait charitable de passer sans les lire les trente-six premières pages de ce roman. Elles n'ont ni intérêt, ni qualités. Elles seraient même plutôt irritantes.

Heureusement, leur auteur a eu le soin de les détacher nettement. Il a voulu se donner, avant de se lancer dans l'aventure qui le passionnait, quelques rassurantes références, probablement à l'intention des débiles mentaux. Les autres peuvent pénétrer tout de suite dans le livre à la page trente-sept, à moins qu'ils n'apprécient le régime de la douche écossaise.

Mais ce purgatoire de trente-six pages avalé, l'enchantement commence. Le héros, qui a franchi une sorte de porte dans l'espace, se trouve plongé dans un univers réellement différent du nôtre, profondément étranger. Il se meut sur une longue route et manque d'être attaqué par des êtres singuliers.

Ce qu'il faut admirer le plus dans cette ouverture, c'est la sûreté avec laquelle Kurt Steiner dépayse, angoisse sans faire intervenir pourtant les éléments classiques de la terreur. C'est aussi la précision, sur le chapitre des formes plutôt que sur celui des couleurs, avec laquelle il imagine et décrit ce monde différent. C'est enfin l'analyse des réactions de son personnage, qui contribuent directement à hausser le niveau de l'angoisse.

Au bout de cette route, se dresse une ville étrange. Notre héros va y pénétrer, dans l'espoir de rejoindre ceux qui l'ont précédé dans ce nouvel univers : Wens, un savant ; Greta, sa femme, et Iris, une jeune fille, dont Kenneth Broad, le héros, s'éprend bientôt.

Cette ville, pleine de pièges singuliers, est un être vivant, le résultat monstrueux d'une expérience ratée, tentée par les habitants humanoïdes de ce monde. Avec l'aide des Terriens, ils parviendront à éliminer le danger, à détruire le Krall, cette sorte de tumeur monstrueuse qui menaçait d'infecter la planète entière, mais non sans que la terreur ait fait gronder la révolte aux portes de l'empire.

Steiner a renouvelé une structure aussi classique que celle du combat contre le monstre. D'abord parce que son monstre est profondément fantastique mais aussi profondément cohérent. On sent là la marque d'une réelle culture en matière de biologie. Ensuite parce qu'il s'est gardé des poncifs classiques et des couplets sur les limites imposées à la connaissance ; il a introduit le thème de la révolution au sein de l'empire humanoïde en un contrepoint qui lui a permis, d'une part, de ne pas céder à ces facilités et, d'autre part, d'induire un parallèle entre ce cas extrême de dégénérescence biologique et la décadence sociale. Une forme de cancer entraîne l'autre. Enfin, il a su conclure. Il faut lire ses dernières pages. Il faut lire les pages qui se déroulent dans l'intérieur du Krall. Elles frisent

parfois le morceau de bravoure. Elles sont en tout cas l'œuvre d'un authentique écrivain et ne vont pas sans rappeler quelquefois, mais dans un registre tout différent, l'art de Merritt. Ici et là, la même accumulation de précisions finit par vaincre l'incrédulité.

Le problème est maintenant de savoir si Kurt Steiner saura et pourra devenir un véritable écrivain dans ce domaine qui lui est relativement neuf. Et si on le laissera le devenir. S'il échappera à l'essoufflement qui semble menacer Stefan Wul.

« *Le* 32 *juillet* » témoigne en tout cas de qualités que pourraient lui envier des écrivains publiés dans d'autres collections plus ambitieuses. C'est peut-être vers ces collections que se tourneront Guieu et Rayjean, enfin menacés dans leur médiocrité tentaculaire.

Gérard KLEIN.

•

LE SOUS-MARIN DE L'ESPACE, par **Françoise d'Eaubonne, L. M. Charles et Jacques Bergier** (Editions Gautier-Languereau).

De très rares tentatives ont été faites de ce côté-ci de l'Atlantique pour créer une science-fiction pour jeunes valable. Il convient, en effet, de ne pas confondre puérilité et jeunesse, et le livre que le critique renvoie dédaigneusement à un public de douze ans, n'a en réalité guère plus de chances de passionner des adolescents que des adultes : il témoigne surtout de l'âge mental de son auteur. Aux Etats-Unis, pourtant, bien des écrivains notables n'ont pas hésité à écrire des livres, et d'excellents livres, pour les jeunes : Asimov, par exemple, sous le pseudonyme de Paul French (1) ou encore Heinlein dont on n'a pas oublié « *La planète rouge* ». En France, « *Les Raiders de l'espace* », de Jansen et Erland, furent une tentative pleinement réussie, mais encore sans lendemain. Aussi faut-il saluer avec intérêt la parution du « *Sous-marin de l'espace* ».

L'intrigue relativement simple est à la portée d'un jeune public, mais les idées scientifiques qui servent de trame à l'action présentent une originalité confondante qu'ignorent bien des romans pour adultes. Le héros, qui appartient à cette espèce bien connue de savants qui construisent des astronefs dans leur garage, bénéficie d'une chance qui rend son aventure vraisemblable : il découvre près de sa propriété normande un sous-marin de poche allemand oublié dans une grotte. Il le transforme en astronef, mais non pas en fusée, grâce à un moteur de son invention. Il découvre une nouvelle planète dont je ne saurais déflorer le secret. Il conquiert une immense fortune, ni en or ni en pierres précieuses, mais sous la forme d'un métal aux propriétés étonnantes mais vérifiées. Il lutte enfin contre un bandit scientifique et risquerait de perdre sans l'aide de son jeune frère.

Il y a de l'action, donc, dans ce livre, et beaucoup de science aussi. La seule critique qu'on pourrait lui adresser est que science et action ne sont pas toujours parfaitement fondues en un tout. Il y a une sorte d'alternance de l'aventure et du didactique. C'est une solution : ce n'est peut-être pas la meilleure. Mais cela pose le difficile problème de la collaboration entre le littéraire et le scientifique dans toute œuvre de science-fiction. L'apport de Jacques Bergier a été considérable en l'occurrence, puisqu'il a permis d'éviter des solutions par trop classiques et d'employer des thèmes dont s'empareront sans doute maintenant d'autres auteurs. Celui de Françoise d'Eaubonne, qui a raconté cette histoire de façon plaisante, n'est pas moins important.

Il s'agit donc là d'une tentative réussie. Attendons le second volume pour voir si elle se muera en succès total.

Gérard KLEIN.

(1) Cf. l'allusion à Asimov dans la nouvelle de Carsac : « *Premier Empire* » (page 70 du présent numéro). (N.D.L.R.)

L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

VAMPIRES EN TOUS GENRES

par F. HODA

Le succès commercial de « *Frankenstein s'est échappé* », réalisé il y a quelques années en Angleterre, a marqué la reprise du cinéma d'épouvante « pure », non mélangée à la science-fiction. Le nombre de films produits en Angleterre et en Amérique dépasse les bornes de l'imagination. Je cite au hasard quelques-uns des derniers titres : « *The bat* » (La chauve-souris) ; « *The mummy* » (La momie) ; « *The alligator people* » ; « *Night of the blood beast* » (La nuit de la bête sanglante) ; « *Macabre* » ; « *House on haunted hill* » (La maison sur la colline hantée) ; « *Blood of the Vampire* » (Le sang du vampire)... etc.

De la cinquantaine de films du genre produits en trois ans outre-Manche et outre-Atlantique, nous n'avons vu que quelques-uns seulement. Après la série des nouveaux « *Frankenstein* » et « *Dracula* », voici venir un nouveau vampire : « *Curse of the undead* » (Dans les griffes du vampire). Avouons-le, il mérite au départ son qualificatif de nouveau : les auteurs du scénario, Mildred et Edward Dein, transportent leur monstre dans l'ouest américain de l'autre siècle, mariant ainsi deux genres : western et épouvante. Mais si l'on excepte la façon dont l'être maléfique est tué et son sentimentalisme amoureux, l'originalité s'arrête là. Car ce « western-épouvante » reprend les ingrédients habituels et aboutit à pas mal de contradictions faute de pouvoir les assimiler tous aux exigences des cow-boys. Pour le reste, l'histoire rappelle le triangle cher aux boulevardiers avec cette différence qu'un des angles est pasteur et le second vampire, le Bien et le Mal en somme. Le Bien-pasteur finira par être récompensé, puisqu'il aura à lui tout seul la douce et belle jeune fille, un moment égarée sous l'influence du Mal-vampire.

Le travail de mise en scène de Edward Dein est honnête sans plus. Ses meilleurs moments sont constitués par des effets bien éprouvés : le réalisateur va jusqu'à copier les mouvements d'appareils de ses prédécesseurs en la matière. Pour le reste il emprunte aux auteurs de western. La lutte finale entre le pasteur et le vampire rappelle (en moins bon) « *Le train sifflera trois fois* ». Les scènes de la sépulture sortent tout droit des anciens loups-garous et vampires.

Une trouvaille assez plaisante : le moyen utilisé pour tuer le vampire ; le pasteur met sur la balle la petite croix qu'il porte à sa boutonnière ; à propos de ce christianisme primaire qui veut que les vampires fuient jusqu'à l'image de la croix, on ne peut s'empêcher de se demander, comme le faisait l'admirable héros de « *Je suis une légende* », quelle serait la réaction, par exemple, d'un vampire musulman.

Si la tête de l'acteur Michael Pate convient parfaitement à l'emploi et exsude l'inquiétude, celle des autres acteurs paraît quelconque. Pour ma part je n'ai guère été épouvanté, et je me demande s'il n'est pas temps d'abandonner les vampires pour autre chose.

Mais si l'on veut bien oublier que le propos des auteurs est de nous faire peur, alors, peut-être, on accepterait le film ; en effet, on y rit souvent de bon cœur.

***

Film anglais distribué par une firme américaine, « *Le pionnier de l'espace* » rappelle par son point de départ un autre film de même nationalité, « *Le monstre* ». Le thème de la transformation des premiers astronautes, sous l'influence des rayons cosmiques, est repris allégrement, mais sans aucune innovation, par les scénaristes John C. Cooper et Lance Z. Hargreaves. Dans une base « de l'espace » on prépare fébrilement l'envoi du premier homme dans le cosmos. Les appareils sont au point, et sous les regards de sa fiancée d'origine italienne, le premier « homme de l'espace », prend place dans la fusée, sous la direction de son propre frère, un commandant de l'armée des U. S. A. Interdiction lui a été faite de dépasser une certaine altitude. Mais notre jeune héros désire étonner son petit monde : il pousse sa fusée au-delà des limites permises. Mal lui en prend et on le considère comme perdu. A quelque temps de là d'étranges carnages se produisent sur Terre. L'enquête prouve qu'il s'agit du « pionnier de l'espace », recouvert d'une carapace produite par les rayons cosmiques, devenu en quelque sorte un vampire assoiffé de sang frais. Mais notre monstre n'a pas pour autant perdu le nord. Il cherche à rejoindre sa base pour livrer le secret de sa transformation. Comme quoi le patriotisme est le plus fort instinct de l'homme. Il meurt après avoir communiqué son histoire et son frère et sa fiancée, unis dans le malheur, se marieront. Voilà pour le scénario : rien de bien alléchant comme on le voit. Seules quelques séquences surnagent et font oublier momentanément la mise en scène quelconque de Robert Day. Il s'agit principalement des scènes, trop peu nombreuses à mon goût, consacrées au voyage interplanétaire et de quelques plans où l'on voit le monstre s'attaquer aux humains ; mais ces derniers relèvent davantage de l'horreur que de la science-fiction. Signalons aussi un passage humoristique où l'on voit le monstre pilotant à une vitesse folle une voiture, poursuivi par deux motards. L'excès de zèle de la police lui coûte cher. A part cela le film ennuie passablement, d'autant plus que les acteurs se promènent sur l'écran comme des pantins dont les ficelles ont été brisées. Quant au monstre lui-même, il rappelle trop l'homme-grenouille de « *L'étrange créature du lac noir* » pour qu'il puisse nous accrocher par sa nouveauté. En un mot, un film de science-fiction très moyen.

*
* *

Sortant de « *First man into space* », ce n'est pas sans appréhension que j'allai voir « *El vampiro* », film mexicain de Fernando Mendez. Encore un « vampire », me répétais-je avec dégoût ! Ma surprise fut d'autant plus grande. Sans être un chef-d'œuvre impérissable (loin de là), « *Les proies du vampire* » constitue un des meilleurs films d'épouvante que j'ai vus récemment. Le scénario n'a rien de bien nouveau. Un vampire sévit dans la montagne et a réduit en « esclavage » quelques femmes dont on ne comprend jamais si elles sont à demi vampires ou vampires à part entière. Est-ce la faute du doublage ou du scénario de Ramon Obon, je ne le sais, mais le fait demeure qu'on ferait mieux d'aller chercher ailleurs la logique et la rigueur de déroulement des histoires. Ce qui m'a charmé dans « *El vampiro* », c'est autre chose : le parti pris du réalisateur de jouer le jeu jusqu'au bout. Fernando Mendez connaît par cœur ses classiques. « *Nosfératu* » et « *Dracula* », Murnau et Tod Browning sont ses Bibles. Il y puise largement. Il a enfin compris que le genre nécessite avant tout un concours de moyens bien dosés : le jeu des acteurs, leurs costumes, les décors, les paysages embrumés, les accessoires grandguignolesques et, par-dessus tout, un climat de mystère et une économie exagérée dans les explications.

Les vampires de Mendez sont des

hommes et des femmes comme les autres, avec en plus quelque chose d'inquiétant dans le regard et l'expression. Si l'on ajoute à cela qu'ils prennent leurs précautions avant de commettre leurs forfaits, on comprendra aisément l'incrédulité prêtée aux autres protagonistes. On veut critiquer ; mais le climat que le metteur en scène arrive à imposer, dans une bonne moitié de son film, paralyse toute faculté de critique. On se laisse prendre au jeu, un peu malgré soi, et on oublie les outrances du scénario. Je pense à des séquences comme la traversée d'un bois, ou la matérialisation des vampires dans une cour. Si leur transformation en chauves-souris prête à sourire, les coups de théâtre viennent nous le faire oublier. Si on devine le déroulement général de l'histoire, on ne peut en prévoir les péripéties. Mendez distribue ainsi tout au long de son récit un certain nombre de renversements qui obligent le spectateur à se laisser prendre au suspense. Et puis, après tant de monstres aussi grotesques, comment ne pas éprouver au moins une légère inquiétude, devant le visage de ce vampire qui porte son destin avec la dignité d'un grand prince ? Et l'effet est obtenu avec trois fois rien : un visage poudré de blanc, des traits figés, un jeu d'ombre et de lumière.

Est-ce à dire qu'il faille réhabiliter Fernando Mendez, dont le dernier film projeté à Paris (« *Monstres sans visage* ») m'avait paru d'une grande platitude ? Je ne le crois pas encore tout à fait et j'attends la suite. Il y a dans ce film trop d'emprunts, trop de références. De plus, l'histoire imaginée par Obon et Fernando Mendez, d'après les « *Dracula* », reste plate quand elle n'est pas mélodramatique. Mais dans la production actuelle d'épouvante le film « *Les proies du vampire* » semble faire (qu'on me pardonne le jeu de mot) bande à part.

■ ***Grands Prix de l'Humour Noir 1959.***

Les Grands Prix de l'Humour Noir pour 1959 ont été récemment décernés, dans trois catégories. Le prix Xavier Forneret a été décerné à Raymond Queneau, de l'Académie Goncourt, pour l'ensemble de son œuvre et plus spécialement pour son roman ***« Zazie dans le métro »***. Le prix Grandville, attribué à un dessinateur, est allé à Pierre Barret, pour son recueil de caricatures ***« Monstres en liberté »*** (Terrain Vague). Le prix du Spectacle a été attribué à Simone Dubreuilh, pour ses pièces : ***« Le naufrage ou Miss Ann Saunders »*** (parue dans la revue ***« L'Avant-Scène »*** du 15 février 1959), ***« L'heure du thé »*** (à paraître prochainement dans ***« L'Avant-Scène »)*** et l'ensemble de son œuvre théâtrale encore inédite. Avant ses délibérations, le jury a rendu hommage à la mémoire de Benjamin Péret, grand prince de l'humour noir.

Vu et lu...

« L'OGIVE DU MONDE » : MAUVAIS LIVRE OU MÉCHANTE COPIE ?

par Gérard Klein

J'ai dit il y a quelque temps, dans ces colonnes, tout le mal que je pensais de « *L'ogive du monde* », de M. et F. Tavera (« Rayon Fantastique », Hachette). Il n'était question alors que des qualités littéraires de ce roman. Mais il semble que son originalité doive aussi être mise en doute. Il va de soi qu'un thème comme celui du cataclysme qui ne laisse subsister que quelques humains n'est déjà pas bien neuf. Mais cela n'est guère gênant. Ce qui l'est plus, c'est de constater certaines coïncidences troublantes — pis que troublantes.

J'avais bien noté une ressemblance entre « *L'ogive du monde* » et un roman paru après la guerre : « *S'il n'en reste qu'un* ». Mais n'ayant point le texte de ce dernier livre sous les yeux, je n'avais pas osé me fier à ma seule mémoire. Cependant un rapide travail de comparaison entrepris par Jacques Van Herp a permis de lever tous les doutes. Les analogies entre les deux livres sont précises et frappantes (1).

Trente points de ressemblance absolument confondants ont été relevés. Il en existe probablement d'autres. Ils pourront faire l'objet d'un petit jeu de société ou encore d'un concours !

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est, outre l'accumulation de ces ressemblances, l'ordre de leur déroulement, voire leurs localisations qui sont à peu près identiques dans les deux romans. Il ne s'agit certes pas de réminiscences vagues, ou alors les auteurs de « *L'ogive du monde* » sont dotés d'une mémoire eidétique à faire frissonner tous les psychologues de la science-fiction.

Il serait fastidieux d'énumérer ici toutes ces ressemblances. En voici pourtant quelques exemples :

Dans les deux romans, le héros est protégé d'un identique cataclysme par une chambre de plomb. Dans l'un et l'autre, il découvre un couple mort dans un baiser; ici et là, il éprouve des scrupules identiques à s'emparer d'objets dont les propriétaires sont morts.

Les coïncidences de localisation ne sont pas moins remarquables (le symbole S indique la page de « *S'il n'en reste qu'un* »; la lettre O, celle de « *L'ogive du monde* » :

— Bal à l'Opéra (S 35-36) remplacé par la surprise-partie (O 23).

— Trains qui ont défoncé la gare : S 38 et O 24.

— Visite à la tour Eiffel : S 39 et O 39.

— Le voyage vers la mer et la halte : S 64 et O 61.

— Le voyage en Europe : S 54-59 et O 80-100.

— La présence à l'autre bout du monde de jeunes femmes groupées près d'une vieille : S 121 et O 132.

— Le héros songe à baptiser son yacht Adam, dans « *S'il n'en reste qu'un* » (p. 82) et il le fait effectivement dans « *L'ogive* » sous le nom d'Adam II (p. 100).

Et surtout ce détail admirable : dans l'un et l'autre livre, à 24 pages de différence, notre héros relit Balzac (S 85, O 109).

Dans les deux romans, enfin, l'auteur prend la parole pour conclure.

Naturellement, je tiens à la disposition des sceptiques, grâce à l'obligeance de Jacques Van Herp, bien d'autres curieuses ressemblances. Elles ne se limitent du reste pas aux idées. Certaines phrases semblent presque calquées d'un livre sur l'autre.

Par exemple, la phrase : « *Là, devant une maison, un cabriolet Citroën, tout garni de cuir rouge, était arrêté* (« S'il n'en reste qu'un »), devient pour l'auteur de « L'ogive du monde » : *Je trouvai garée une très luxueuse voiture garnie de coussins rouges.* » (S 32 et O 25).

---

(1) « *S'il n'en reste qu'un* » par Christophe Paulin (éditions Self, 20, place Dauphine, 1946).

Ou encore : « *Il avait pensé aussi à la tour Eiffel, mais le danger de panne de l'ascenseur était trop grand et une ascension à pied bien longue et fatigante* », qui donne dans « L'ogive » : « *Je voulus attendre le matin au sommet de la tour Eiffel. Incapable de faire fonctionner les ascenseurs, et surtout craignant de me trouver emprisonné dans la cabine, je montai patiemment à pied.* » (S 39 et O 39). Ainsi, le héros de « *L'ogive* » est-il plus courageux que son double créateur.

Ces quelques exemples suffisent. Nous étions quelques-uns à penser qu'une seule chose sauvait ce roman : son titre, fort beau à la vérité, encore qu'entièrement gratuit, eu égard au sujet. Nous en sommes maintenant à nous demander chez qui il a été pris. Mais que MM. Tavera se rassurent. Nous avons mieux à faire que de le chercher.

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique ont précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, de pouvoir les reproduire dans « **Fiction** ».

UN SUPER-CERVEAU ÉLECTRONIQUE

Un jeune ingénieur du Massachusetts Institute of Technology, Douglas T. Ross, a inventé une « langue-robot » qui promet une deuxième révolution dans l'automation. Jusqu'ici, les machines-outils électroniques accomplissaient leur travail automatique à partir d'un « programme » (sur cartes perforées ou bandes magnétiques) préparé par un être humain. Mais le travail des programmateurs était long et compliqué. Ross a trouvé le moyen de l'« automationner » à son tour. Le super-cerveau électronique prépare les programmes, sur demande. La demande doit être rédigée en « robotien », langue simple (elle a 107 mots jusqu'ici), facile à apprendre, faite d'abréviations, d'orthographe phonétique, de chiffres. Pratiquement, Ross a démontré l'efficacité de son invention en demandant au cerveau électronique A.P.T. (Automatically Programmed Tool) de lui faire faire un cendrier dont il a suffit de donner la forme et les dimensions. A.P.T. a réfléchi quelques secondes, puis a donné des instructions détaillées à une machine-outil. Le cendrier était terminé en cinq minutes.

Ross envisage déjà l'étape suivante : le cerveau-directeur qui dira au cerveau-programmateur ce qu'il doit programmer. Là... nous entrons de plain-pied dans la science-fiction. A quand les robots d'Asimov et leur robotique ?

(Réf. : « **Science et Vie** », juin 1959.)

LES GRANDS GALACTIQUES

C'est un thème favori de la science-fiction que celui des Grands Galactiques, êtres aussi en avance sur nous que nous le sommes sur les animaux unicellulaires. Depuis peu, on peut dire scientifiquement que les Grands Galactiques existent, et même situer leur localisation dans l'Univers. Les études sur les populations d'étoiles montrent en effet que dans les Nuages de Magellan, satellites de notre galaxie, on trouve des étoiles qui ont au moins 8 milliards d'années, alors que le soleil n'en a que 5. Or, les planètes semblent bien naître avec les étoiles, et non pas être dues à des collisions. Il est donc matériellement

certain qu'il existe dans les nuages de Magellan des planètes de 3 milliards d'années plus vieilles que la Terre, et sur ces planètes des êtres qui sont à l'homme ce que celui-ci est à l'amibe.

UN ROBOT MÉNAGER

Nos lecteurs se souviennent d'avoir lu dans le roman de Robert Heinlein **« Une porte sur l'été »**, publié naguère par **« Fiction »**, la description de divers types de robots perfectionnés allant du simple robot ménager au robot « universel ». Le premier de ces robots, le robot ménager, existe déjà, bien qu'il ne soit qu'au stade expérimental. Sous sa forme première, il ne s'agit que d'un aspirateur-cireur télécommandé, capable de nettoyer et d'astiquer des centaines de mètres carrés à l'heure. Mais des développements sont prévus : d'abord l'adjonction d'une mémoire magnétique qui permettra à la machine, après un premier travail dirigé, de refaire les mêmes expériences toute seule ; puis des accessoires : plumeau, chiffon, éponge, serpillière ; et plus tard des mains mécaniques pour les travaux simples dans la cuisine. Cet appareil a été présenté à Londres dans le courant de 1959.

(Réf. : **« Science et Vie »**, juin 1959.)

LE 6 AOUT 1971...

L'armée américaine a annoncé qu'elle tenterait de débarquer sur Mars ce jour-là. La position de la planète sera le plus favorable dans les 20 années à venir. L'expédition partira d'une station dans l'espace à bord de deux astronefs pesant chacun 1870 tonnes. L'un transportera des passagers, l'autre un robot, le matériel. Au bout de 260 jours de voyage, les passagers au nombre de 9 débarqueront sur le sol martien. Le service d'études de l'armée américaine pense qu'ils y trouveront certainement une vie végétale, et peut-être une vie animale. L'information ne précise pas si les Russes, que les Américains vont certainement trouver sur Mars à l'époque, sont considérés comme vie végétale ou comme vie animale faiblement développée !

(Réf. : **« New York Herald Tribune »**, 24 février 1959.)

TOUT FEU TOUT FLAMMES

Les lecteurs de **« Fiction »** se souviendront certainement d'une nouvelle du regretté C. M. Kornbluth, intitulée **« Vivez à l'échelle cosmique ! »** (n° 63). Cette nouvelle décrivait dans la ville de Carbondale en Pennsylvanie des événements extraordinaires défiant les lois naturelles. La réalité n'a pas attendu longtemps pour rattraper la science-fiction. Le magazine **Time** annonce qu'à Carbondale les flammes sortent de la terre ! Apparemment, la ville est bâtie sur une mine d'anthracite abandonnée et incomplètement exploitée, laquelle mine a pris feu. 3 millions de dollars de crédit ont été mis à la disposition des ingénieurs du gouvernement fédéral pour éteindre cet incendie extraordinaire. **Time** reconnaît que l'explication que l'on donne du phénomène n'est guère satisfaisante. Les lecteurs de **« Fiction »** se feront leur propre opinion !

(Réf. : **« Time »**, 10 août 1959.)

Dépôt légal : 1er *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.